

[cachet du Cabinet de lecture de Parme] et Reliure de [illegible]

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE M.

DE CHATEAUBRIAND.



Sous presse :

UN ROMAN HISTORIQUE DE M. SCIPION MARIN,

SUR LES AFFAIRES DU MIDI EN 1815.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE
DE LA VIE ET DES OUVRAGES
DE M.
DE CHATEAUBRIAND,

CONSIDÉRÉ

COMME POÈTE, VOYAGEUR ET HOMME D'ÉTAT,

AVEC L'ANALYSE DE SES OUVRAGES;

PAR SCIPION MARIN.

TOME SECOND.



PARIS,

CHEZ VIMONT, LIBRAIRE,

GALERIE VÉRO-DODAT.

1832.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE M.

DE CHATEAUBRIAND.

CHAPITRE XXIX.

Pélerinage à Jérusalem. — Motifs de M. de Chateaubriand. — Départ. — Effets sur lui des mers de la Grèce. — Ses transports sur les ruines de Sparte. — Aperçu sur la civilisation antique.

Ζεῦ πάτερ, ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ᾽ ἠέρος υἷας Ἀχαιῶν.

Jupiter, délivre de leur obscurité les fils des Achéens.
(HOMÈRE, *Iliade.*)

—

La résolution la plus inattendue au dix-neuvième siècle, dans ce dix-neuvième siècle de propagande militaire, de conquêtes profanes, de pyrrhonisme, vint dans l'esprit de M. de

Chateaubriand! Qui eût songé à un pèlerinage à Jérusalem?

Mais comme Pierre l'ermite, comme Théodoret, le bourdon à la main, des coquilles sur les épaules, et pédestrement, allait-il visiter les saints lieux, plein de la componction des repentans de nos âges passés, insoucieux du monde et tout au ciel?

Ou bien, agité du démon virgilien, travaillé nuit et jour de cette sévère muse qui se fond en flammes épiques, muse à l'œil noir et au sourire majestueux, courait-il, comme les chantres de renom, s'empreindre, sur les lieux, du panorama qui encadra son héros? c'est ce qui est plus probable. Notre poète est religieux aux antécédens; il les aime, s'en fait une loi: or Virgile avait suivi dans la Grèce et sur les falaises de Sigée, *ubi Troja fuit*, les gloires du passé; Homère, dit-on, voyagea toute sa vie, ce qui lui eût été pénible et très inutile, surtout avec cette ophthalmie dont on a gratifié sa fiction biographique; le Camoëns vit le pays des Hindous, mais, il est vrai, sans curiosité, sans amour, bien moins en archéologue, en poète, qu'en aventurier occupé de faire fortune; c'est pourquoi Agostino de Macedo refait, sous le nom

d'*Oriente*, à Lisbonne, la *Lusiade*, sur des fondations plus larges. Ercilla vit mieux les Araucans, mais il vit avec une exactitude si prosaïque! Torquato ne vit rien, c'est là son vrai malheur, et point du tout sa magie, comme croit Boileau; sa *Jérusalem* n'est pas orientale, pas le moins du monde hébraïque. Il n'y a que de l'*amoroso pensiere*, c'est la cour de Ferrare que cette Sion-là.

« J'avais, dit-il, arrêté le plan des *Martyrs*: la plupart des livres de cet ouvrage étaient ébauchés; je ne crus pas devoir y mettre la dernière main sans avoir vu les pays où ma scène était placée. »

Le voyageur-poète s'était précipité dans les flots d'or du couchant, avide, altéré des pompes pittoresques des vertes Amériques; c'est dans l'Orient, à présent, sous les teintes rosées et cramoisies de ses cieux, qu'il va s'achever dans la connaissance des lieux historiques; car là l'histoire parle à tout pas.

Il est vrai qu'il ne cache pas un troisième motif.

« Je voulais aussi accomplir le pèlerinage de Jérusalem,

. . . . Quì devoto
Il gran sepolcro adora e scioglie il voto.

Le 3 juillet 1806 il sortit de Paris. Il arriva à

Venise, ayant vu Milan qu'il connaissait déjà, et Vérone, Vicence, Padoue, à lui inconnues. La reine de l'Adriatique ne paraît pas avoir agi sur sa fibre poétique comme sur celle de Byron.

Voici, au sortir de Trieste, l'impression que produisit sur notre ancien navigateur revenu des Antipodes l'aspect de la Méditerranée :

« La Méditerranée, placée au centre des pays civilisés, semée d'îles riantes, et baignant des côtes plantées de myrtes, de palmiers et d'oliviers, donne sur-le-champ l'idée de cette mer où naquirent Apollon, les Néréides et Vénus; tandis que l'Océan, livré aux tempêtes, environné de terres inconnues, devait être le berceau des fantômes de la Scandinavie, ou le domaine de ces peuples chrétiens qui se font une idée si imposante de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu. »

Aussi ces deux superficies si dissemblables ont-elles dégagé un monde d'idées tout différent des deux têtes les plus fortement organisées, Byron et Lamartine.

Le lord, nourri dans son Albion aux côtes tempétueuses, allaité par cette Néréide qui se joue dans les écumes du terrible Océan, s'est écrié comme un aigle qui se berce des vents :

Océan ! je t'aimai dès ma tendre jeunesse ;
J'éprouvais une joie, une sublime ivresse,

A me sentir porté sur tes flots orageux ;
Alors je combattais tes brisans écumeux,
Et ces luttes pour moi n'étaient que des délices.
Si la mer irritée à mes efforts novices
Présentait tout-à-coup des dangers renaissans,
Ma crainte avait alors des charmes ravissans,
J'étais un de tes fils, de tes enfans dociles,
Errant comme aujourd'hui sur tes vagues mobiles.
. . . .
Il est au fond des bois un charme salutaire,
Un doux enchantement sur le bord solitaire,
Où le flot écumeux expire en mugissant ;
Il est dans la tempête un plaisir ravissant.
L'infini se révèle à notre âme agrandie,
Et la vague possède aussi sa mélodie !
(*Childe Harold*, trad. de M. Peautier.)

Et l'autre, aux rêveuses méditations, affilié à la riante Italie, qui se prolonge dans la Méditerranée pour en mieux pénétrer les mystères harmonieux, se plaisait à se rendre ainsi l'interprète des suaves extases qu'elle donne, en vue d'Ischia, dans le miroir des rades napolitaines :

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme, en baignant leurs pieds, ses orageux transports ;
Et pressant dans ses bras les golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.
Du flot qui tour à tour s'avance et se retire,
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour ;
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède à son amour.

Mais cette amante si douce a aussi ses colères; parfois, comme une belle aux yeux noirs, elle se courrouce, mais sans perdre de ses charmes.

Vous qui avez ressenti les frissons du sublime à la lecture des *tempêtes* de notre Chateaubriand, savez-vous ce qu'il en coûte au génie pour tracer ce peu de lignes d'une description, ce peu de lignes qui traverseront l'obscurité de l'avenir? Ce ne sont pas de ces descriptions de tempêtes classiques, comme les faisaient Crébillon, Fénelon, Delille, les pieds sur les chenets, et *Virgile* ouvert sur leur bureau.

« Je me promenais sur le gaillard d'arrière, et, de temps en temps, je venais crayonner une note à la lueur de la lampe qui éclairait le compas du pilote. Ce matelot me regardait avec étonnement; il me prenait, je crois, pour quelque officier de la marine française, occupé, comme lui, de la course du vaisseau : il ne savait pas que ma boussole n'était pas aussi bonne que la sienne, et qu'il trouverait le port plus sûrement que moi. »

Il salua la Grèce à la hauteur de Corfou.

« Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples. En Grèce, tout est suave, par exemple, tout est adouci, tout est plein de calme dans

la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthenon a des proportions si heureuses; comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des muses, la nature ne conseille pas les écarts; elle tend, au contraire, à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses. »

Et M. de Chateaubriand ne destinait pas de pareilles choses au public! Heureux le poète dont les joies intérieures sont si belles! heureux les mortels à qui il les fait partager! Quelles émotions l'ébranlèrent lorsqu'il foula le sol des Hellènes! Il y a plaisir à suivre un pèlerin aussi accessible aux allégresses païennes!

Mais aux prestiges, aux séductions du passé, de ce passé commencé par la vérité historique et achevé par les mensonges, succède la triste réalité de la Grèce actuelle. C'est la terre des mécomptes, des désillusions.

Ici, comme en Auvergne, comme en Italie, l'antiquité et le moyen âge assiégent l'auteur; il puise dans l'abondante source de son érudition, il y puise à tout moment, il répand avec profu-

sion, avec prodigalité. Quelle terre que celle où se fixent les Saïtes de Cécrops et les Phéniciens de Cadmus, où les Perses ensuite arrivent sans prendre pied, où les Romains s'attardent jusqu'à l'arrivée des Goths; ceux-là jusqu'à l'arrivée de leurs cousins les croisés, des Vénitiens, et puis des Turcs, et puis de ces croisés du dix-neuvième siècle, qui ne crient plus *diex el volt*, mais *liberté!*

Mais, en 1806, les Turcs jouissaient paisiblement des décombres de la Grèce. Il n'est pas étonnant que, enfans d'une autre religion et d'un autre monde, du monde asiatique, les Turcs déplaisent à nos voyageurs; aussi leur fait-on porter la responsabilité de la dégradation des siècles.

C'est plus la faute de la nature que de l'islamisme. Quelques peuples du Péloponèse avaient en commun cent mille hommes sous les armes à la bataille de Platée; et toute la Grèce, aujourd'hui divisée en quatorze départemens, n'offre qu'une population de cinq cent mille âmes! Pourquoi? C'est que là de grandes populations ont vécu, et que la terre, épuisée de molécules organiques, ne saurait se conserver généreuse, belle et féconde. C'est que l'homme rend moins au sol qu'il n'en retire; que la terre déchoit et

prépare ces aspects de stérilité qui frapperont de douleur les hommes à venir. La Syrie s'animait d'environ dix millions d'habitans du temps de Strabon, elle n'en a pas deux aujourd'hui; la Grèce est bien loin de sa prospérité passée! mais je ne sais si les Turcs en sont tout-à-fait la cause; j'en douterai jusqu'à ce que l'on me prouve qu'ils ont décharné toutes les montagnes du terreau qui s'y trouvait, qu'ils l'ont transporté je ne sais où; que, par exemple, dans l'île de Cythère ou Cérigo, c'est leur tyrannie qui a dépouillé cette île de tout humus, pour en faire un squelette de roches.

Civilisation! tu tues la terre; tu as passé par là avec tes florissantes cités. La population sous son bien-être se déborde en nombreuses classes de travailleurs, de citadins; mais travailleurs et citadins n'en vivent pas moins sur la localité. Force est à l'agriculture de tourmenter le sol, de lui demander la nourriture de ces grandes villes; on défriche, on bouleverse la terre jusqu'aux sommets des monts, et chaque année les pluies entraînent de ces terreaux meubles; et il y a bien des ondées, des averses dans seulement mille ans! et toutes ces eaux du ciel rencontrant des guérets mouvans, côteaux,

monts, collines, restent nus de toute végétation à la fin. Les Turcs ont assisté à la décrépitude de la Grèce ; nous les en rendons solidaires; nous leur en demandons compte.

Oui, mais la tyrannie des Osmanlis n'est-elle pour rien dans cette stérilité? Le Grec esclave pouvait-il travailler avec amour un sol inféodé?

Hélas! la nature se mêle-t-elle de politique, d'humanité, cette insensible nature? ne parait-elle pas la Hellade républicaine de ses richesses sous la bèche de l'Ilote? Sans doute cet esclave y allait de mauvais cœur travaillant pour le Spartiate oppresseur; mais c'est que la Laconie était riche encore de molécules organiques; et elle consommait son capital.

Prenons le fait le plus odieux du despotisme et de la brutalité des Islamites. M. de Chateaubriand le raconte :

« Il y avait, vers le mont Ithome, une troupe d'une cinquantaine de voleurs qui infestaient les chemins. Le pacha de Morée, Osman-Pacha, se transporta sur les lieux; il fit cerner les villages où les voleurs avaient coutume de se cantonner. Il eût été trop long et trop ennuyeux pour un Turc de distinguer l'innocent du coupable. On assomma comme des bêtes fauves tout

ce qui se trouva dans la battue du pacha. Les brigands périrent, il est vrai, mais avec trois cents paysans grecs qui n'étaient pour rien dans cette affaire. »

Cela est tout-à-fait dans le goût de Lycurgue. Reculez l'époque : à la place d'Osman-Pacha, mettez Léonidas; à la place des trois cents paysans, supposez trois cents de ces Ilotes qui cultivaient la terre pour les Spartiates, et vous aurez une de ces exterminations qui se renouvelaient tous les ans, pour couper court à la trop grande multiplication des esclaves affectés au labour.

Thucydide, Hérodote nous disent-ils que cette dîme de sang ait ruiné les beaux sites de l'Eurotas, du Cnacion, dépouillé de ses rideaux de verdure le Taygète, le Thornax, le Barosthénès, le Ménélaion ?

Mais il est une délectation pour les modernes, dont probablement ils ne consentiront pas à se passer de long-temps. Ils sont civilisés; ils ont des équipages, ils ont des académies, ils ont des théâtres : anathème aux peuples privés de tout cela; ils ne sont pas policés, anathème aux Turcs surtout. Ainsi a fait M. de Chateaubriand.

Mais la race dorienne qui envahit le Péloponèse dans cette obscure période de temps qui

suivit l'expédition de Phrygie, cette race dorienne, dont l'Allemand Offrid Mullër vient d'écrire l'histoire avec tant de sagacité, cette race s'était assise par le droit de l'épée, forte, victorieuse, sur la Lacédémone de Ménélas. A elle le pouvoir, les droits politiques, à elle seule, cette race sévère, austère et inflexible, à elle olygarchie la plus tyrannique, la plus absolue qui fut jamais, car dans les autres villes du Péloponèse, à Épidaure, à Messènes, à Argos, la conquête dorienne se fusionna peu à peu avec les Pélasges autochthones ; mais à Sparte, rien de tout cela ; Lycurgue parut, Lycurgue législateur de la conquête, qui n'avait le pressentiment d'aucune des idées modernes, qui vint, coordonna le gouvernement des envahisseurs, tout dans leur intérêt.

Représentant de l'esprit dorique, il disciplina les vainqueurs, il en fit des hommes d'action, de cœur, mais pour leur assurer la suprématie sur les serfs, serfs nombreux qui eussent fini par neutraliser les conquérans.

Législation égoïste, qu'il est absurde aujourd'hui de préconiser et de rabaisser, bien que les esprits médiocres, irréfléchis, ne manquent pas de donner dans le premier excès ; législa-

tion toute dans l'intérêt de quelques uns; car, comme l'observe fort bien M. Lerminier, les anciens admettaient une gloire, une vertu individuelle, au détriment de tous. Peu leur importaient, à eux qui parlaient tant de patrie, de civisme, cette philantropie, cet amour de l'humanité qui remplit nos livres!

Lycurgue fit un peuple qui marqua dans l'histoire; ce peuple prima dans tout le Péloponèse, et entraîna à sa suite toutes les cités de la Péninsule; bien plus, ce peuple, représentant austère et traditionnel du dorisme, entama un antagonisme à mort avec l'esprit doux, riant, voluptueux, artiste de l'Ionie, résumé dans Athènes, et le vainquit.

Mais sa victoire fut sa perte; délivré de cet émule vivace, le dorisme s'endormit dans Sparte; il s'y civilisa, s'y enrichit, et oublia le code de Lycurgue, code de fer, code qui ravissait la femme aux douces affections de son sexe, pour en faire une citoyenne avant tout; qui dépouillait l'amour de ses prestiges, de ses épanchemens, pour en faire une voie de propagation; qui mêlait la politique au mariage; qui, pour le bien du pays, ordonnait la promiscuité, la légalisait de la sanction civique;

code qui ravissait l'enfant à sa mère, et le jetait inconnu dans des gymnases, dans des repas publics, où la parole des vieillards l'instruisait; cet enfant qui n'avait plus d'autre mère que Sparte.

De cette manière, neuf mille Spartiates, au dire de Plutarque, dominaient un nombre triple de Périoicoï, et une infinité d'Ilotes; mais cette domination était toute turque.

M. de Chateaubriand, comme on le pense bien, n'a pas vu la Grèce en économiste; c'est en poète, en exalté, et avec cet ample fond de notions historiques et homériques; ce qui, au reste, ne l'a pas préservé du désenchantement.

Pascal, qui ne pouvait comprendre ce que c'était que la poésie, qui la cherchait vainement dans *bel astre, fatal laurier;* Buffon, qui disait aux vers faciles et coulans : *C'est beau comme de la prose;* insensibilité d'ailleurs bien pardonnable dans leurs siècles secs et casaniers, qui ne connurent que la versification; que n'ont-ils pu lire quelques pages de l'*Itinéraire!* ils y auraient senti un parfum divin s'exhaler, porter la sainteté dans leur âme. Le vrai poète est poète sans y songer; il l'est dans ses actions, comme nous l'avons dit, dans ses égaremens; il

est poète à son insu. C'est M. de Chateaubriand arrivé au sommet du Ménélaïon, et criant de toute sa force : Léonidas! c'est M. de Chateaubriand pleurant à l'aspect d'une chaumière blanche, dans l'enceinte abandonnée où fut Sparte ; c'est M. de Chateaubriand, couché dans une misérable cahutte, se livrant à des joies en entendant les aboiemens du chien de Laconie, et le vent de l'Élide, comme si Télémaque ou Pindare lui parlaient dans ces bruits. Le démon de la poésie le possède au point que lui, M. de Chateaubriand, l'homme à l'imagination la plus tendre, au cœur compatissant, plaisante à la manière d'Homère de la douleur d'un Turc qui l'a bien reçu, et qui lui apporte sur les genoux son jeune fils malade, le consultant comme fin médecin. Mais notre poète ne songe qu'au centaure Chiron et à ses cures ; il conseille au père la décoction de centaurée, herbe, dit-il, découverte par un médecin du voisinage, qui courait à cheval sur les montagnes. Un Grec déclare qu'il a connu ce Chiron, qui était de Calamate, et qui montait d'ordinaire un cheval blanc ; et le poète de rire dans sa barbe avec Homère, Sophocle, Virgile, de connivence avec lui.

Les beaux arts ont donc leur sécheresse ! On a

vu des peintres s'arracher éplorés des bras de leur père mourant, aller à la hâte esquisser une tête de saint-Jérôme, puis revenir continuer leur douleur. Quel peuple que celui-ci, qui ne dut rien qu'à lui-même!... Mais que dis-je? c'est à cette indigénéité même qu'il faut attribuer les merveilles de cette civilisation la plus populaire qui ait existé. Ici tout fut original, tout naquit de la localité, tout s'engendra de soi-même, se perfectionna sur lieu. Sa langue, le paysan, comme Périclès, la marchande d'herbes, comme Aspasie, en savouraient toutes les finesses, parce que les étymologies ne se trouvaient pas enfouies dans une langue morte, lointaine. C'est chose admirable, comme à mesure que l'intelligence s'enrichit, que les modifications, les combinaisons de la pensée vinrent, les expressions originelles, populaires, s'accommodèrent à des arrangemens infinis, toujours perceptibles à la multitude: du mot *ops*, *œil*, dont toute la populace d'Athènes savait la signification, sortent plus de cinq cents mots, *optania*, regard, *optasia*, vision, *opteos*, visible, *opteria*, ce que l'on donne pour voir, *optikê*, faculté de voir, etc. Avec d'aussi simples bases de langage, il n'était pas de richesses de poésie, de science, d'éloquence

qui échappassent aux gens de l'Agora, du Portique, de l'Odéon ; mais que l'on me dise si *optique*, *ophtalmie*, *catoptrique*, et mille mots français pris par la poésie, la science, l'éloquence, à la même source, ne sont pas de vraies énigmes pour nos prolétaires ?

En religion, beaux-arts, poésie, c'est même popularité; pas une montagne, pas un fleuve, pas un rocher qui n'ait son illustration; au lieu de concentrer toutes les merveilles de la sculpture, de l'architecture dans une capitale, les Grecs les avaient disséminées, çà et là, dans les bois, sur les grèves, sur les monts, au bord des fleuves. Comment s'étonner de l'ardent patriotisme des Grecs? tout leur parlait chez eux, tout s'harmoniait à leurs souvenirs, à leurs mythes, à leurs affections. Un Pélasge hors de sa terre natale, en Égypte, à Carthage, en Italie, se trouvait dans un désert.

« La plupart des promontoires du Péloponèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel étaient marqués par des temples, des trophées, des tombeaux, dit notre voyageur. Ces monumens environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidens de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclai-

rés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté. La terre ainsi décorée se présentait aux yeux du nautonier, sous les traits de la vieille Cybèle, qui, couronnée de tours, et assise au bord du rivage, commandait à Neptune son fils de répandre ses flots à ses pieds. »

CHAPITRE XXX.

Maladie de l'auteur en Grèce. — Smyrne. — Constantinople. — Rhodes. — Chypre. — Arrivée en Palestine. — Jérusalem. — Coup-d'œil sur ses précédens historiques.

> Oh! la vie d'Orient! oh! la vie d'Orient! seule existence qui ne soit pas une déception
>
> EUGÈNE SUE.

—

L'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand devait prendre la Grèce par la zone la plus pittoresque et la plus rayonnante de souvenirs; il n'y a qu'à choisir, c'est vrai; mais la Morée est incontestablement la ceinture de cette Vénus archéologique au dire des antiquaires.

Il traverse donc le Péloponèse par Modon, Misithra, Argos et Corinthe; puis de l'isthme se dirigeant vers Athènes par Mégare, il voit

Athènes. L'Athènes de l'*Itinéraire* est incontestablement ce qu'a dit de plus intéressant, sur cette mère des arts et des lettres, le génie européen.

Il avait été convenu, entre lui et le capitaine du bâtiment autrichien quitté à Modon, de se retrouver de l'autre côté de la Grèce, à Zéa, ancienne Céos, et, à défaut, à Smyrne. Une fièvre prise au marais de Lerne, puis plus sérieuse à Mégare, où mourut Virgile; puis un coup de soleil dégénéré en délire sur les côtes du cap Sunium, l'attardèrent; il ne retrouva plus sa felouque; petit désagrément qu'il oublia à la noce de la fille aînée de M. Pengali, consul français. Cet épisode, on l'a critiqué, comme si le voyageur avait prétendu à mieux qu'à une causerie, et que, coupable de trop de poésie, de trop d'instruction, il eût été tenu à se guinder à la dignité de l'alexandrin.

Tempête entre Zéa et Tino. Une felouque hydriote le reçoit pour Smyrne. Il voit les Cyclades.

A Smyrne, notre voyageur fit le projet d'aller prendre ses firmans lui-même à Constantinople, en passant par la Troade.

« Mon séjour à Smyrne me força à une nouvelle métamorphose, assure-t-il; je fus obligé

de reprendre les airs de la civilisation, de m'habiller, de recevoir des visites. Les négocians qui me firent l'honneur de me venir voir étaient riches; et quand j'allai les saluer à mon tour, je trouvai chez eux des femmes élégantes, qui semblaient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi. Placé entre les ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris, où j'étais arrivé sur un bateau grec, et d'où j'allais sortir avec une caravane turque, coupait d'une manière piquante les scènes de mon voyage; c'était une espèce d'Oasis civilisée, une Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, naturellement un peu sauvage, ce n'était pas ce qu'on appelle la société que je venais chercher en Orient. Il me tardait de voir des chameaux et d'entendre le cri du cornac. »

Ce contraste ne se fit pas bien long-temps attendre.

« Il était minuit quand nous arrivâmes au kan de Ménémeh. J'aperçus de loin une multitude de lumières éparses : c'était le repos d'une caravane. En approchant, je distinguai des chameaux, les uns couchés, les autres debout; ceux-ci chargés de leurs fardeaux, ceux-là débarrassés de leurs bagages. Des chevaux et des

ânes débridés mangeaient l'orge dans des sacs de cuir; quelques cavaliers se tenaient encore à cheval, et les femmes voilées n'étaient point descendues de leurs dromadaires... tout cela offrait une véritable scène des *Mille et une Nuits*. Il n'y manquait que le calife Aroun al Raschild, le visir Giaffar, et Mesrour, chef des eunuques.»

A Kircagah, Troie, cette Troie dont le siége ne fut pas plus merveilleux que tant de siéges numérotés par la chronologie, mais que la vaticination de la Hellade a fait chatoyer des mille richesses d'une imagination épanouie aux rayons de l'Olympe; Troie n'était pas loin. Déjà le poète haletait des frissons de sa poésie; il entendait retentir cette grève de Sigée des roues d'airain, du sifflement des essieux, du choc des boucliers de Diomède, des Ajax, d'Hector. Mais une mésaventure le désappointa. Force lui fut de renoncer à la scène de l'Iliade. A Mikalitza, il s'embarqua; il descendit dans la mer de Marmara, mer transparente, mer dorée, au bout de laquelle trois villes s'étagèrent à ses yeux: Stamboul, Galata, Scutari, ce que nous nommons collectivement Constantinople. Constantinople! cette fille adoptive des Césars, cette épouse de Mahomet II, épouse chérie, pressée de ce

bras puissant et amoureux, resplendissante des coupoles d'or de Sainte-Sophie, des croissans du sérail, de kiosques où d'apathiques satrapes fument leurs narguileks; de minarets, de mosquées, de medressés; épouse musulmane aux aigrettes splendides, qui se mire dans le limpide azur de la plus belle nappe d'eau qui soit au monde.

Mais Troie, cependant? Tout l'hommage qu'il put rendre à ces vieux siècles aînés, dont les chants narratifs sont cousus un peu au hasard dans l'Iliade et l'Odyssée, ce fut de réciter, à la vue du tombeau d'Achille, élevé près du cap Sigée, ces vers :

Ἀμφ', αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
Χεύαμεν Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων
Ἀκτῇ ἔπι προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.
Ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη
Τοῖς οἱ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.

« L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage un monument vaste et admiré, monument que l'on aperçoit de loin en passant sur la mer, et qui attirera les regards des générations présentes et des races futures. »

M. de Chateaubriand, horriblement païen depuis quelque temps, se rappelle à Rhodes son édifiante mission. Peut-être les débris des mo-

numens de la commanderie, les restes gothiques des chevaliers, le tirèrent-ils des diaboliques embûches d'Apollon, de Jupiter et de Vénus. Rhodes est pour lui la limite de deux univers. L'univers du polythéisme expire au pied des murs édifiés par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. La piété des croisades le reprend; c'est dans cette ville de structure franque.

De là à Chypre il y eut bien quelques petites traverses; mais, avec les tentations mythologiques il semble avoir perdu cette élasticité d'esprit qui se prêtait avec charme à tous les mensonges de l'antiquité. Il se rattache à Fénelon, et cite, à propos de Chypre, un passage de Télémaque, où l'évêque de Cambrai a habillé de tuniques grecques mesdames de la Suze, de L'Enclos, dont « les grâces étaient affectées; » auxquelles «il ne voyait point une noble simplicité et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté, mais l'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, une parure vaine, une démarche languissante, des regards qui semblaient chercher ceux des hommes, une jalousie entre elles pour allumer de grandes passions. » Tout cela est portrait, mais portrait

archi-français. Ce n'est pas ainsi que parlent Hérodote des religionnaires de Vénus, ni les poëtes grecs. L'amour, la dissolution, les égaremens passionnés, tout allait au physique chez les anciens, qui n'y entendaient pas autre chose, qui ignoraient et la galanterie et ces demi-moyens des coquettes. Horace, Sapho, Théocrite dans son éclogue de l'*Incantation*, Anacréon qui ne fait chanter que l'amour, Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ, tout ce qui jadis a parlé de cette passion, n'y a jamais fondu ces teintes de sensiblerie sans lesquelles elle ne serait pas supportée chez nous.

On découvrit le Carmel. L'on prit terre à Jaffa. De là une escorte d'Arabes conduisit notre pèlerin à el Qoobs (la Sainte), en passant par Rama, par cette plaine de Sàrons, autrefois étouffée des buissons de ces roses qui ont fait dire à notre Lamartine, en style de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des Cantiques* :

Comme l'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sàrons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons ;
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,

Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse:
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Chateaubriand arrive à Jérusalem.

Qui dit Jérusalem, dit la nation hébraïque, et qui dit la nation hébraïque, dit le peuple le plus singulier, le plus vénérable du monde, la nationalité la plus unie, la plus étroite, la constitution enfin la plus surprenante de toutes.

Nous eussions désiré que M. de Chateaubriand, avec sa belle érudition, et qui, à l'occasion de la moindre ville de la Grèce et de l'Ionie, s'abandonne au fleuve de son savoir, qui livre au moindre coup les abondans trésors de sa science historique, que M. de Chateaubriand qui, pour en finir, reproche avec raison au Tasse de n'avoir pas assez hébraïsé la fable de sa *Gerusalemme*, nous eussions désiré, disons-nous, qu'il n'eût pas porté, nous ne savons pourquoi, tant de parcimonie sur les annales judaïques.

La Judée, c'est l'Orient écrit; la Judée, c'est le député de la vieille Asie, qui porte la parole, qui nous dit l'Égypte, Babylone, et Ninive, et Tyr *de visu*, et les mœurs patriarcales du désert; qui descend à des détails sur lesquels la Grèce, elle,

d'ailleurs si menteuse, si partiale, ne s'arrête pas quand elle s'aventure avec Hérodote et Diodore de Sicile, sur ces terres vieilles comme le soleil. La Bible, c'est l'Orient dans les mœurs pastorales, puis dans les mœurs rustiques, puis dans les mœurs politiques; mieux que cela, la Bible, c'est la voix de l'humanité proférée dans ces vieux siècles où la Grèce était encore à naître; c'est la contemporaine de la mystérieuse Égypte.

A coup sûr le Pentateuque n'a pas été écrit tout entier de la main de Moïse; cet ordre intelligent, cette division qui sent la maturité et la réflexion, tout cela tranche avec les temps bruts et occupés de la sortie d'Égypte.

Mais il est hors de doute que la partie jurisprudencielle est du législateur des Hébreux; les plus voltairiens des modernes en conviennent, et Volney, le plus digne de foi de cette école parce qu'il était orientaliste et apte à prononcer, avoue, de guerre lasse, qu'on ne saurait contester à Moïse les matériaux premiers de ce livre.

On ne saurait non plus contester à Moïse les annales de la fuite dans le désert; il faut aussi lui accorder en partie l'Exode, en sorte que nous avons dans la Bible le document le plus ancien, le plus authentique de la bibliographie.

La plus remarquable nationalité fut sans doute celle du fait de Moïse; le temps, le temps qui détruit tout, la dispersion des religionnaires, rien n'a pu contre ses rites, ses dogmes. A Maroc comme à Varsovie, à Constantinople comme à Lisbonne, le code mosaïque est en vigueur, et Jehova, cette personnification divine rêvée par Moïse dans les choniatims de Thèbes, d'Héliopolis, où Thermutis, sœur de Pharaon, le fit élever, ce Jehova est reconnu dans les Deux-Mondes.

Moïse, peu après avoir donné le Décalogue au pied du mont Sinaï, s'approche de la terre de Chanaan; il y envoie des espions; ceux-ci de retour, s'extasient sur la fertilité, sur la beauté des fruits de ce pays; mais, en même temps, ils ont vu les habitans; leur taille est celle des géans, ces Bahalims sont des hommes robustes, terribles. Israël est découragé, et à la grande déconvenue de Moïse; Israël est atterré. Moïse se colère, comme cela lui arrivait assez souvent; et il jure que cette génération n'entrera pas dans la terre promise; il la ramène dans les solitudes pour la vie nomade jusqu'au renouvellement intégral de cette race, mesure politique, et que peut seule justifier la sainteté du serment arraché par l'ir-

ritation, et dont Moïse sera la victime, car il mourra avec cette génération, et sa grande pensée, cette pensée de tous les jours, cette réalisation de son utopie sur lieu, il n'en aura pas la satisfaction.

Moïse disparaît : soit qu'il s'exile comme Lycurgue, soit qu'il meure, il disparaît. Josué se précipite sur la terre de Chanaan. Les lois de la guerre, les lois agraires, les fêtes, la liturgie, tout est prêt depuis long-temps; il ne manque plus que la matière, la terre, le pays.

Ne leur demandons pas à ces peuples primitifs nos droits des gens, notre aménité. Les Hébreux entrent en Chanaan, tout est passé au fil de l'épée, femmes, enfans, vieillards ; ces villes en interdit sont même brûlées; ce qu'il leur faut, c'est le sol.

Israël entra en massacreur. Les peuples fuirent de devant Israël. Où allèrent-ils ? Don Calmet les éparpille sur le littoral septentrional de l'Afrique; il est de fait que le culte de Saturne à Carthage ressemble bien aux coutumes infanticides des Amalécites. Peut-être étaient-ce des Chananéens que Didon et Sichée. Ces migrations de Cécrops, de Cadmus, de Danaüs, chez les Pélasges, n'auraient-elles pas été décidées par ces

grands mouvemens de population devant le glaive israélite? Il est vrai de dire que la Grèce aurait dans ses mythes, dans ses récits fabuleux, conservé quelque terreur de Josué, de l'arche d'alliance, des trompettes de Jéricho.

Qu'était-ce que ce gouvernement mosaïque? Les constitutions des peuples ne nous offrent rien d'analogue, ni le *Peri Politicon* d'Aristote, ni les rêves politiques de Platon, ni les réalités de Solon, de Lycurgue. M. Salvador l'a défini une *nomocratie* ou *gouvernement de la loi.*

Moïse avait été toute sa vie sous le prestige d'un tel fanatisme qu'il avait placé Dieu partout : la loi, c'était Dieu qui l'avait faite; la terre, c'était Dieu qui la donnait; la manne, l'eau du rocher, encore Dieu, toujours Dieu. Identité de Dieu et de la loi : cette identité donna au code sa sainteté; Dieu était le véritable président de la république hébraïque.

Après les sarcasmes de Voltaire et de l'école philosophique, on est revenu à d'autres sentimens pour Moïse. Notre ère est libérale, les Guillaume Tell, les Mazaniello, les Brutus, sont en hausse; le libérateur des Hébreux, bien que éloigné, bien qu'environné de nuages bibliques, devait, aussi lui, se ressentir quelque peu de

cette réaction ; et c'était justice. M. Lherminier l'appelle la *législation incarnée*. Poèmes, tragédies, tout est à la louange de Moïse.

Persévérance, patience, patriotisme, vigueur de caractère, vigueur d'action, il avait toutes les qualités d'un législateur.

Les douze tribus assises en Palestine, commença la période des Juges, et avec elle de nombreuses servitudes. Je ne sais si le lien patriotique n'était pas assez fort, si les tribus n'agissaient pas simultanément contre le Moabite, le Philistin qui entamait la frontière; toujours est-il qu'Israël tombait de servitude en servitude, mais servitude incomplète, asservissement de quelques parties de la république. Alors apparaissaient ou Gédéon, ou Jephté, ou Samson ; ils rajustaient les affaires, ils rendaient à la nationalité territoriale son intégralité, mais pour peu de temps.

Les tribus ne voyaient-elles pas le côté faible de leur état politique ? Manque d'accord, d'harmonie, c'était là le motif de leurs malheurs, de leurs défaites ; ce qu'il leur fallait, c'était un chef militaire actif, prodige de surveillance, œil et bras à la fois, qui portât les masses de guerriers disponibles de côté ou d'autre, qui apparût sur

les confins menacés. Israël réfléchit ; bientôt, au grand étonnement de nos libéraux, bientôt Israël demande un roi : oui, un roi ; le sacerdoce que ce pouvoir nouveau devait effacer un jour dans sa jouissance de la nomocratie, le sacerdoce d'abord s'y refuse ; Samuel s'écrie :

« Voici comment vous traitera le roi que vous voulez... Il prendra vos filles pour en faire ses parfumeuses, ses cuisinières et ses boulangères.

» Il prendra aussi vos champs, vos vignes et vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs.

» Il dîmera ce que vous aurez semé et ce que vous aurez vendangé, il le donnera à ses officiers et à ses serviteurs. ».

Autant la prêtrise nous recommande la royauté, autant la prêtrise hébraïque la déparait, la déconseillait, soucieuse qu'elle était de son existence propre. Un roi ! un roi ! Telle est la réponse du peuple.

Samuël cède, les temps d'aveuglement sont venus. Mais du moins il cherchera un roi comme il le faut à la république sacerdotale, un roi seulement homme d'action, peu susceptible des enivremens de l'ambition, peu versé dans les mystères de la diplomatie, un roi qui mette sa

gloire à commander aux centeniers, aux milleniers, mais toujours dépendant du nomocrate, du représentant de la loi, du prêtre enfin. Saül fut choisi et oint; car l'homme élu en Égypte était tatoué originairement en signe de commandement, et les Hébreux n'étaient pas pour oublier une cérémonie qu'ils ne comprenaient pas.

Une fois Saül porté au pouvoir, commença cette lutte du libéralisme et de la royauté, qui se prolonge à travers les annales d'Israël et de Juda. Le libéralisme, c'était l'esprit prêtre, dépositaire et dernier représentant de la vieille république israélite; le libéralisme, ce sera plus tard le temple, ce seront les prophètes.

Saül démérite de Samuel; il a désobéi dans l'affaire d'Achab, roi d'Amalek. Samuel jette les yeux sur David.

Mais ce que le vieil homme d'état avait prévu, cette usurpation du pouvoir militaire sur le civil et le sacerdoce, arriva quand David constitua la royauté. Il est vrai, il jeta les limites judaïques à la plus grande extension qu'elles aient jamais eue; il prit des villes vers l'Arménie et sur l'Euphrate, qui peuvent nous faire voir dans Israël un territoire comparable à celui de la France;

dans Israël, qui valait à peine la Normandie auparavant.

Sur cette prospérité vint s'asseoir Salomon, Salomon qui centralisa la Judée dans Jérusalem, qui mit la patrie dans le temple. Que ne raconte-t-on pas de ses richesses, du faste de sa maison, de son sérail, de ses écuries! M. de Pradt a dit depuis : *Malheur aux rois qui ont la manie des architectes!* Salomon bâtit une infinité de villes, Salomon agrandit Jérusalem, se construisit un palais, un pour sa femme l'Egyptienne; Salomon se complut surtout à l'édification de ce temple du Seigneur qui fut une merveille pour les Hébreux.

Toujours et partout mêmes causes, mêmes conséquences : le temple scinda Israël, comme depuis la basilique de Saint-Pierre à Rome mit au monde le schisme du protestantisme, et raya des dépendances papales la moitié de la chrétienté. Les Hébreux, affaissés sous les impôts de Salomon (que de subsides pour satisfaire ses goûts de somptuosité et de construction!), voulurent respirer sous son fils Roboam; mais la maison militaire était montée sur un trop bon pied! mais ce n'était pas la peine de bâtir un si beau temple s'il fallait le vider de chantres, de

lévites, et de ces nombreux fonctionnaires que l'Ecriture sainte appelle des portiers! Or, impossibilité de réduire le budget.

Sans doute Roboam était mû de tout aussi bonne volonté pour les contribuables que peuvent l'être nos députés; mais où couper, où réduire? La lèpre de la civilisation, c'est-à-dire la manie de hiérarchiser, cette manie que les peuples policés croient sublime, dévorait Jérusalem. Le roi fit des rognures de rien à la masse des impôts; ce fut vainement, les contribuables massacrèrent les publicains.

Alors dix tribus, sous la conduite de Jéroboam, un chef d'émeute, se constituèrent en état séparé; Samarie se dressa quelque temps en capitale d'Israël. Benjamin et Juda étaient restés fidèles à Sion. Par la suite ces dix tribus dissidentes s'éparpillèrent en Asie, où elles se sont à jamais perdues; il paraît qu'il en alla jusque dans la Chine, car, depuis, des missionnaires portugais y ont trouvé des Israélites orthodoxes qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXXI.

Effet de la première vue de Jérusalem. — Course à la mer Morte. — Dangers de M. de Chateaubriand. — Retour à Jérusalem. — Sa topographie. — Réflexions nouvelles sur les anciens prophètes. — La liberté de la presse dans l'antique Jérusalem.

Ecco apparir Gierusalem si vede,
Ecco additar Gierusalem si scorge,
Ecco da mille voci unitamente
Gierusalemme salutar si sente.
Tasso, *canto III.*

—

« Je conçois maintenant, dit notre voyageur, ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des croisés et des pèlerins à la première vue de Jérusalem. Je puis assurer que quiconque a eu la patience, comme moi, de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre-Sainte, les compilations rabbiniques et les

passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon; pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce temple, *dont il ne reste plus pierre sur pierre.* Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert, qui semble respirer encore la grandeur de Jehovah, et les épouvantemens de la mort. »

A Jérusalem, il alla loger au couvent des pères latins. Il y avait là un diable de pacha qui faisait mine de vouloir exiger des religieux une rédimation de soixante mille piastres, au lieu de quatre mille. Heureusement, le firman de M. de Chateaubriand pouvait, je ne sais trop comment, parer à cela.

Il fallait cependant voir le Jourdain, la mer Morte. Pour cette périlleuse excursion à travers tribus bédouines et campemens turcs, le firman était nécessaire; aussi s'empressa-t-il de satisfaire cette curiosité avant de faire ses génuflexions au tombeau du Christ.

Remis en route avant d'avoir pris le repos

nécessaire, Bethléem, encadrée dans des rochers brûlés, lui apparut ; Bethléem, bâtie par Abraham, domicile du petit pâtre qui régna depuis sur Jérusalem et commença la royauté au détriment de Saül, d'abord choisi par Samuel, et ensuite réprouvé de ce Machiavel juif ; patrie encore de Booz et de quelques autres célébrités israélites ; Bethléem, qui vit enfin naître le Messie.

Ici, en Palestine, autre remémoration délicieuse. Ils étaient bien heureux, ces peuples qui avaient tout indigène, Dieu, mythes, histoire ! Mais nous, notre nationalité même est-elle locale ? Sous la froide Gaule, notre liturgie nous vient de Rome, nos dogmes nous viennent de l'Asie ; le culte des premières pensées, il nous le faut rattacher à Rome, à la Grèce. Quirites, Pélasges, Hébreux, s'emparent de nous, au collége, à l'église, au théâtre. Que nous reste-t-il de véritablement à nous ?

Heureux les peuples de jadis ! Par exemple les Juifs : toute leur histoire était locale, tous leurs souvenirs aussi ; leur culte aussi ; à chaque pas quelque épisode ; c'était tout au plus s'il se mêlait un peu d'Égypte et de Babylone à leurs fastes domestiques. Ici, Jérémie a pleuré dans

cette grotte; plus loin, Gaza, dont Samson enleva les portes. Voici Béthulie et sa femme forte, la veuve libératrice, prostituée et homicide d'Holopherne; Jéricho, avec ses roses, rappelle le son miraculeux des trompettes saintes; ce mont porte le nom d'Elie. L'Hébreu lisait, chantait, priait avec tous ces noms-là comme avec des gens de sa connaissance.

Aussi, quels ravissemens pour l'homme qui a contracté, dès son enfance, l'habitude d'isoler de ce qui est sous ses yeux ce qu'il a dans sa mémoire! quels ravissemens quand il peut réunir tout cela et voir la topographie de ce qu'il sait! C'est là le charme du savant voyageant en terre classique et en terre sainte.

Mais voici cependant les dangers que courait M. de Chateaubriand pour chercher ce genre d'impressions : il arrivait au couvent de Saint-Saba, sur le torrent de Cédron :

« Comme nous nous en approchions, une nouvelle troupe d'Arabes, cachée au fond d'un ravin, se jeta sur notre escorte, en poussant des hurlemens. Dans un instant, nous vîmes voler les pierres, briller les poignards, ajuster les fusils. Ali se précipite dans la mêlée; nous courons pour lui prêter secours. Il saisit le chef

des Bédouins par la barbe, l'entraîne sous le ventre de son cheval, et menace de l'écraser s'il ne fait finir cette querelle. Pendant ce tumulte, un religieux grec criait de son côté et gesticulait du haut d'une tour; il cherchait inutilement à mettre la paix. Nous étions tous arrivés à la porte de Saint-Saba... nous nous précipitions tous pêle-mêle dans une cour, et la porte se referma sur nous. L'affaire devint alors plus sérieuse : nous n'étions point dans l'intérieur du couvent; il y avait une autre cour à passer, et la porte de cette cour n'était point ouverte. Nous étions renfermés dans un espace étroit où nous nous blessions avec nos armes, et où nos chevaux, animés par le bruit, étaient devenus furieux. Ali prétendit avoir détourné un coup de poignard qu'un Arabe me portait par derrière, et il montrait sa main ensanglantée; mais Ali, très brave homme d'ailleurs, aimait l'argent comme tous les Turcs. »

On campa au bord de la mer Asphaltite ou Morte; on alluma du feu pour toute la nuit. Le lendemain, visite faite, le pèlerin remplit, de cette eau qui couvre Sodome et Gomorrhe, un flacon de fer-blanc.

Excursion au Jourdain. Les fleuves de l'Amé-

rique, le Tibre, le Nil, l'Eurotas, le Céphise, le Jourdain, ont baigné les pieds de notre premier écrivain. Que l'on s'étonne ensuite de la vie de ses idées.

Je voudrais bien que Fénelon eût tant seulement bu de l'eau de l'Achéloüs.

M. de Chateaubriand remplit une fiole de l'eau du Jourdain; c'est celle dont on ondoya le duc de Bordeaux. Il revint par Jéricho à Jérusalem.

L'auteur consacre d'assez longues pages à la description du Saint-Sépulcre. Sa topographie est palpitante d'émotions, et en effet, c'est le propre des lieux historiques d'empreindre de sentiment les nomenclatures les plus géométriques. Tout le Nouveau Testament revit dans ces pages; c'est la maison du mauvais Riche, c'est la Voie douloureuse, c'est la Porte judiciaire, etc.

« Après la description de la Voie douloureuse et de l'église du Saint-Sépulcre, je ne dirai qu'un mot des autres lieux de dévotion que l'on trouve dans l'enceinte de la ville. Je me contenterai de les nommer dans l'ordre où je les ai parcourus pendant mon séjour à Jérusalem :

» 1° La maison d'Anne le pontife, près de la Porte David, au pied du mont Sion, en dedans

du mur de la ville. Les Arméniens possèdent l'église bâtie sur les ruines de cette maison ;

» 2° Le lieu de l'apparition du Sauveur à Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Marie Salomé, entre le château et la porte du mont Sion ;

» 3° La maison de Simon le pharisien. Madeleine y confessa ses erreurs. C'est une église totalement ruinée, à l'orient de la ville ;

» 4° Le monastère de sainte Anne, mère de la Sainte-Vierge, et la grotte de la conception immaculée, sous l'église du monastère. Ce monastère est converti en mosquée ; mais on y entre pour quelques médins. Sous les rois chrétiens, il était habité par des religieuses. Il n'est pas loin de la maison de Simon ;

» 5° La prison de saint Pierre, près du Calvaire. Ce sont de vieilles murailles où l'on montre des crampons de fer ;

» 6° La maison de Zébédée, assez près de la prison de saint Pierre, grande église qui appartient au patriarche grec ;

» 7° La maison de Marie, mère de Jean-Marc, où saint Pierre se retira lorsqu'il eut été délivré par l'ange. C'est une église desservie par les Syriens ;

» 8° Le lieu du martyre de saint Jacques le majeur. C'est le couvent des Arméniens. L'église en est fort riche et fort élégante. »

Après, vient la description des lieux circonvoisins de la ville, mais dont la plupart se trouvaient dans l'enceinte de la Jérusalem hébraïque, comme on peut le voir dans l'ouvrage savant, plein de sagacité, du bénédictin dom Calmet.

Le temple de Salomon retient assez longtemps notre pieux érudit; et c'est, à vrai dire, le seul morceau de facture biblique; la Jérusalem de Jésus-Christ et celle de Godefroy de Bouillon ont préoccupé trop exclusivement l'auteur. La Jérusalem de David, de Jérémie, d'Isaïe, cette Jérusalem si imposante par la vétusté de ses souvenirs, cette Jérusalem, réalisation de l'utopie conçue au désert de Sina, elle qui a fourni de si riches, de si poétiques matériaux au chantre du *Génie du christianisme*, est oubliée dans cet Itinéraire.

Les prophètes juifs, par exemple, ne mériteraient ils pas, au milieu des circonstances qui font aujourd'hui la vie française, de fixer nos regards? les prophètes, c'est la liberté de la presse à Jérusalem.

Tout était tribune en Chanaan ; bourgs, villages, villes, partout de ces harangueurs qui relevaient vertement les magistrats, les prêtres, les rois mêmes, et ce qui plus est, le peuple aussi. Par les jours de fête, par les jours de sabbat, dans les convocations solennelles, ils pulvérisaient les gouverneurs en prévarication, ils immolaient les pontifes intéressés, ils stygmatisaient les princes en état de péché, les juges qui spéculaient sur la justice.

Ainsi, Isaïe s'écrie dans une de ces assemblées : « Les principaux du peuple sont méchans, et semblables à des larrons. Chacun d'eux aime les présens; ils courent après les récompenses; ils ne font pas droit à l'orphelin, et sacrifient la cause de la veuve ; c'est pourquoi le Puissant d'Israël a dit : Je les punirai, je me vengerai, et je rétablirai les juges d'Israël tels qu'ils furent la première fois, et les conseillers tels qu'au commencement. »

Mais voici qui nous rapproche mieux de cela, et nous fait entrer dans cet ordre social, si libéral même sous la forme monarchique : ce sont ses Bellart, ses Marchangy, ses Broë. Un procès est intenté à un journaliste d'alors; le prévenu, c'est le nommé Jérémie.

Il s'est élevé contre les rois de Juda, contre les prêtres, contre le peuple qui souffre leurs iniquités. Un jour de sabbat, où les citoyens des villes avoisinantes de la capitale venaient en grand concours sacrifier au temple, il s'installe dans le parvis du temple même, s'écriant : « Jehovah dit ceci : Vous ne m'écoutez point, vous ne marchez pas dans la loi que je vous ai proposée, vous ne vous détournez point de votre fausse route ; je détruirai donc cette maison de fond en comble, et je livrerai cette ville à la malédiction de toutes les nations de la terre. »

Les prêtres n'y peuvent tenir. Attaqués jusque dans la maison de Dieu, ils accourent, se saisissent de lui, le mettent en accusation; ils l'incarcèrent. Grande émeute parmi les prolétaires; on se rassemble; se presse, se heurte; on crie autour de la prison ; les anciens de Juda viennent prendre place sur leurs siéges à l'entrée de la porte neuve du temple, lieu ordinaire des audiences. La parole est aux prêtres accusateurs; ils articulent ainsi les chefs d'accusation :

« Cet homme mérite d'être puni, car il a prophétisé d'affreux malheurs contre cette ville, et tout le monde l'a entendu de ses propres

oreilles. » On était laconique, il y a apparence, dans les réquisitoires juifs. Le prophète répond :

« Le Dieu d'Israël m'a envoyé prophétiser contre cette ville, et vous annoncer des malheurs, afin que vous changiez de conduite, que vous corrigiez vos actions, que vous soyez dociles à sa voix. Quant à moi, me voici entre vos mains, faites de Jérémie comme il vous semblera bon et juste ; mais sachez qu'en me condamnant à mort, vous verserez un sang innocent. »

Rumeurs en sens divers : les uns le disculpent, les autres empirent l'accusation. Aussitôt, quelques uns des anciens se lèvent ; ils parlent à l'assemblée en faveur de Jérémie, ils citent Michée le moraliste, qui, ayant prophétisé Sion labourée comme un champ, et Jérusalem détruite de fond en comble, ne fut point trouvé coupable. D'autres des anciens parlent à leur tour contre le délinquant ; ils rappellent l'exemple d'Urie puni par un roi de Juda pour sa licence acrimonieuse. Enfin, Ahikam, fils de Saphan, secrétaire du conseil, résume les débats ; Jérémie n'a point dépassé le droit, et le prophète est renvoyé absous.

Toute la vieille Jérusalem que M. de Chateau-

briand ne nous a pas montrée apparaît dans cette scène à peu près énoncée dans un passage de Jérémie. Tout s'y trouve de ce que nous avons long-temps demandé, tout, et la démocratie, et le jury, et la liberté de la presse ; et ce n'est pas peu étonnant, tout cela dans la vieille, la sainte Sion !

CHAPITRE XXXII.

Les croisades. — Point de vue sous lequel M. de Chateaubriand les a envisagées. — La Jérusalem moderne. — Le poème du Tasse. — M. de Chateaubriand en Égypte. — Les mamelouks français. — Tempête. — Tunis, Carthage. — L'Espagne. — Arrivée en France.

> Pobre esta ja da antiga potestade,
> Tanto Deos se contenta da humiltade.
>
> « Elle est déchue aujourd'hui de son ancien pouvoir, tant Dieu aime l'humilité. »
>
> LE CAMOENS, *chant III.*

J'ai, je crois, parlé de la triple Jérusalem que présente le chef-lieu de la Palestine au pèlerin plein des choses historiques : la Jérusalem antique, incarnation du mosaïsme, cette Jérusalem des jubilés, des saints sabbats, de la Pàque ; puis celle de Jésus-Christ, ville quelque peu

civilisée, et par là sujette aux infirmités de la civilisation, c'est-à-dire aux sophismes, aux sectes, au parlage et à l'asservissement étranger; ville où se disputent Saducéens, Esséniens, Pharisiens, et où l'on paye le tribut à César; ville où Jésus-Christ se donne pour le Messie attendu et promis par maintes prophéties, et où, tout en succombant, il triomphe par son insuccès même.

La troisième Jérusalem ne nous touche pas moins singulièrement; c'est celle de la dynastie franke.

Ce fut une époque bien passionnée, bien chaleureuse, une époque précieuse pour l'histoire, que celle des croisades, et pour la France surtout! époque où l'Orient fit connaissance avec ces races hyperboréennes qui avaient porté le coup de mort à l'empire romain. Alors la Grèce, l'Égypte, Tunis, la Syrie, Constantinople, voyaient des migrations mystiques et belliqueuses; des sabreurs comme Tancrède, comme Baudouin, comme Godefroy, comme Robert de Paris, apparaissaient couverts d'armoiries, bariolés des devises de leurs dames, la lance au poing, et, après maints exploits érotiques, s'agenouillaient pieusement au Saint-Sépulcre. Alors l'épée franke

s'inféodait toutes les notabilités des vieilles histoires : on voyait des comtes d'Athènes, des ducs de Thèbes, des évèques de Sidon, de Césarée, de Berith, des marquis de Tyr, des comtes de Béthanie. Etrange arrangement de choses et de faits! c'était un rapatriage inattendu entre la solennelle antiquité et la vie aventurière!

Cette Jérusalem de Godefroy de Bouillon, M. de Chateaubriand ne devait pas manquer de s'en éprendre, M. de Chateaubriand aux hallucinations poétiques et aux affections chevaleresques, lui en qui la vieille France a trouvé un écho sonore, en qui la religion, en qui la foi a rencontré un chantre élevé, inspiré, plein de rhythme et de mélodies suaves. Aussi est-il bien partial pour la Solime des preux Français! et c'est justice.

Parler des croisades, c'est nommer le Tasse. Prestige de la poésie! les fictions du poète de Sorrente, ses évènemens imaginés à plaisir, obtiennent comme droit de cité dans l'histoire. Armide, Herminie, Renaud se sont tellement personnifiés, Torquato a si bien trempé ces individualités d'imagination dans la poésie du Styx chrétien, qu'elles sont immortelles, sans être même vulnérables par un seul endroit comme Achille.

Renaud d'Est! Argant! la princesse Herminie! l'amante de Renaud! tout cela fiction! Le moine Robert, Guillaume de Tyr, l'anonyme auteur des *Gesta dei per Francos*, ces chroniqueurs qui écrivaient sous le feu des batailles, au milieu de la conquête chrétienne, ont beau nous donner des détails exacts, une stratégie et une castramétation dépouillées des personnages de l'épopée italienne, on ne tient nul compte de leur véracité.

E là corre il volgo ove più versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso.

Aussi M. de Chateaubriand n'a-t-il pas mis moins de soins à lire la *Gerusalemme* sur lieux que *le Pentateuque* et *les Rois*.

M. de Chateaubriand a raison de dire que « le temps de ces expéditions est le temps héroïque de notre histoire, » que « c'est celui qui a donné naissance à notre poésie épique, » que « tout ce qui répand du merveilleux sur une nation ne doit point être méprisé par cette nation même. »

Mais parfois il se laisse aller à des mélanges de poésie et de politique, et alors ces élémens d'exaltation et d'impartialité agissant au hasard, le jettent dans des aberrations. Il fait un plai-

doyer en faveur des croisades, comme effets politiques.

« Les croisades, dit-il, ne furent des folies, comme on affectait de les appeler, ni dans leur principe, ni dans leur résultat. Les chrétiens n'étaient point les agresseurs. Si les sujets d'Omar, partis de Jérusalem après avoir fait le tour de l'Afrique, fondirent sur la Sicile, sur l'Espagne, sur la France même, où Charles Martel les extermina, pourquoi les sujets de Philippe I[er], sortis de la France, n'auraient-ils pas fait le tour de l'Asie pour se venger des descendans d'Omar jusque dans Jérusalem? C'est un grand spectacle sans doute, que ces deux armées de l'Europe et de l'Asie, marchant en sens contraire autour de la Méditerranée, et venant, chacune sous la bannière de sa religion, attaquer Mahomet et Jésus-Christ au milieu de leurs adorateurs. N'apercevoir dans ces croisades que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très bornée en histoire. Il s'agissait non seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'escla-

vage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité, et aboli la servitude. Il suffit de lire le discours du pape Urbain II au concile de Clermont pour se convaincre que les chefs de ces entreprises guerrières n'avaient pas les petites idées qu'on leur suppose, et qu'ils pensaient à sauver le monde d'une inondation de nouveaux barbares. L'esprit du mahométisme est la persécution et la conquête; l'évangile, au contraire, ne prêche que la tolérance et la paix. Aussi les chrétiens supportèrent-ils, pendant sept cent soixante-quatre ans, tous les maux que le fanatisme des Sarrasins leur voulut faire souffrir; ils tâchèrent seulement d'intéresser en leur faveur Charlemagne; mais ni les Espagnes soumises, ni la France envahie, ni la Grèce, ni les Deux-Siciles ravagées, ni l'Afrique entière tombée dans les fers ne purent déterminer, pendant près de huit siècles, les chrétiens à prendre les armes; si enfin le cri de tant de victimes égorgées en Orient, si les progrès des barbares, déjà aux portes de Constantinople, réveillèrent la chrétienté et la firent courir à sa propre défense, qui oserait dire que la cause des guerres sacrées fut injuste? où en serions-nous si nos pères n'eussent re-

poussé la force par la force? Que l'on contemple la Grèce, et l'on apprendra ce que devient un peuple sous le joug des musulmans. Ceux qui s'applaudissent tant aujourd'hui du progrès des lumières auraient-ils donc voulu voir régner parmi nous une religion qui a brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, qui se fait un mérite de fouler aux pieds les hommes, et de mépriser souverainement les lettres et les arts?

Hé bien! tout ce plaidoyer repose sur de fausses bases. Il n'est pas vrai que sans les croisades nous eussions été la proie des mahométans. Depuis Charles Martel, vainqueur d'Abdérame, il s'était écoulé plus de trois cents ans, et jamais que les Sarrasins eussent rêvé derechef l'invasion de l'Europe, zone trop froide pour une religion de lave, de volupté, comme la leur. D'ailleurs, c'est après les victoires des Sarrasins sur nos croisés, c'est après ces temps d'orgueil musulman que les Turcomans sont montés vers l'Hellespont.

Il n'est pas vrai non plus que l'islamisme, en supposant qu'il eût pris racine en nos contrées, y eût étouffé toute lumière. Qui ignore qu'au contraire il se mêla aux lettres, s'en embellit sous les Kalifes, qu'il s'harmonie encore avec elles, au point que, pour les Turcs mêmes, c'est

une fondation pieuse que celle d'une bibliothèque, que c'est à des legs pareils qu'est due l'érection de toutes ces médressés ou académies de Constantinople? S'il faut en juger d'ailleurs par ce qu'ont fait les Arabes en Europe, leur essai de séjour en Espagne profita aux lettres; ils possédaient les littoraux méridionaux de l'Espagne, et les chrétiens le nord : dans quels camps la science a-t-elle fleuri? est-ce sous le patronage de l'Évangile, ou sous celui du Koran?

Bassora et Cafa égalèrent presque Bagdad en célébrité; Ispahan, Samarkande, avaient leurs écoles, leurs mosquées académiques. Alexandrie, le Caire, Fez, Maroc, Cordoue, Grenade, Séville, brillaient en petites capitales de la littérature. Schams Eddin, gouverneur de Murcie, présidait l'académie de Grenade; Al-Haken fonda celle de Cordoue; il y avait enfin dans l'Espagne musulmane soixante-dix-huit bibliothèques ouvertes au public; je ne crois pas que Ferdinand VII en puisse compter autant dans toute la péninsule.

On parle de l'ordre d'Omar contre la bibliothèque d'Alexandrie! Que prouve un fait? Mummius croyait qu'on remplaçait les statues de Corinthe comme des boucliers; cela prouve-

t-il contre une nation qui donnera Virgile, Tibulle, Tite-Live, Tacite, Cicéron, Plaute? Le Vénitien Morosini, au dix-septième siècle, bombardant Athènes, faisant sauter toutes les antiquités respectées des Osmanlis, prouve-t-il contre le goût des beaux-arts d'une république qui compte le Titien, Bassano, le Tintoret, et qui se décora de tant de monumens d'architecture, comme une néréide de la couronne de Cybèle?

Envisageons, sous le rapport de la poésie, les croisades; nous regrettons que Louis XIV n'ait pas imprimé une direction religieuse et nationale aux vers de ses lauréats; mais au siècle de la raison positive, aujourd'hui, c'est trop tard.

N'ayant pu lire l'Iliade sur les dunes de la Phrygie, l'auteur parcourut les champs de bataille de Tancrède et de Bouillon, la *Gerusalemme* à la main. C'était mettre le cygne de Sorrente à une difficile épreuve; car il ne sortit guère de l'Italie que pour venir à Paris séjourner *incognito* quelques semaines; et néanmoins le Tasse se tire à son honneur et gloire de cet examen. M. de Chateaubriand reconnaît la scène de la *Gerusalemme* calquée avec beaucoup de précision.

Au reste, si l'examinateur s'est montré faci-

lement accommodant, il faut le louer de n'avoir pas soumis le poème au compas. Ce que nous y voudrions, nous, c'est plus d'Orient ; et pour ne citer qu'un épisode, celui d'Herminie, au lieu de ces ombrages frais, de ce pasteur qui tresse ses paniers d'osier, et prête l'oreille aux chants de ses trois jeunes fils ; au lieu, enfin, de ce paysage dessiné à Ravennes, à Rimini, ou aux environs de Florence, mieux ne vaudrait-il pas un tableau encadré des horizons nus et brûlans des monts Palestins, de ces horizons parsemés de quelques rares bouquets de palmiers ? Nous y aimerions des chamelles, une tente jetée du tronc d'un sycomore au tronc d'un olivier ; au dehors des solitudes de sable, puis d'autres solitudes encore ; çà et là quelques chétives citernes. Je ne sais si il signor *Rossi*, notre contemporain, qui réessaie la première croisade dans ses *Lombardi alla primiera crociada*, comprend ces exigences du siècle.

Depuis leur expédition d'Egypte, les Français sont devenus d'une excessive exigence pour le coloris, la vérité, le costume, le costume surtout, en ce qui regarde l'Orient. Que voulez-vous? nous avons le malheur de savoir notre Orient sur le bout du doigt ; nous sommes con-

naisseurs, or, par conséquent, difficiles. C'est tout ce qui nous reste de nos exploits des Pyramides et d'Héliopolis.

Aussi qu'on ne nous parle plus de *Zaïre*, de *Bajazet;* le costumier de l'Ambigu-Comique en sait plus que Voltaire; c'est à peine si *Abufar* du bon Ducis, avec ses alexandrins d'Arabie, peut trouver grâce devant nos connaissances locales. Le Tasse nous est incomplet à présent.

On ne rêvait que chevalerie à la cour de Ferrare; il n'était d'idées, de préoccupations d'esprit, que les exploits chevaleresques. Dans le monde, les tournois, les carrousels, les récits de grands coups d'épée, les braves, les preux, les généraux, tous copistes des Amadis, des Lancelot, la lance au poing; dans le cabinet, les féeries enchantées, les fabliaux, les romans, ces romans la délectation de la société d'alors; romans pleins de sentimens hauts, fiers, de grandes mêlées, de grands défis, de jactance héroïque, d'entreprises surnaturelles, d'actes d'un courage que nous nommons folie à présent.

Que voulait-on que fît le Tasse au milieu de ce monde ainsi préoccupé?

Mais ces idées ont eu leur temps. Sous la glace de la civilisation et de l'étude laborieuse,

l'humanité s'est refroidie de ces brillantes bravoures. Tout est calcul aujourd'hui ; calcul dans la société, calcul dans la vie politique, calcul au jour des batailles. Les mathématiques fixent la victoire. Alors, nous, bien calmes, bien impassibles, bien studieux, bien guéris de tout enthousiasme, nous reprenons la *Jérusalem délivrée ;* et que de choses que nous n'y trouvons pas !

Nous n'y trouvons pas la Jérusalem judaïque; rien, pas le moindre souvenir, pas la moindre trace de la cité de David, du temple de Salomon. Les croisés traversent la Palestine, la sillonnent en tout sens, et pas la moindre réminiscence de la conquête de Josué, rien des douze tribus, rien des dynasties de Juda : ni Samson, ni Gédéon, ni Judith. Et Moïse, cette législation inspirée, avec son arche d'alliance, son tabernacle, son *Lévitique*, son *Deutéronome* ; Moïse, ce grand fantôme immobile et muet à la frontière de Chanaan ; Moïse n'a pas un seul souvenir dans une épopée chrétienne, faite par un chrétien, en terre papale ou à peu près !

Notre exigence va plus loin : Armide, Herminie, sont-ce là des noms arabes ? Y a-t-il même quelque chose d'oriental dans ces Altamore et

tous ces guerriers du camp égyptien? Qu'est-ce que c'est que ces musulmanes qui vont courir les champs dans un pays où la réclusion est toute la vie des femmes? et leur donnât-on toute la liberté des Européennes, elles ne pourraient pas en jouir en raison des lourdes pesanteurs d'un climat qui fait de toute la journée une sieste continue. Le petit roman de *Gonzalve de Cordoue*, sous le rapport de la vérité de la vie mahométane, est plus savant que l'épopée italienne.

Mais revenons à l'historique de l'*Itinéraire*, revenons à M. de Chateaubriand, pèlerin.

Suivi d'Ali-Aga, de Jean, de Julien, et du drogman Michel, son escorte, M. de Chateaubriand prit par la vallée de Térébinthe; il arriva à Jaffa, l'ancienne Joppé. Là il s'embarqua sur un saïque du patron Xhaunâ, pour Alexandrie. Vers le soir, l'un des jours suivans, s'émergèrent quelques palmiers au midi; ils annonçaient ce quatrième continent, l'Afrique à lui encore inconnue.

Il vit le Nil, le promontoire d'Aboukir, puis Alexandrie, où M. Droveti le reçut avec des transports.

Il y a plaisir à voir les effets des grandes scè-

nes de la nature sur une imagination comme celle de M. de Chateaubriand. Voyez-le entrer dans le Nil :

« Au lever du jour, nous nous trouvâmes à l'entrée du fleuve ; nous abordâmes le cap à notre droite. Le Nil était dans toute sa beauté ; il coulait à plein bord sans couvrir ses rivages ; il laissait voir, le long de son cours, des plaines verdoyantes de riz, plantées de palmiers isolés qui représentaient des colonnes et des portiques. Nous nous rembarquâmes, et touchâmes bientôt à Rosette. Ce fut alors que j'eus une première vue de ce magnifique Delta, où il ne manque qu'un gouvernement libre et un peuple heureux. »

Et remontant le Nil, au loin sortirent les Pyramides. Lorsqu'il s'agira de grandes émotions, ne demandez pas à M. de Chateaubriand de la conséquence à ses principes. Vous l'avez entendu déclamer durant deux volumes contre la tyrannie des Turcs ; ici il prouve que les Pharaons firent très bien de forcer leurs sujets à élever à grands frais ces folies de tombeaux ; *que la vue d'un tombeau rend une nation meilleure*. Pourquoi tant de différence à ses yeux entre deux despotismes passés sur le même lieu ? c'est qu'Héro-

dote, Diodore de Sicile sont intervenus, ont écrit, et M. de Chateaubriand se laisse mener à l'admiration ou au dédain, au gré de ceux qui ont quelque importance dans la parole écrite.

Les Pyramides! Il ne put cependant pas, notre voyageur, visiter ces hautes reliques de la grandiose Misraïm. Un incident le priva du plaisir de toucher de ses mains ces monumens, monumens de géans, qui me faisaient dire dans un opuscule, publié il y a quelques années, *La Bataille des Pyramides :*

Est-ce un phare allumé qui se perd aux étoiles?
Le jour, de pourpre et d'or teignant les sombres voiles,
Vient de flots de lueurs mollement revêtir
Et dorer le sommet des hautes pyramides,
Quand l'ombre règne encore à leurs bases solides ;
Tel qu'un phare allumé leur front semble sortir
Des ombres de la nuit, et tandis que l'aurore
Aux habitans des champs paraît à peine éclore,
Visité du soleil leur sommet éclatant
Signale au fond des cieux l'astre que l'homme attend.
Œuvres des premiers jours! augustes pyramides!
A votre immense aspect l'esprit est terrassé!
Les siècles tout-à-coup déroulant leur passé,
Ravissent nos pensées de prestiges splendides :
Des plus grands souvenirs assaillis en tous sens,
Nous nous engloutissons dans l'abîme des temps.

Homère, Mahomet, Alexandre, Moïse,
Cléopâtre, Solon, Sésostris et Cambyse,
Tous ont foulé ce sol dans les ans endormi
Qui de leurs pas lointains gronde encore à demi.

Au Caire, il vit cinq mamelouks français : c'étaient des traîneurs de l'armée de Ménou, laissés en Egypte.

« Ils prirent parti sous différens beys, et furent bientôt renommés par leur bravoure. Tout le monde convenait que ces deux ou trois cents déserteurs, au lieu de se diviser entre eux, s'étaient réunis, et avaient nommé un bey français ; ils se seraient rendus maîtres du pays. Malheureusement, ils manquèrent de chef, et périrent presque tous à la solde des maîtres qu'ils avaient choisis. Lorsque j'étais au Caire, Mahamed-Ali, pacha, pleurait encore la mort d'un de ces braves. Ce soldat, d'abord petit tambour dans un de nos régimens, était tombé entre les mains des Turcs par les chances de la guerre : devenu homme, il se trouva enrôlé dans les troupes du pacha. Mahamed, qui ne le connaissait point encore, le voyant charger un gros d'ennemis, s'écria : « Quel est cet homme ? Ce ne peut être qu'un Français. »

Il restait cinq de ces mamelouks français,

dont l'un avait vécu long-temps dans le désert avec les Bédouins, « *et regrettait singulièrement cette vie.* »

Cet aveu, cette parole du mamelouk français retentissait trop bien dans le cœur de Chateaubriand, de ce misantrope pèlerin des deux-mondes, pour qu'il n'en fùt pas frappé vivement; et d'ailleurs, avait-il tort ce soldat de l'armée française, de se délecter à une vie aussi poétique, aussi libre d'embarras que celle des Bédouins?

Une infinité de partis ennemis se disputaient alors l'Égypte; la barque qui portait M. de Chateaubriand essuya les fusillades des diverses bandes éparpillées sur les rivages.

De retour à Alexandrie, l'inscription du socle de la colonne faussement attribuée à Pompée le captiva. Devenu ici archéologue, il donne une solution satisfaisante de cette énigme monumentale, de laquelle il résulte que Pollion, préfet d'Égypte, fit élever cette colonne en l'honneur de l'empereur Dioclétien.

«Parti d'Alexandrie, je trouvai, dit-il, à bord, un rabbin de Jérusalem, un barbaresque et deux pauvres Maures de Maroc, peut-être descendans des Abencerrages, qui revenaient du

pèlerinage de la Mecque; ils me demandaient leur passage par charité. Je reçus les enfans de Jacob et de Mahomet au nom de Jésus-Christ. Au fond, je n'avais pas grand mérite; car j'allai me mettre en tête que ces malheureux me porteraient bonheur, et que ma fortune passerait en fraude cachée parmi leurs misères. »

Mais il fut accueilli par la plus furieuse tempête; dans cette tempête, il fit sa plus profonde étude: voici comment.

« Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'âme, car les nobles pensées naissent des grands spectacles. Les étoiles qui se montrent fugitives entre les nuages brisés, les flots étincelans autour de vous, les coups de la lame qui font sortir un bruit sourd des flancs du navire, le gémissement du vent dans les mâts; tout vous annonce que vous êtes hors de la puissance de l'homme, et que vous ne dépendez plus que de la volonté de Dieu. L'incertitude de votre avenir donne aux objets leur véritable prix; et la terre, contemplée du milieu d'une mer orageuse, ressemble à la vie considérée par un homme qui va mourir. »

Relâche à l'île de Stamphalie, autrefois

nommé *la Table des Dieux*, d'où, après quelques jours, on remit en mer; on vit l'Ida de Crète, puis Cerigo et les monts de la Morée, puis Malte; autre tempête, et si courroucée, que le navire, après bien des tourmens, manqua voler en éclats sur les récifs de l'île de Lampedouse. Le naufrage était inévitable. M. de Chateaubriand écrivit ce billet qu'il enferma dans une bouteille pour la jeter à la mer au moment fatal :

« F.-A. de Chateaubriand, naufragé sur l'île de Lampedouse, le 28 décembre 1806, en revenant de la Terre-Sainte. »

Cette tempête est décrite de main de maître; force, coloris nautique, circonstances vraies, frappantes. Décidément il reste prouvé aujourd'hui que pour écrire il faut avoir vu. Plus de livres faits avec des livres. Il n'y en a plus qu'un pour le poète, le livre de la nature.

Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Harmonies de la Nature*, lord Byron dans cette épopée bouffonne qui va souvent au sublime sans s'en douter (*Don Juan*), qui ne descend de si haut que pour redevenir un modèle de plaisanterie railleuse, amère, misantropique, lord Byron,

disons-nous, dans le second chant a décrit aussi une tempête *de visû.*

Ces trois morceaux resteront les tempêtes-modèles; assez de celles de *Télémaque*, de la *Henriade*. Celle de Chateaubriand est courte, mais chaque mot fait image; ce n'est pas un morceau d'éloquence, c'est le récit d'un homme plus occupé de son danger que de son style, et qui, s'il fait du style, laisse voir que c'est harmonie habituelle chez lui.

Bernardin de Saint-Pierre songeait à son tableau; ce soin-là le préoccupait durant l'ouragan; accroché aux enfléchures des haubans, insensible à son péril, tout à la poésie de la mer furieuse, il a pris note de mémoire, plus inquiet de sa description que de sa personne.

Celle de Byron est plus terrible. Le lord morose se plaît à relater toutes les misères de l'humanité; et quand la tourmente est finie, que le vent est tombé, il ne vous tient pas quitte, non, il vous attache aux angoisses d'une frêle embarcation; il se délecte à la livrer aux privations les plus dures.

Enfin, M. de Chateaubriand mouilla sous le cap où fut Carthage; mais, ô désappointement académique! « les cendres de Didon et les ruines

de Carthage entendaient le son d'un violon français. On ne s'embarrassait ni de Scipion, ni d'Annibal, ni de Marius, ni de Caton d'Utique. » C'était tout simple pour des gens enchevêtrés dans le prosaïsme de la vie. Le carnaval avait commencé chez le consul français.

Carthage, c'est Tunis ou à peu près. Il visita les ruines; c'était plus important que cette respectable échelle célèbre par ses dattes. L'histoire de Carthage, depuis Didon jusqu'aux guerres puniques, défile devant nos yeux, et la marche est fermée par la grande figure du plus grand des Africains, Annibal. M. de Chateaubriand juge ce redoutable épouvantail de Rome; mais nous ne le connaissons que par les plumes romaines, plumes ennemies, auxquelles il faut se fier de force; c'est à prendre ou à laisser. Et notre voyageur est-il homme à se préserver de ces influences? nous savons qu'il a superstition en ses auteurs.

Puis il renoue le fil de l'histoire et le suit jusqu'à Charles-Quint, mais non sans s'arrêter sur toutes les douleurs de saint Louis: pèlerin et Français, c'est justice.

«Alger! Alger!» dit l'équipage; mais on ne prit pas terre; c'était à Gibraltar que l'on avait à

jeter l'ancre. En effet, le voyageur revint par Cadix, Cordoue, Grenade. Alors, M. de Beauharnais tenait l'ambassade d'Espagne; M. de Beauharnais s'émerveilla de l'arrivée du chantre d'*Atala*, et le reçut avec toute la distinction méritée.

M. de Chateaubriand, le 13 mai, arriva à Bayonne.

CHAPITRE XXXIII.

Levée de bouclier de M. de Chateaubriand contre Napoléon. — Grande colère de l'empereur. — Il lui retire l'autorisation du *Mercure de France*. — M. de Chateaubriand met la dernière main aux *Martyrs*.

Allan van leyes dondo quierem reyes.

« Là vont les lois où veulent les rois. »
(*Proverbe espagnol.*)

—

Quand le docte pèlerin revit ses foyers, la capitale, travaillée de l'officialité des bulletins, célébrait le vainqueur d'Eylau. L'admiration courait les rues, la louange suintait des hôtels splendides dans la foule; les courtisans payés pour croire s'extasiaient avec tant de naturel, que les prolétaires, eux chair à canon, ne restaient pas en arrière. Admirez : Napoléon n'avait perdu que dix-neuf cents hommes; quant aux

Russes, leurs pertes avaient été si considérables, comme d'habitude, qu'on se perdait à les nombrer. Napoléon s'était écrié : « Le beau champ de » bataille ! » Aussi son bulletin (le soixante-quatrième de la campagne) portait-il : « Qu'on se » figure, sur un espace d'une lieue carrée, neuf » ou dix mille cadavres, quatre ou cinq mille » chevaux tués. Tout cela avait plus de relief sur » un fond de neige. »

Mais, comme l'empereur n'avait perdu presque point de soldats, il demandait en avance, sur la conscription de 1808, quatre-vingt mille conscrits pour remplir ses cadres. C'était la seconde levée de cette guerre. Cela ne déconcerta pas les doctes payés pour noyer ces vérités dans du pindarisme. Le sénateur Lacépède, fermant les yeux sur le mépris dont la police couvrait le sénat, puisqu'elle n'avait pas daigné attendre l'émission du sénatus-consulte pour enjoindre aux conscrits de comparaître pour leur enregistrement, le sénateur Lacépède s'arrache à son ouvrage des reptiles, il annonce avec emphase que la levée des quatre-vingt mille conscrits n'exigeait aucune contribution nouvelle ; que, quant à la Russie, *elle ne saurait avoir d'autre allié que l'hiver*.

Après le traité de Tilsit, l'empereur, revenu à Paris, avait daigné prêter l'oreille à ces nuées de dignitaires qui, quinze jours durant, s'empressèrent, persistèrent à l'enivrer de leur encens. Lacépède s'y distingua même au point de rendre jaloux de sa bonne volonté Fontanes, entrepreneur de l'éloge officiel; Muraire, président de la Cour de cassation, s'en mêla; aussi le comte de Garnier; c'était à se battre pour se jeter aux pieds de celui dont Fontanes avait dit : « Tous nos cœurs sont émus aux témoignages de votre affection pour les Français. Les paroles que vous avez fait entendre du trône ont déjà réjoui les hameaux. » Alors le *Fils de l'homme*, c'était Napoléon lui-même; Fabre de l'Aude comparait madame Letizia à la mère du Christ : « La conception que vous avez eue, en portant dans votre sein le grand Napoléon, n'a été assurément qu'une inspiration divine. »

Le clergé demandait au ciel la durée des jours de Mathusalem pour l'empereur, et une victoire par jour. Grands dieux!

Les mandemens épiscopaux entonnaient l'adulation; il n'y eut pas jusqu'aux douanes, aux droits-réunis, jusqu'aux domaines, qui ne se montassent au diapazon, et M. de Saint-Cricq,

dit Montplaisir, pérora mieux que qui ce fût au nom des douanes, dont il n'était pas encore le directeur-général, mais la forte tête.

Tombé en France au milieu de cette louangerie dont il n'avait pas vu l'égale dans les pachaliks ottomans, que faisait M. de Chateaubriand? il frémissait de tant de bassesses, et dans un siècle levé sur les grandeurs républicaines de la France! dominé par la plus vertueuse indignation, il se laisse entraîner à écrire dans le *Mercure de France*, à propos d'un ouvrage qui ne comportait guère de pareils préambules (le *Voyage pittoresque en Espagne*, par M. de Laborde); ces pages :

« Lorsque dans le silence de l'abjection l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire. Il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes ses fausses vertus seront démasquées par l'auteur

des *Annales;* bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié, que l'histrion, que l'incendiaire et le parricide : semblables à ces premiers chrétiens d'Égypte, qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans les temples de l'idôlâtrie, saisissaient, au fond d'un sanctuaire ténébreux, la divinité que le crime offraît à l'encens de la peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un dieu, quelque monstre horrible.

« Mais si le rôle d'historien est beau, il est souvent dangereux! Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide; il faut être préparé à tous les malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie. »

Napoléon bondit de fureur, il menaça de faire sabrer l'auteur, supprima le *Mercure;* il supprima le *Journal des Débats*, qui l'avait répété; c'était étrange que quelqu'un se mêlât de penser, même en habillant la vérité d'allusions, quand tout faisait de l'harmonieuse et innocente phraséologie ; et cela le courrouçait d'autant plus qu'il n'ignorait pas les dispositions libérales

de ses lauréats ; car après sa chute ils se sont montrés tous véhémens démagogues.

M. de Chateaubriand avait acquis de M. de Fontanes ses actions au *Mercure de France* au prix de vingt mille francs. Il avait dépensé cinquante mille francs de gains littéraires dans son pèlerinage. Le voilà sur le point de retomber dans cette détresse qui l'avait assailli à Londres. Mais son immense talent? mais sa réputation? tout cela ne devait lui servir de rien ; Napoléon raffolait tant de la liberté de la presse, que livres et journaux n'avaient besoin, pour paraître, que de la simple autorisation de la police ; et quelle police ! laquelle autorisation était refusée aux livres ennemis sans doute ; mieux que cela encore, à ceux qui n'acquittaient pas le droit de péage avec quelques grains d'encens.

M. de Chateaubriand, mal noté dans les papiers de M. d'Otrante, devait s'attendre à un *veto*. Vaines considérations ! L'Europe, tout notre monde occidental qui parle la langue française, cette langue modulée par notre écrivain avec tant de magie, est dans la main de Napoléon ; ennemi du maître, force lui sera de briser sa plume ; peut-être Londres lui montre-t-il cet épouvantail de grenier de 1793. N'importe ; en

foulant cette terre de France, le despotisme ne daigne plus même descendre à la dissimulation, tant il a bien su l'emmailler dans le filet préfectoral ; M. de Chateaubriand rêve déjà le rôle de Tacite. Son Germanicus gisait dans les fossés de Vincennes ; Néron posait devant lui ; et l'écrivain parlait de tailler une plume terrible, de fer, à la Tacite ; et il parlait de flétrir, de nommer ces Narcisses, ces Pallas bardés de cordons ; comparses nuls, mannequins risibles, inclinés, agenouillés.

Quelle force d'âme il fallait ! On avait bien vu, sous le consulat, Delille, Ducis, refuser la livrée, Chénier se jeter en arrière, et s'enveloppant dans sa persévérance républicaine, s'écrier :

Le tyran dans sa cour remarque mon absence,

au milieu de ces Brutus d'hier,

Qui, craignant de parler, de penser et d'agir,
Me font rougir pour eux sans même oser rougir.

Mais, en 1807, quand il ne peut plus venir dans aucune tête l'idée que ce colosse soit fragile, quand chacun semble se dire : *En voilà pour jamais ;* bien plus, quand l'auteur vient de sacrifier à la vérité d'un ouvrage tout ce qu'il

possède; quand il n'est pas même un exil où n'atteigne le bout du glaive, pas un retranchement où le poète en disgrâce puisse chanter, je l'avoue, oser résister, oser proférer une menace sur le passage de l'ovation, cela est à la hauteur du génie de M. de Chateaubriand! Oui, Vauvenargues, *les belles pensées viennent du cœur.*

Mais il a mis la dernière main à sa grande épopée, le travail de six années, ces *Martyrs*, que déjà à Rome il esquissait à larges traits; ce manuscrit, compagnon de ses jours de prospérité, et qui suivait le nouvel Eudore en Grèce, en Palestine, en Egypte, pour mûrir aux reflets de ces divers soleils; cette épopée, la voilà achevée. Ce n'a été que dans les joies de l'achèvement que, se détournant un moment de sa préoccupation, il a scruté la pensée publique, qu'il a murmuré le nom de Tacite; car en finissant il disait adieu aux Muses; il étendait des regards de désirs sur la gloire plus mûre, plus analogue à la plénitude de l'âge et du talent, à la palme d'historien.

Les temps ne sont pas accomplis. Homère du christianisme, « il a, dit-il, avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne lui paraissait plus favorable que le paganisme

au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. » Il a dit encore : « Que le merveilleux de cette religion pouvait peut-être lutter contre le merveilleux emprunté de la mythologie. »

Voilà ce qu'il cherche à appuyer d'un exemple.

Comme dans l'Iliade à l'immense panorama qu'encadrent l'Olympe, l'Erèbe et les limites du monde homérique ; comme dans cette *Jérusalem délivrée*, rendez-vous de l'Europe et de l'Asie en armes, comme dans Aristote enfin, que quelques facéties ne sauraient faire rayer d'entre les sublimes inspirés, et chez qui tout le monde connu a endossé le harnais dans les armées de Charles ou d'Agramant ; dans les *Martyrs*, l'univers romain aussi se déroule successivement, et l'action marche dans les limites humaines de l'époque. C'est la Germanie, c'est la Gaule, la Grèce; ce sont la Judée, l'Italie, les déserts de la Thébaïde, ainsi que les landes de l'Armorique. Tel est son théâtre.

On voudrait, il est vrai, là-dessus quelque grande figure historique, ou Charlemagne ou Mahomet, ou Jules César, ou à tout le moins Constantin. L'humilité chrétienne a peut-être desservi l'auteur en lui indiquant parmi d'obscurs

zélateurs ceux qu'il intronisera à côté d Achille, de Didon et d'Armide. L'époque ne se détache pas assez. Le règne de Dioclétien ! une persécution ! le règne et l'épisode sont-ils dans la tête de tout le monde?

C'est ce qui laisse froid en ouvrant le livre. Je sais que par là

Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu ;

mais lorsque Horace, copié par Boileau, avança cet axiome, on volait à un livre comme à des délices; on n'était pas blasé sur les livres. Pouvait-il prévoir, Horace, qu'un jour le lecteur dédaigneux, affadi, ne laisserait tomber sa main sur un ouvrage entre mille qu'en raison de l'intérêt de la matière, intérêt qui passe même avant l'intérêt d'exécution? Oui, nous en sommes là aujourd'hui que le sujet, moins que cela, le titre fait parfois le succès. S'adresser aux gens de l'art.

Or donc, une époque lumineuse reluit. On y court volontiers; c'est cette époque qu'il faut prendre. C'est Christophe Colomb, c'est Godefroy de Bouillon, eux qui se recommandent bien autrement que Baudouin à Constantinople, et Guillaume Penn en Amérique.

Humilité ou obéissance aux maîtres de l'art, M. de Chateaubriand, dans le choix de son sujet, me paraît avoir été dupe ou du catéchisme ou de la poétique.

N'importe, lisons :

« Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète de Sorrente et l'aveugle d'Albion, vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor, vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre; donnez surtout à mes yeux quelques unes de ces larmes que Jérémie versait sur les malheurs de Sion; je vais dire les douleurs de l'église persécutée!

» Et toi, vierge du Pinde, fille ingénieuse de la Grèce, descends à ton tour du sommet de l'Hélicon; je ne rejèterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux! O riante divinité de la fable, toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse! viens, muse des mensonges, viens lutter avec la muse des vérités. Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels : orne aujourd'hui son triomphe par ta défaite, et confesse qu'elle

était plus digne que toi de régner sur la lyre. »

Chez tout autre que M. de Chateaubriand cela serait suspect ; appeler une muse à lutter contre une autre, en lui annonçant en même temps sa défaite ! Mais soyez persuadé de la bonne foi du chantre ; elle est compagne du génie, cette bonne foi, et l'écrivain ouvrira également à l'une et à l'autre muses les trésors de son imagination, prodigue de parures, d'ornemens, avec somptuosité ; c'est même par un effet de cette bonne foi qu'il prend son héroïne dans la Grèce, dans une famille homéride. Si vous le voyez renouveler sur une terre usée par la civilisation les merveilles de l'antiquité; si après l'asservissement aux Macédoniens et puis aux Romains, le Péloponèse, qui ne saurait plus être cette terre prestigieuse de Télémaque, de Ménélas, de Nestor, d'Hélène, vous apparaît dans les *Martyrs* avec sa virginité primitive, enchanté de ses anciennes fables, croyant, radieux, jeune comme le vieillard-peuple de la comédie d'Aristophane (*les Chevaliers*), c'est que l'auteur n'a pas voulu dépouiller de ses atours la divinité de l'Hélicon.

Nous analyserons *les Martyrs* dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIV.

Analyse des *Martyrs* de M. de Chateaubriand.

> Quel enchantement ce fut pour notre époque, quand, au milieu de tant d'insupportable décadence ou de plus insupportables innovations, elle se sentit si délicieusement étonnée par les *Martyrs !*
>
> JULES JANIN.

Homère, au livre Ier des *Martyrs*, semble ressusciter pour dire en style odysséen la naissance de Cymodocée :

« Ses parens l'avaient uni (Démodocus) dans sa jeunesse à la fille de Cléobule de Crète, Épicharis, la plus belle des vierges qui dansaient sur les gazons fleuris au pied du mont Talée chéri de Mercure. Il avait suivi son épouse à

Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamante, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours de Jupiter et d'Europe. Après que la lune eut éclairé neuf fois les antres des Dactyles, Epicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout-à-coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée. »

C'est un charme indicible que tout ce premier livre; c'est une vie d'antiquité qui se réveille, une magie de réminiscence contre laquelle se raffermit vainement l'impartialité qu'a demandée le poète pour juger la lutte des deux muses. Que voulez-vous! ces imaginations mythologiques d'un peuple vont si bien à notre enfance, et surtout lorsque nous les retrouvons sous leur ciel, dans leurs élémens natifs, dans le cadre de leur horizon! on se sent subjugué. Oui, sans doute, c'est pour cela que les chants homériques conservent leur ascendant, règnent encore sur les hommes les plus dégoûtés des rapiéçages français de la fiction; et, certes, lorsqu'à ces fictions-là l'on trouve le goût du terroir, lorsque c'est Stésichore, ou Théocrite, ou Pindare qui nous arrive à travers les siècles, vaticinant en inspiré, persuadé de Vénus, des Grâces,

de Junon, des Illythies, on voudrait s'en défendre, mais l'on redevient païen.

Je ne sais si Nabéga le Dhobyanide, si Schams, si Saadi avaient allaité de leurs fictions asiatiques nos jeunes imaginations, si nous nous étions faits de bonne heure à leur enjouement, à leur orient enfin, je ne sais, dis-je, s'ils nous charmeraient de même dans l'arrière-saison, même dans la plénitude de l'âge.

Nous diversifions nos sensations par des excursions dans les littératures hindoue, arabe, chinoise; c'est même avec avidité que nous nous complaisons dans ces fables insolites, compositions où la main européenne ne paraît jamais, et qui, avant de nous arriver, ont tourné le cap de Bonne-Espérance avec la cannelle, ou le moka, ou le thé, leurs congénères; mais néanmoins si un chant purement grec vient à se faire entendre, l'illusion nous regagne, nous croyons entendre le frôlement de la robe des Muses; nous nous replaisons aux mythes de nos jeunes ans, comme l'Helvétien, qui, même dans nos somptueuses cités, s'attriste et rêve les roches d'Appenzell et de Glaris, au chant des vachers de la Suisse.

Tel est l'empire sur nous du livre Ier des *Martyrs*.

L'art s'alimente de contrastes; aphorisme fondamental. Au IIe livre des *Martyrs* vient la *famille chrétienne*; comme dans la *famille homéride*, c'est de l'antiquité à s'y méprendre. Mais ici je me prête mieux à la simplicité du fond et des accessoires; oui, le christianisme se complut aux vertus privées, pauvres, agrestes, dans son commencement! Seulement il est un peu étrange d'avoir placé dans la vallée de Laconie une scène dont l'évêque Cyrille est le héros : à Sparte, on est en droit de s'attendre à autre chose qu'une messe. N'importe, le talent amène bientôt à transaction; et puis, l'on se laisse doucement aller au charme de cette espèce d'éclogue évangélique, où se fond au paysage de Théocrite l'orientalisme champêtre de *Booz et Ruth*.

L'hymne du soir, montant au ciel, ménage au poète sa transition à la Jérusalem céleste. Il s'est mis dans d'incroyables frais d'imagination pour le décor; mais ce n'est souvent que du vide sous toutes ces pompes de langage. L'auteur doit bien l'avoir senti, le canevas est aride; Milton n'a su faire qu'un ciel qu'il faut sauter : son Tartare et son Éden ont bien d'autres beautés!

Le Tasse, ayant pris le parti de ne s'engager à rien sur le séjour du Très-Haut, M. de Chateaubriand, affligé de cette lacune, n'a pas cru au-dessus des forces humaines de la combler.

Mais quelle malheureuse doctrine que celle qui ne peut montrer Dieu que comme le plus sanguinaire des tyrans ! à toutes ces pierreries, cet or, ces brillans, semés à profusion sur le pavé du Dieu de pauvreté, on dirait ces palais somptueux des satrapies; le satrape paraît, et ce sont des arrêts de mort. Ainsi fait le Jéhovah des *Martyrs :* il vient, ouvre la bouche, c'est pour demander une victime, Eudore; et comme l'appétit vient en mangeant, il fait bientôt entendre que le seul Eudore ne lui suffira pas; il lui faut la paire, et Cymodocée doit être aussi immolée. Quoi ! cette aimable vierge, si heureuse sous le toit mythologique, si belle de son innocence, de sa crédulité aux douces erreurs ! Oui, le Tout-Puissant ne jette les yeux sur les fiefs d'Apollon, de Vénus et de Diane, qu'avec cette cruauté dont les Hébreux encore barbares et échappés des bagnes des Pharaons, crurent rehausser leur Dieu, confondant la terreur du sublime avec la terreur du châtiment.

Et M. de Chateaubriand a songé sérieusement

à faire aimer la religion de cette manière! on serait tenté de croire que si l'on disait à son Jéhovah :

Ah ! peut-on voir ainsi souffrir les malheureux?

il répondrait comme Perrin Dandin :

Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Et pourquoi ces carnages? de quoi se motivent-ils? de niaiseries d'épreuves; comme si Dieu avait besoin d'expériences, comme si dix persécutions contre les chrétiens n'avaient pas encore pleinement satisfait ses doutes! Bref, c'est à son ordre qu'une nouvelle persécution va commencer; de quoi il suit qu'il n'est pas possible d'en vouloir à Hiéroclès, à Dioclétien, à Galérius, sur qui l'auteur s'efforce de déverser la plus inépuisable des indignations; ils n'ont d'autre malheur que d'être les terrestres instrumens des volontés d'en haut. Le livre IIIe finit par un *Gloria in excelsis* des anges, plein d'épigrammes, car ce ne peut être qu'ironiquement qu'ils louent à brûle-pourpoint le Tout-Puissant de sa douceur, de sa clémence et de sa mansuétude.

Quelle fatalité expose sans cesse le christianisme à ces maladresses! Nous voyons incessamment la chaire épuiser la Géhenne de ses *épouvantemens* pour peindre Dieu ; mais ce sont là des traditions des Hébreux encore sauvages, retrempées dans la barbarie du moyen âge. On était en droit de croire que M. de Chateaubriand, homme éprouvé de malheurs, au cœur tendre, homme adouci par nos mœurs, par les lettres, en recommençant l'évangélisation, allait assortir Dieu aux mœurs; point du tout: son Jéhovah est encore celui de Moïse, de Josué, le Dieu fort, le Dieu jaloux, implacable, le Dieu exterminateur.

Convenez-en, M. le vicomte : *Atala* et *les Martyrs* ne compromettent-ils pas la cause qu'ils veulent défendre, faire prospérer? Quel prosélytisme! N'est-ce pas la satire de ces insensés vœux de virginité, que ces jeunes sauvages aimans, aimés, dont en définitive un dogme chrétien viendra renverser le bonheur, ce dogme qui mettra la sauvage chrétienne au tombeau? Changez dans cet ouvrage une vingtaine de lignes, il n'est pas impossible d'y voir une diatribe à la Diderot contre un folle observance canonique. Même application du ciel des *Mar-*

tyrs; en substituant une vingtaine de phrases à d'autres, il ne serait pas impossible de le croire une boutade écrite à un dîner d'Holbach.

A ce livre maladroitement pensé, succède le IVe, tout aussi mal exécuté : il nous transporte à la Rome des Césars, au palais des Césars; puis, vers la fin, à la retraite de Marcelin, l'un des premiers papes. Alors véhémentes sorties de l'auteur, bordées d'indignation contre Galérius, contre Hiéroclès, sans que nous puissions voir, de nos propres yeux, les légitimes motifs d'indignation, d'exaspération, de colère. Il faut croire le poète sur parole; mais ce n'est point là la manière du Tasse! Le Tasse n'invective pas Aladin; nous conseille-t-il de croire à la grandeur d'âme de Clorinde? nullement, il ne nous en dit pas un seul mot; ses personnages agissent, marchent, parlent; à chacun selon ses œuvres : Aladin fait dresser le bûcher d'Olinde et de Sophronie; Clorinde arrive, obtient leur délivrance. C'est à vous à vous faire une opinion.

Comment M. de Chateaubriand, que nous allons voir tout à l'heure déployer ses ailes au vol harmonieux, et monter dans une poésie empyrée, comment a-t-il pu faillir ici si mal-

heureusement? N'y avait-il pas là un Suétone pour franchir avec lui le seuil des demeures impériales, pour lui emprunter sa palette, ses pinceaux, et peindre cette vieille civilisation romaine, luxurieuse, dévastatrice, sanguinaire, avilie; civilisation de courtisanes, de danses lascives, de longs dîners, courant au Cirque se distraire, se réjouir aux massacres des gladiateurs, aux luttes des criminels avec des hyènes, et de là revenant boire dans l'or les larmes du monde? Des esclaves attachés comme des dogues à la porte des consulaires! Des dames romaines se distrayant des longueurs de leur parure en enfonçant des épingles dans les bras des jeunes Syriennes qui les coiffent! Et puis des orgies à la manière de Tibère, à la manière de tous les riches romains. Ensuite passant le Tibre, on venait au tombeau de saint Pierre et de saint Paul, chez Marcelin, père plutôt qu'évêque des néophytes, obscur, pauvre, humble. Là on aurait pu trouver ces esclaves grecs, gaulois, africains, affluès à Rome, venant de nuit dans les catacombes au service divin, s'attacher de cœur à une religion qui prêche l'égalité devant Dieu, l'obéissance aux lois, l'espoir d'un avenir meilleur dans le ciel, l'abolition de l'es-

clavage ; on aurait pu voir ces esclaves, dont les uns doivent le lendemain être jetés aux bêtes, retourner avec joie dans leurs cachots, se résigner aux tyrans de la terre, réconfortés qu'ils sont avec cette religion. Puis de grandes dames, l'impératrice Prisca, la princesse Hélène, mère de Constantin, enchantées d'une religion si belle, abjurant leurs grandeurs, fraternisant avec les fidèles, s'éprenant de leur spiritualité, désertant le paganisme par amour de ces aimables vertus que des esclaves goûtent dans la foi de Jésus-Christ. Et tout cela n'était que de l'histoire.

Que nous montre l'auteur ? Je vous le donne en cent.

Il est un criant abus, que l'Europe a toujours exécré au pontife romain, l'excommunication ; hé bien ! Marcelin, encore faible, persécuté, s'essaie déjà à l'excommunication. Il anathématise Eudore parce qu'il ne fréquente pas les sacremens.

Au ve chant, c'est le voluptueux séjour de Baïes : cela n'est pas dépeint à la Suétone ni à la Tacite pour l'énergie ; mais il faut considérer qu'Eudore narre devant sa mère, ses sœurs, Cymodocée et un ecclésiastique ; cepen-

dant nous le verrons moins pudibond dans l'épisode de Velléda.

Il y a de la régularité topographique et historique. On sait ce que les chroniques romaines racontent de Baïes; M. de Chateaubriand l'a adouci en laissant encore, néanmoins, assez d'ivresse, de parfums, de luxe, de douceurs à ces *ville* fastueuses. C'est écrit avec une tristesse de style assez habituelle à l'auteur, mais qui, ici, fait à merveille.

Il n'y a pas beaucoup à redire à la conduite de cette Aglaé, dame romaine, qui fit jaser aux dépens de ses mœurs; c'est tout au plus si l'on s'échappe dans sa compagnie à réciter quelques unes de ces libidineuses poésies d'Horace et de Properce, qui sont à peu près entre les mains de tout le monde. Quelque chose de ce que nous aurions voulu dans le livre précédent, la participation de l'impératrice Prisca à la communion des fidèles, pare la fin de celui-ci, mais sans développemens. En résumé, ce livre est remarquable sous toutes sortes de rapports, excepté sous celui de la vivacité, de l'énergie.

Livre vi. Eudore, envoyé dans les Gaules à l'armée de Constance, marche contre les Francs. C'est ici cette belle description de ba-

taille, qui vaut à coup sûr mieux que tout ce qui existe, même dans Homère; il faut toutefois excepter celle du dernier chant de la *Gerusalemme*, bien plus variée d'épisodes, plus contrastante, où Armide et son désespoir, Emiren et sa mort vraiment musulmane, Gildippe, Odoart, mille personnages et mille incidens s'assortissent si bien, se diversifient, se relèvent de couleurs !

Je ne sais rien d'animé, de neuf, de fort, de coloré, comme la bataille des Francs; bataille savante, bataille stratégique, aux détails insolites, sans lieux communs épiques. La muse a fait preuve ici de la plus haute portée; et c'est dommage qu'après cela le sujet se refuse à un nouveau déploiement de richesses pareilles ; plus de combats, plus rien à attendre de cette facture vigoureuse et riche. C'est si magnifique que je n'ai pas le courage d'y chicaner l'anachronisme de Pharamond et de Mérovée. L'anachronisme, on a beau le dire toléré dans l'épopée; non, ce n'est pas aujourd'hui où la critique chronologique, à peu près inconnue des anciens, est si vivement éclairée. Je n'aime pas Sésostris, Pygmalion, Phalante, se donnant rendez-vous dans le Télémaque. Le Tasse, Homère,

n'ont rien bouleversé dans l'ordre des faits historiques.

La Germanie vient à son tour figurer (Livre vii). Les Francs repoussés ont regagné leurs forêts. Tout ce que Sidoine Apollinaire, Tacite, Grégoire de Tours, Ammien Marcelin, ce que les chroniqueurs d'avant Charlemagne ont dit des Francs et des Germains, recueilli par l'auteur, se coordonne en drame; et cet épisode vaut la lecture de tout ce qui a été écrit sur les Leudes, les Anthrustions, sur l'ordre faiblement social de nos aïeux. Mais plus que jamais abus de l'anachronisme : c'est peu d'avoir amené un siècle trop tôt Pharamond, Clodion, Mérovée, sur les grèves du Rhin; voilà que Clotilde s'en mêle aussi, et se donne pour mari Pharamond. Chrétienne, je sais qu'elle était de bonne prise pour le chantre des *Martyrs;* mais faut-il intervertir toute filiation...? Nous savons tous que les jalousies des Ariens, des Nestoriens et autres schismatiques, favorisèrent les Francs en Gaule, qui, d'après leurs conventions avec les évêques, grandes puissances du temps, adoptèrent le christianisme.

Conseil des démons au viiie chant. — M. de Chateaubriand fait ici de l'indignation; nous ne

disons pas que son enfer ne s'élève pas parfois à la hauteur de ceux du Dante et de Milton ; mais quoi ! pareille fiction peut-elle faire effet sur nous? Au XIVe siècle, il n'était pas un Florentin, pas un Italien, qui n'ait frémi de suivre le Dante dans l'enfer; c'est qu'on croyait; à présent c'est de la plaisanterie ou à peu près.

La poésie doit s'enraciner dans les beautés de toutes les sciences, marcher avec elles. La description du globe du soleil, par Williams Herschell; celle du feu central de la terre d'après Cordier, Hutton, Playfair, deux remarquables articles de la *Revue britannique*; voilà ce que le siècle écoute, lit avec avidité. Si M. de Chateaubriand avait choisi un sujet qui comportât pareils sujets ! Si la grâce, la majesté de sa plume s'étaient fondues dans de pareils tableaux !

Les Gaules, au IXe livre. — Virgile, orgueilleux de la Rome d'Auguste, de cette Rome aux longues colonnades de porphyre, aux palais dorés, aux populeuses multitudes d'esclaves, de cliens, de rois, s'est plu à la faire contraster avec la vieille cité d'Évandre, où gazouillent les hirondelles, où bêlent les troupeaux, où aboient les molosses, cité pauvre, sur l'emplacement

de laquelle s'asseoira, avec le temps, la luxueuse ville des Césars. Ainsi fait M. de Chateaubriand. Sa cité d'Évandre, à lui, c'est la Lutèce restreinte dans l'île de la Seine; puis, de là, jetant un coup-d'œil sur la Gaule, c'est principalement sur l'Armorique, sa province natale, qu'il converge ses rayons poétiques, ses créations, ses embellissemens, en y rassemblant les superstitions du culte druïdique.

Le chant finit; alors se détache de l'ombre, se relève dans l'obscurité douteuse des sacrifices, Velléda; Velléda, mystérieuse Armide, qui va dramatiser, passionner le livre suivant; Velléda, création septentrionale, vision blanche, suave, en qui les brumes gauloises, les orages de nos mers assombries, se traduisent par des explosions d'une passion concentrée, forte, violente.

Point de poème épique sans une Didon. Il n'est pas jusqu'au vénérable Fénelon qui n'ait sacrifié aux jeux de Vénus dans l'île de Calypso, et même avec une ardeur juvénile, avec une fleur de volupté que l'on n'eût pas soupçonnées dans un saint prélat sans ce qu'on sait de son initiation aux mystiqueries par trop mondaines du quiétisme. Alcine, Armide, Gabrielle

d'Estrées, autant de nouvelles éditions de Didon. Le bon Trissin n'y a pas regardé à deux fois dans son *Italia liberata*, où Théodora conseille à Justinien devenu pressant :

> Sopra il vostro letto
> Poniamci, e fate poi quel che vi piace.

Gama et ses matelots étourdissent une île de la Sonde de leurs orgies avec des nymphes de la mer, que l'on prendrait pour des nymphes parisiennes ; mais le Camoëns nous avertit soudain que tout cela n'est qu'allégorie, et allégorie de la vertu récompensée. A merveille!

L'épisode de Velléda est une héroïde qui brûle. C'est un amour délirant, ce sont des trépidations, ce sont des transports. Ha ! sans doute il y a là-dedans bien des réminiscences de jeunesse ! On ne voudrait pas, il est vrai, que Velléda commençât par un égarement de raison ; une folle n'inspire guère d'amour ; mais la dernière partie du livre est de la plus haute poésie ; l'hymen aux feux de la tempête, aux bruissemens sonores de l'Océan, efface celui de la reine de Carthage, auquel

> Tellus et pronuba Juno
> Dant signum,

tandis que

> Fulsere ignes, et conscius æther
> Connubiis, summoque ululârunt vertice nymphæ.

Velléda vient se tuer sur le champ de bataille, en y poussant son char à toute bride; c'est l'Armide désespérée de la fin de la *Jérusalem*.

Voyage d'Eudore en Egypte dans le XI[e] livre, et, dans le XII[e], voyage d'Hiéroclès à son proconsulat d'Achaïe; deux livres remarquables par le détail des perspectives bien autrement poétisées que dans l'*Itinéraire*.

Le drame se noue au XIII[e]. Beautés de style, descriptions aussi ravissantes que fidèles.

Autres beautés, mais d'un ordre inconnu, dans le livre suivant; ce sont les mystères de l'Église primitive. Cymodocée a consenti à se faire chrétienne. Ce n'est guère par persuasion, il est vrai; elle aime Eudore, voilà tout. La cérémonie de l'abjuration est neuve, belle, pleine du style de M. de Chateaubriand, antique, simple, sans effort, sans prétention, sans étonnement de combinaisons. Cymodocée a apostasié Homère; mais au moment d'attendre Eudore pour le mariage, ce nigaud paraît à la porte, couvert d'un sac, poudré de cendres; il pleure,

il confesse ses fautes; il est excommunié, il ne peut entrer dans l'église; force est aux diacres de s'établir courriers des sermens des deux époux, l'un à l'autel, l'autre hors du temple. Cet incident excepté, tout est grave, saint, et d'ailleurs Eudore se relève bientôt à la hauteur héroïque, en sabrant les soldats d'Hiéroclès ravisseurs de Cymodocée.

Le talent d'artiste éclate, étincelle, rejaillit mieux quand l'attention, pas violentée par la force du sujet, se laisse aller aux charmes de l'exécution; ainsi dans les *Martyrs*, parmi ce qui doit toute son importance aux modulations du style, il faut distinguer le Ier et le IIe livres, et le XVe surtout; ils ne sauraient rivaliser avec celui de la bataille, ni avec celui de Velléda, si mouvementés, si vivement agités; mais le XVe s'anime, se pare de toutes sortes de séductions; c'est comme une station qui, pour le voyageur, après des sites caverneux, des cités populeuses, ménage un point de repos d'où il peut rassembler sous ses yeux toutes les perspectives de l'ensemble le plus heureux. Avant de partir, Cymodocée pour Jérusalem, et Eudore pour Rome, on se rend à Athènes. Bien qu'esclave, veuve de ses grandeurs de jadis, Athènes se

ravive sous cette baguette magique. Ensuite c'est du merveilleux, de ce merveilleux le plus admissible; car nous n'avons vu encore que le ciel et l'enfer, et tout cela est si malheureux! Mais ici Homère, le roi des merveilles surhumaines, est vaincu : c'est la descente de Gabriel chez l'ange des mers; belle, agréable fiction, où M. de Chateaubriand a brodé sur une trame chrétienne avec des fils d'or, de pourpre! De là l'auteur, étant en verve, passe à Rome, et avec la même féerie, il nous ouvre le palais de César, où doit se délibérer la nouvelle persécution des fidèles.

Alors le drame marche, s'agite, se complique, se noue à vous comme les serpens de Laocoon. Au XVIe livre, c'est d'éloquence que fait preuve le poète, mais d'une éloquence variée, de multiple nature, souple, qui prend des formes tantôt graves, tantôt captieuses, tantôt touchantes, suivant que parlent Symmaque, Hiéroclès, Eudore; car il s'agit de dresser les listes de proscription. Mais, n'en déplaise à l'auteur, la harangue du sophiste, de ce sophiste qu'il hait tant, ce sophiste prototype des philosophes impies, suivant la pensée de M. de Chateaubriand; oui, cette harangue me paraît

bien plus forte de choses, bien plus serrée, bien plus entraînante que celle du chrétien.

Au livre suivant, la Palestine. Mais avant de prendre terre à Joppé, voilà qu'une île sort des flots comme Vénus, île de volupté, de danses, d'érotiques embrassemens, de baisers lascifs, enivrans, c'est Chypre; et nous convenons que ce que nous aurions désiré à la Chypre de Fénelon d'ivresse amoureuse, d'anacréontisme, de forte passion, s'exhale de ce chant; c'est une Chypre de sensualité, comme l'entendent les Orientaux.

Puis on arrive en Judée, et c'est encore l'Orient, mais l'Orient tranquille, religieux, grave; et tout ce monde-là est bien autrement teint que celui du Tasse, bien autrement teint d'Arabie, je veux dire; car, il faut l'avouer, ces lieux sont trop saints, ces personnages trop mystiques, pour qu'il y ait là un peu de passion, de vie dramatique. Le chantre a fait ici tout ce qu'il a pu pour poétiser l'humilité, le renoncement au monde. Prenez-y garde, M. de Chateaubriand; à ce train-là la muse chrétienne sera vaincue par la fille du Pinde.

Persécution des chrétiens au XVIII[e] livre. L'auteur ne s'en cache pas il exploite par

allusions le terrorisme de 93. Galérius est, sans doute, Robespierre; le faible Dioclétien dépossédé de la pourpre impériale joue le rôle de Louis XVI; les néophytes sont les prêtres; et quand il écrivait, ces souvenirs encore saignans devaient jeter une immense vitalité dans le récit. C'est une époque que 93! facile texte à de virulentes déclamations! et l'on en a usé largement!

Viennent déjà, s'entrelacent les inconvéniens du sujet. Voyez ce pauvre Démodocus, que la manie de prosélytisme, de conversion, de Lasthénès et d'Eudore, a embarqué dans les souffrances de ce monde! Il pleure, ce vieillard, en arrivant à Olympie, où les Grecs, heureux de leur idôlatrie, sont tout à la joie et aux jeux sacrés; il pleure, et sa fille est baptisée en ce temps-là dans le Jourdain par saint Jérôme. Elle repart pour l'Achaïe; oui, mais il y a au ciel un Tout-Puissant qui a hâte de la voir dévorer des bêtes du Cirque. C'est bien le plus méchant Dieu que l'auteur a placé au-dessus des mondes! Dans la crainte du moindre délai au plaisir qu'il se promet, il fait résolution de pousser vers Rome le vaisseau de Cymodocée; et, pour cela, il se régale, ce mauvais garnement-là, du pectacle d'une tempête. Il la fait naufrager sur

les côtes d'Italie. Après cette belle équipée, le Très-Haut rentre dans son éternité en attendant mieux : il aurait bien fait de n'en pas sortir.

M. de Chateaubriand est le premier poète pour les tempêtes. Il a chargé sa palette de couleurs prises dans le sein des ouragans.

Il y a deux balances pour peser les cinq derniers livres : est-ce comme artiste, est-ce comme chrétien qu'il faut juger l'auteur ?

Comme chrétien, comme apôtre, il a compromis sa cause. Cymodocée est amenée à Hiéroclès, qui veut assouvir sa brutalité luxurieuse ; elle s'échappe, elle parvient à une colonnade qui donne sur la rue. La rue est envahie de peuple ; Démodocus, son père, est arrivé à Rome, il réclame sa fille, il la réclame à grands cris. Toute la multitude parle de déchirer Hiéroclès s'il ne rend pas la prêtresse des Muses à l'Homéride. Publius, préfet de Rome, Galérius, empereur, veulent remettre la jeune fille à son père : Elle est chrétienne, répond Hiéroclès, par conséquent esclave. Démodocus soutient le contraire ; il faut que Cymodocée parle : elle se déclare chrétienne.

Or, qui ne maudit ces fanatiques chrétiens, ce Cyrille, ce Lasthénès, cet Eudore, qui sont

allés porter le trouble dans cette révérée famille? Et cette Cymodocée ! peut-elle réellement aller à l'amour du Créateur par l'amour de la créature ?

Mais comme œuvre d'art, rien de plus pathétique; la donnée de l'auteur admise, viennent des péripéties attachantes qui se multiplient jusqu'à la fin, et dans une telle contexture que ce dénouement couronne le drame le plus émouvant.

A la célébration des offices divins dans les cachots, les chrétiens s'encouragent mutuellement; Eudore est appliqué à la question; il la soutient avec cette fermeté qui fait du martyrologe le code d'un courage et d'un héroïsme à part. La Vierge Marie, dans les cieux, intercède auprès de son fils; mais voilà que M. de Chateaubriand prête au Messie le langage de ce bon M. Tartufe, que nous connaissons tous, dans Molière :

« O ma Mère ! vous le savez, je compatis aux larmes des hommes : je me suis chargé pour eux du fardeau de toutes les misères du monde; mais il faut que les décrets de mon Père s'accomplissent. »

Jolie manière vraiment de se charger des mi-

sères du monde, que de livrer tant de gens aux tortures ! Ne croirait-on pas entendre ce doux inquisiteur, qui,

Un crucifix en main,
Au feu, par charité, fait jeter son prochain,
Et qui pleure avec lui d'une fin si tragique?

C'est peu. On sait que le Tout-Puissant dans sa sagesse s'est voulu donner le passe-temps d'une persécution. Comme rien ne se fait, canoniquement parlant, que par son ordre, Galérius, Hiéroclès, Dioclétien sont donc ses instrumens ici-bas. Hé bien! pour accomplir ces scènes de mort, et varier la délectation qu'il y prend, le bon Dieu de M. de Chateaubriand envoie un ange empoisonner Galérius dans un festin; quant à Hiéroclès, il lui fait présent d'une lèpre qui l'habille de la tête aux pieds. C'est dans ce bel état que, bien que refusé de Cymodocée, il va prier Festus, préfet de Rome, de lui rendre sa belle, ou à tout le moins de la mettre dans une maison de prostitution.

Cette dernière donnée est historique, et c'est en raison de son authenticité que M. de Chateaubriand en a tiré un si grand parti; car les déchirantes impressions qui mouvementent les der-

niers livres émanent de cet état où les Romains livraient les vierges martyres.

Considérant cette fin comme combinaison dramatique, elle est incontestablement pleine d'alternatives qui soutiennent l'espérance, impriment la terreur. Voyez Cymodocée; elle est là près d'être envoyée aux brutales ardeurs du peuple et des soldats, si Eudore ne sacrifie pas aux faux dieux : les hésitations, le triomphe d'une volonté ferme, d'une foi invincible aux tourmens et aux faiblesses, voilà, à coup sûr, des conceptions dignes de la poésie, plus peut-être du drame que de l'épopée; car l'épopée est le récit d'un évènement, et non la spécialité des déploiemens du cœur, de l'autopsie psychologique. Mais n'importe, la catastrophe ne se fait pas lire sans impressionner, sans remuer, émouvoir vivement.

Somme toute : si l'auteur a cru recommander le christianisme de la sorte, son but est manqué. Au moment où la foi chrétienne s'ébranle de toutes parts, s'en va, ce n'est guère la raffermir que d'en montrer les douleurs. Certes, il ne prendra, je crois, envie à personne de courir à la palme du martyre, quand sur ces scènes domine un firmament chargé de divinités,

trinité, vierge et anges, si peu secourables aux maux des leurs. Est-ce inculquer l'amour de Dieu que de le faire impitoyable ?

Mais l'épopée a-t-elle, doit-elle avoir un but ? Quel est le but de l'Iliade ? de faire voir les malheurs de la division ? eh bien ! alors, qu'Achille et Agamemnon soient immolés à la fin, et non Hector, bon père, bon époux, bon citoyen. Quel but à l'Énéide ? une invasion de Troyens dans le Latium. Mais, en bonne morale, le héros c'est Turnus : il défend le sol de la patrie, il défend sa fiancée contre un fugitif qui, au nom de ses prétendus destins, prétexte commode à toute injustice, vient chercher femme là où l'on ne veut pas de lui, Enée, lui qui a abandonné une reine qui l'aimait, qui lui offrait ses états. Quelle morale tirer du *Paradis Perdu* ? L'épopée chante un évènement détaché de la foule des aventures terrestres, proéminent dans les fastes du monde. Injuste ou non, peu importe ; c'est le mérite d'exécution qui en constitue l'exellence. Or, sous ce rapport, les *Martyrs* prennent place dans les chefs-d'œuvre, après le *Paradis*, la *Jérusalem*, l'*Énéide* et l'*Iliade* ; mais avant la *Lusiade*, la *Henriade*, la *Messiade*, la *Jeane d'Arc* de Southey et son *Roderik*, et

même avant *Ivanhoé*, puisque l'action en est bien plus grande, la scène plus large, le coloris plus riche. Quant aux personnages, ceux de M. de Chateaubriand ne sauraient valoir, pour la force du dessin, ce que Walter Scott a créé. Démodocus est à peu près à la hauteur du bon roi Latinus; pour Galérius, c'est bien plus le point de mire des déclamations dévotes de l'auteur qu'un Argant, qu'un Satan. Reste Cymodocée! Cymodocée est la création d'un pinceau qu'on dirait accoutumé à caresser les formes aériennes des vierges de Raphaël; mais la petite a la tête un peu légère, et je ne sais pas trop ce qu'elle trouve de si aimable dans le jeune chrétien.

CHAPITRE XXXV.

Système de Napoléon envers les hommes de lettres. — Ses avances à M. de Chateaubriand. — Les prix décennaux. — Décret du 28 novembre 1809. — Commission nommée à l'Institut. — Etonnement de Napoléon de ne pas voir proposer le *Génie du Christianisme* pour un prix. — Il donne un *pensum* à l'Académie. — Opinions des cinq commissaires sur cet ouvrage.

Ne sua fama saria forse men buona,
Avesse avuto e terra e ciel nemici,
Se gli scrittor sapea tenersi amici.

« Sa réputation n'en serait pas moins bonne, il n'eût pas eu le ciel et la terre pour ennemis, s'il avait su s'attirer l'amitié des écrivains. »

(ORLANDO FURIOSO, *canto* XXXV.)

—

Quel diable d'homme que ce Napoléon pour les consciences ! Imaginez donc qu'il n'en a pas laissé une seule intacte, incorruptible. Ces pauvres républicains et ces pauvres royalistes !

il ne leur a pas laissé une seule fidélité solide sur sa base; à son gré il savait leur faire dire blanc ou noir du soir au lendemain, ce grand enchanteur-là, inventeur qu'il était de la recette la plus sûre pour la palinodie. Pas de dévouement qui tînt contre ses séductions; c'était le breuvage de Circé, qui changeait les hommes en pourceaux. Ce magicien infernal, savez-vous comment il s'y prenait? Il avait une prodigieuse quantité de médailles à son effigie dont il couvrait les fidélités royalistes ou républicaines de la tête aux pieds, sans qu'il fût possible de s'en défendre, au dire des innocentes victimes de ces sortiléges; aussi se laissaient-elles enrichir, placer, pousser, récompenser, avec une résignation admirable.

Et bien lui a pris de ne pas lésiner; c'était assez bien comprendre son monde. Oui, quoi qu'en disent les pessimistes, il y a encore dans le cœur humain quelques gouttes de cette précieuse vertu nommée reconnaissance; l'empereur a compté là-dessus, il ne s'est pas trompé. De ses largesses de jadis supportées par le trésor public, il lui revint, il lui revient encore de la gratitude personnelle, des louanges, de l'enthousiasme; du napoléonisme enfin.

Supposez-le chiche, avare comme Sully, comme lui économe des deniers de la France, entendrait-on encore les retentissemens du talent récompensé, du mérite rémunéré? C'est si froide chose d'économiser l'argent des contribuables! Il dit aux architectes de l'église de la Madeleine, dont il voulait faire le temple de ses généraux : *Je ne veux que du fer et du marbre!* Et l'on admire; moi je n'admire pas du tout. Rien de plus bourgeois. Pourquoi pas tout le temple de bronze et d'or? Il était bien bon! Était-ce son trésor particulier qui payait? Remerciemens donc lui sont dus pour sa modération et sa simplicité. Il a dit mille fois que l'argent c'était tout dans ce temps-ci; pareilles maximes étaient proclamées par ses dignitaires, ses sénateurs, ses ministres; entre autres, je me rappelle cet excellent prince de Talleyrand, qui répondait à je ne sais quel solliciteur à genoux pour une tout petite apostille : « Avez-vous de l'argent? — Mes moyens pécuniaires sont assez... — Avez-vous beaucoup d'argent? — Mais quel rapport?... — C'est que, voyez-vous, sans beaucoup d'argent rien ne se fait aujourd'hui. »

Napoléon trouva cependant, il est vrai, quelques incorruptibles; il eut à dévorer de ver-

tueux refus, ceux de Ducis, ceux de Raynouard, qu'il voulait faire président du Corps législatif, et auquel il faisait étalage de la haute fortune destinée à sa complaisance, lorsqu'il reçut cette froide réponse, vraie lame d'épée glacée : « *A quoi bon tant d'argent? Je dîne avec une côtelette et quelques figues.* »

Napoléon fit confidentiellement, à M. de Fontanes, part de ses projets d'éminentes dignités pour M. de Chateaubriand. Pylade échoua auprès d'Oreste.

Un de ces rêves organisateurs, administratifs, dont l'empereur poursuivit assez constamment la réalisation, porté qu'il était aux théories disciplinaires, ce fut d'enrégimenter les lettrés. Il avait bien la censure ; mais cela n'était que répressif ; au lieu que, si à un ordre porté, à la voix d'un aide-de-camp, toutes les lyres s'étaient tendues, toutes les verves s'étaient montées, ç'aurait été plus facile et plus beau au coup-d'œil.

Mais un des plus malheureux moyens qu'il ait imaginés pour parvenir à cette domination difficile, puisque l'obéissance n'était rien sans l'inspiration, chose assez ordinairement rebelle à tout ce qui est impératif, ce furent les *prix*

décennaux. Force prix de dix mille francs étaient en perspective de vous, quelque branche de littérature que vous exploitassiez; bien entendu pas d'esprit hostile. Tout cela se prétextait de l'encouragement des lettres. Je ne serais pas surpris que plusieurs de mes lecteurs s'enchantassent de cette institution, comme si des rétributions pécuniaires pouvaient aller au génie, comme si le talent besogneux y aurait trouvé quelque bribe. L'homme en réputation est toujours riche à Paris. Irait-on sérieusement, aujourd'hui par exemple, allouer un grand prix de peinture de dix mille francs à l'auteur de l'*Entrée de Henri IV dans Paris*, ou celui du vaudeville à l'auteur de *Malvina*, du *Mariage de raison*, qui encaisse scrupuleusement cent cinquante mille francs pour ses annuités dramatiques? Rien ne réussit comme un succès à Paris. Certes, les lettres et les arts seraient bien mieux encouragés si ces sommes (en supposant l'existence des prix décennaux), allaient trouver le Raphaël en espérance qui grelotte dans sa mansarde, ou le vaudevilliste que M. Scribe écarte du Gymnase.

Le 28 novembre 1809, l'empereur et roi se rappela avoir, par un décret impérial, du 24

fructidor an XII, institué les prix pour les anniversaires décennaux du 18 brumaire, et qui devaient être distribués le 18 brumaire de l'an XVIII de la république française une et indivisible.

Nouveau décret par lequel le nombre des prix est porté de vingt-deux à trente-trois, et leur distribution fixée au 9 novembre 1810.

L'excellente Académie était là pour rendre compte et motiver les jugemens qu'elle devait être censée porter. La forme avant tout : il faut la forme dans notre civilisation. Napoléon savait où jeter son dévolu d'avance ; et le *Génie du Christianisme* lui agréait assez ; aussi avait-il, dans sa nouvelle disposition organique du 28 novembre 1809, décrété un prix « à l'auteur de l'ouvrage de littérature qui réunira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition, et l'élégance du style. » C'était ordonner clairement.

Napoléon, comme je crois l'avoir dit, trouvait chose si curieuse, si rare, si belle, l'indépendance d'âme, qu'il se prenait d'admiration, d'attachement pour les hommes qui en faisaient montre ; il était trop au-dessus de toutes les portées humaines pour garder rancune à ceux

qui n'y avaient pas regardé à deux fois pour le piquer. Or, loin de *faire sabrer M. de Chateaubriand sur les marches des Tuileries*, comme il l'avait dit dans le premier bond de sa colère, cet homme, grand comme le ciel, avait fini par lui applaudir *in petto ;* oui, les vertes leçons que le ministre en Valais et le rédacteur du *Mercure* lui avait données, avaient séduit ce qu'il y avait de beau dans l'âme de Napoléon. Aux prix décennaux, il vit l'occasion de faire de la courtoisie à l'homme qui le morigénait quand tout baisait la trace de ses pas ; de là l'article du décret que nous avons cité.

Les hommes bien pensans de l'époque, les Cuvier, les Lacépède, les Jouy, etc., ne furent pas les seuls lauréats : il faut rendre cette justice au corps délibérant, qui, s'adonnant à sa tâche avec toute la loyauté possible, proposa à l'Excellence M. de Montalivet, qui jouait ici le rôle de Mécènes, entre autres Delille, Raynouard, Lemercier, Ducis, à moitié disgraciés pour opinions politiques, ou refus de pensions et de croix.

Ce fut avec la même sincérité que ce jury mit de côté le *Génie du Christianisme*. Je dis que pas le moindre esprit de parti ne l'influença dans

cette décision : et vraiment le caractère académique est essentiellement stationnaire. L'ornière est là, anathème à qui s'en écarte.

Or, qu'était-ce que l'œuvre de M. de Chateaubriand? Un livre étincelant, un livre de poésie sonore, un livre riche, radieux, mais aussi une levée de boucliers contre le *statu quo* poétique; c'était l'erreur d'un jeune homme de grand talent qui voulait résolument faire du neuf, fût-ce aux dépens du goût. Ces gens-là étaient de bonne foi.

Napoléon fut bien étonné! courant aux propositions pour le onzième grand prix, il vit, au lieu du *Génie du Christianisme*, je ne sais quel *Catéchisme de morale* par Saint-Lambert; pas même dans les rangs secondaires ce livre qu'il avait lu avec le plus de feu!

« Il aimait, dit M. Charles Nodier, qu'on fût ponctuel dans les détails, et il ne souffrait pas volontiers les restrictions dans l'obéissance. Il trouva piquant de donner un *pensum* à l'Académie, et d'en exiger pour punition de sa réticence deux volumineux appendices à son volumineux plaidoyer »

Dans la séance du 2 janvier 1811, le président de la classe de la langue et de la littérature

françaises, communiqua à la classe une lettre de Son Excellence monseigneur Montalivet, ministre de l'intérieur, qui l'invitait à donner son opinion sur le *Génie du Christianisme.*

Furent tirés au scrutin cinq membres à l'effet de rédiger, chacun en particulier, une opinion motivée sur cet ouvrage; elle fit en même temps invitation à chacun de ses membres de lire attentivement ledit livre, et de converger tous ces avis en un point lumineux pour satisfaire la volonté d'en haut. MM. Morellet, Arnault, P. Lacretelle, Daru et Sicard, sortirent du scrutin.

Quatorze jours écoulés, M. Morellet commença la lecture de son examen; mais à l'approche de l'heure du dîner les immortels levèrent la séance pour aller dîner, à peu près comme Priam dans un conseil de l'Iliade.

A la prochaine séance (23 janvier), ce fut l'abbé Sicard qui développa son opinion, finissant par dire que cet ouvrage mérite une *distinction particulière;* il déclara qu'il serait par ses défauts et même par ses beautés un modèle dangereux à suivre, mais que l'auteur en a fait un monument très remarquable, et très digne sous ce rapport d'obtenir une DISTINCTION PARTICULIÈRE.

Dans la séance du 30 janvier, M. Morellet achève son discours; il est alarmé pour les intérêts du goût de voir sept éditions d'un ouvrage pareil. En résumé, il ne saurait rencontrer dans cet ouvrage la troisième des qualités que le décret exige, l'élégance du style au plus haut degré; quant aux conclusions, elles sont les mêmes que celles de M. l'abbé Sicard.

Conclusions adoptées aussi par M. Arnault, qui évite ainsi le poids dont le hasard l'avait chargé.

Mais M. Daru répara bien cette lacune! Son examen sage, approfondi, modéré dans ses critiques, résumait, pour ainsi dire, les opinions précédemment émises.

Au 6 février, M. Lacretelle donne son avis.

Il est arrêté que,

« Les commissaires qui ont rédigé des observations sur le *Génie du Christianisme* apporteront à la séance prochaine un résumé de leur travail; »

Et que,

« Les membres qui présenteront des opinions par écrit sur chacun des objets de la discussion, seront autorisés à les faire insérer au procès-verbal, si la classe l'approuve. »

Dans la séance prochaine (13 février), M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely et M. Lemercier firent une sortie vigoureuse contre le livre. Le premier concluait à ce que, après avoir examiné le *Génie du Christianisme* sous les rapports de la composition, du plan, du style, de l'objet, la classe examinât si l'esprit de parti n'avait pas eu une part considérable à son succès; et que c'était un devoir sacré pour elle de le déclarer, si elle le reconnaissait.

M. Lemercier, le plus indépendant du sacré corps, finit ainsi :

« Je conclus donc à ce que vous hâtiez le résumé de vos avis, de peur que les procès-verbaux de notre classe ne s'empreignent, aux yeux de l'avenir, d'une petite teinte de ridicule, si nous prolongeons nos discussions sur l'examen d'un livre qu'*on nous fait juger*. Vous savez tous que la dignité d'une compagnie de lettrés l'oblige à quelques soins pour sa propre mémoire. »

Il s'établit une discussion qui embrouilla le rapport à faire; on se rangea enfin à un avis émis je ne sais par qui. La classe résumant les rapports présentés par les commissaires, et les opinions émises par ses membres, les réduisit aux points suivans :

1° Le *Génie du Christianisme*, considéré comme ouvrage de littérature, a paru à la classe défectueux, quant au fond et au plan.

2° Quand le fond et le plan n'auraient pas les défauts que la classe y a reconnus, l'exécution serait encore imparfaite.

3° Malgré les défauts remarqués dans le fond de l'ouvrage, dans son plan et dans son exécution, la classe a reconnu un talent très distingué dans le style.

4° Elle a trouvé de nombreux morceaux de détail remarquables par leur mérite, et dans quelques parties des beautés du premier ordre.

5° Elle a trouvé toutefois que l'éclat du style et la beauté des détails n'auraient pas suffi pour assurer à l'ouvrage le succès qu'il a obtenu, et que ce succès est dû aussi à l'esprit de parti et à des passions du moment, qui s'en sont emparés, soit pour l'exalter à l'excès, soit pour le déprimer avec injustice.

6° Enfin la classe pense que l'ouvrage, tel qu'il est, pourrait mériter une distinction.

CHAPITRE XXXVI.

Supplice d'Armand de Chateaubriand, émissaire de Louis XVIII. — Adulation reprochée à tort à M. de Chateaubriand. — Nouvelles courtoisies de Napoléon envers lui. — Il le fait nommer membre de l'Académie française. — Dangereux discours du récipiendaire. — Colère de Napoléon. — Attaque contre M. de Chateaubriand. — Il veut faire réimprimer l'*Essai Historique.* — Lettre au général de Pommereul, directeur de la librairie. — Réponse. — M. de Chateaubriand s'exile à la campagne.

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
CORNEILLE.

—

Au milieu du succès des *Martyrs* (car de tels ouvrages, au grand désespoir des déclamateurs, des critiques, doivent toujours réussir. « Les peuples, a dit M. Jules Janin de M. de Chateaubriand, sont si reconnaissans à qui leur parle de serment, de religion, de patrie, de liberté,

d'amour! »), l'auteur éprouva un chagrin de famille.

Les royalistes, ces royalistes si peureux, si mous pour soutenir leurs chers Bourbons, sont d'une inquiétude remuante, d'une persévérance sans fin, quand il s'agit d'intriguer. Que n'ont-ils pas fait sous la Convention, sous le Directoire, eux faibles, eux sans vigueur en 89, 90 et 91!

Hé bien! quand Sa Majesté Impériale et Royale pouvait se dire affermie à jamais sur le trône impérial par ce droit de la force qui avait intronisé Pépin et Hugues Capet, les royalistes n'avaient pas pour cela perdu courage. Il leur fallait, je parle des émigrés extérieurs, ceux qui étaient restés en France s'étant apprivoisés aux Tuileries; il leur fallait une restauration, il la leur fallait, et pour cela ils ne craignaient pas d'affronter celui dont les volées d'artillerie balayaient alors l'Europe.

Napoléon réglait le monde, roulait des projets de blocus continental, d'ouvertures de canaux de La Haye à Paris, de régénération de l'Italie, et dans ce temps-là d'obscurs royalistes méditaient de frapper au front Goliath.

Armand de Chateaubriand, cousin du vicomte,

nourrissait ce superbe espoir. Agent d'Hartwell, il s'était jeté sur les dunes de la Normandie. La France se lassait de porter tant de dispendieux lauriers sur son front; ce front saignait, et l'émigration croyait le moment plus que jamais propice à un soulèvement.

Mais le hasard ne favorisa rien de tout cela; Napoléon était encore le fils chéri de la fortune. L'émissaire de Louis XVIII fut pris sous son déguisement avec des papiers révélateurs. Vaste conspiration dont les ramifications embrassaient la France! drôle de conspiration aussi celle-là dont je vis l'insuccès à Toulon, mêlée qu'elle était de républicains, à Toulon où la croisière anglaise avait su jeter des affidés de tout parti.

Un conseil de guerre s'empara du prisonnier. Armand de Chateaubriand fut condamné à mort. Son cousin avait vainement sollicité la grâce de le voir dans son cachot, lui qui était en disgrâce aussi. Le condamné fut fusillé à la plaine de Grenelle.

M. de Chateaubriand arrivé trop tard, eut, a-t-il dit quelque part, la douleur de ne plus embrasser que le cadavre dont « un chien de boucher avait commencé de manger la cervelle.»

En 1811, il publia son *Itinéraire à Jérusalem*.

Cet ouvrage ne pouvait manquer d'émouvoir fortement le public, et surtout cette portion calme, sans engouement, qui se laisse charmer à bon escient. L'auteur avait retravaillé ses matériaux; il avait fait des recherches pour la partie historique.

Mais hélas! quand un public se fractionne en coteries, qu'à la suite de grandes secousses, au sortir de commotions, roule encore au hasard le flot populaire, ce flot populaire si multiple, si divers! est-il possible de réunir les opinions? Républicains, royalistes, impérialistes, dévots, philosophes, tout cela pousse à un parti, tout cela placé sous l'empire de fascinations diverses, voit différemment : demandez, puis, un public homogène.

Impossible. M. de Chateaubriand venu dans de telles circonstances, aujourd'hui battu du vent des passions du siècle, demain poussé par elles, a donc eu de chauds partisans et d'acrimonieux détracteurs.

Que ne lui ont-ils pas reproché, ces détracteurs! par exemple, qu'il y avait des flagorneries impériales dans son *Itinéraire à Jérusalem.*

M. de Chateaubriand marchant en 1807 sur les vestiges de Bonaparte dans ce poétique Orient

qui s'harmonie si aisément, si prestigieusement, à toute imagination tant soit peu féconde, n'a pu fermer l'oreille au retentissement déjà lointain des pas de l'Achille français; il a marché en Syrie, en Égypte, au milieu d'une féerie de souvenirs nationaux; et il l'a dit dans son *Itinéraire.* A chaque pas un débris de victoire; à chaque station la mémoire d'un combat; à chaque oasis une inscription arabe ou française, où Bonaparte se grandissait de toute la hauteur de la métaphore orientale: qui de nous, même en abhorrant la tyrannie de l'empereur, aurait fermé soigneusement son âme aux charmes du souvenir, à l'orgueil de la patrie, surtout sous un ciel si éloigné, sur une terre si étrangère, sur cette lisière où Mahomet, Moïse, Alexandre, César, Godefroy de Bouillon s'étaient donné rendez-vous?

Et la malveillance veut appeler ces deux lignes de la flagornerie! Ce n'en est pas, non; je vais plus loin, c'est de l'impartialité. Oui, bien que déjà endolori par le despotisme, bien qu'il étouffât comme tant d'autres sous son filet de plomb, M. de Chateaubriand ne s'est pas cru obligé de fermer les yeux aux brillans sillons de lumière du généralissime de l'armée d'Orient.

Bonaparte en Égypte n'était pas, il est vrai, le Bonaparte généreux vainqueur de l'Italie, cultivant avec plaisir les vertus guerrières, se maîtrisant, émerveillant enfin le monde par le plus heureux assemblage de talent, d'humanité, de jeunesse et de génie; sur la terre lointaine des mamelouks il se travailla moins. Il avait par-ci par-là des échappées de brusquerie, de froid mépris des hommes; mais à tout prendre le beau dominait encore.

Ce n'est pas tout, on sait que le héros soignait tellement la liberté de la presse, que son geôlier en chef, le jugulateur de la pensée, Rovigo, non seulement mettait l'embargo sur toute manifestation d'opposition, mais qu'encore il condamnait au pilon tout livre qui n'acquittait pas le péage en éloge. Au moins un mot, un tout petit mot pour la dynastie napoléonienne. Point d'éditeur qui ne fût aux importunités auprès de son auteur pour l'intercalation de quelques banalités laudatives. Cela explique le caractère admiratif de quelques lignes écrites en Orient avant le trépas d'Armand de Chateaubriand, et sur la scène de nos batailles asiatiques.

N'importe, Napoléon ne se sentit pas de joie.

Au milieu de ce Beugnot (1) si long et si courbé que le petit empereur était obligé de s'incliner pour l'entendre, de ce Fontanes qui avait consumé tout son avenir littéraire dans le pindarisme élogieux, de ce cardinal Maury qui se mêla, lui l'Eschine de Mirabeau, dans la livrée impériale, de ce Pastoret, de ce Lacépède, de ce Chabrol de Volvic, M. de Chateaubriand avait dix coudées de haut aux yeux de sa majesté impériale, royale, protectrice et médiatrice.

En 1811, Sa Majesté daigna s'étonner de la non admission de M. de Chateaubriand à l'Institut. Il n'y avait pas à balancer, c'était clair, précis; aussi Regnault de Saint-Jean-d'Angely s'en fut vite porter à l'Institut la grande nouvelle que Sa Majesté l'empereur et roi avait daigné s'étonner. Chénier venait de mourir, et

(1) Napoléon disait de M. Beugnot : « M. Beugnot est de haute stature, et je suis de petite taille. Je ne sais pas comment cela se fait, mais lorsque M. Beugnot me parle, je suis forcé de me baisser si je veux entendre ce qu'il dit. »

Dans une allocution au nom du collége électoral de Haute-Marne, il compara Napoléon à Louis XII, et finit par ce vœu : « Puisse le ciel retrancher de nos jours pour ajouter aux vôtres. » Mais plus tard il se retira en toute hâte du grand-duché de Berg, qu'il exploitait pour l'empereur, devant les armées coalisées, peu décidé à se faire tuer pour son Louis XII.

scrutin de fonctionner, et nomination de s'ensuivre au gré de l'empereur.

Il est un usage antique et solennel, et dont l'Académie française n'a jamais songé à s'écarter; c'est qu'un récipiendaire se répande en apologies de son prédécesseur; il récapitule ses titres littéraires, s'il n'est pas grand-seigneur; s'il n'a ni titres littéraires ni naissance, le successeur se met en frais d'imagination, et n'en trouve pas moins le défunt digne de l'immortalité.

M. de Chateaubriand louer Chénier! Chénier offrait de plausibles textes à la loquacité louangeuse; il avait fait des ouvrages. Ce n'est pas que son génie marchât libre des préjugés de l'école; républicain, il avait lu l'histoire romaine sans la comprendre, plaçant tout à contre-sens, le beau idéal de la vertu dans Camille, dans le second Brutus, dans tous ces chauds partisans de l'aristocratie privilégiée, de l'aristocratie noble de Rome. Mais, du reste, ferme à son poste, il n'apostasia pas, même sous les entraînantes sublimités de l'empire. Soldat de la philosophie, il avait, sous le consulat, ridiculisé dans sa satire *les Nouveaux Saints*, La Harpe et Chateaubriand. Le gant une fois jeté, il n'avait cessé de poursuivre de sarcasmes, de ces plaisanteries voltai-

riennes alors non encore passées de mode, et *Atala*, et le *Génie du Christianisme*, et *les Martyrs*.

Mais M. de Chateaubriand est assez facilement sublime dans sa conduite ; oui, M. de Chateaubriand aurait facilement jeté le voile de l'oubli sur ces attaques, il aurait abjuré la polémique sur des cendres encore chaudes (la mort est un seuil devant lequel tombent toutes inimitiés); mais il avait d'autres raisons de rancune. Il ne put faire paix à la mémoire d'un régicide, et de là tout ce fiel qui se répandit dans le discours académique.

On sait que Voltaire, dans son discours de réception, avait quitté l'ornière. M. de Chateaubriand, pour qui l'insolite n'est pas sans attraits, quoique constant admirateur de tout ce qu'il y a de vieux au monde (et ce n'est pas là une de ses plus explicables contradictions), se livra, lui aussi, à l'innovation ; et d'accord avec ses sentimens monarchiques, puisant en lui-même ses motifs, il se livra à une composition dont devaient frémir les trente-neuf immortels destinés à l'écouter.

Dans son œuvre, il se prenait à discuter le droit divin, la restauration de la monarchie, le

procès de Louis XVI. Le caractère de ce discours encore en portefeuille faisant parler les amis, la rumeur en parvint à l'Académie : commission fut nommée pour en prendre connaissance, pour voir s'il n'était pas de nature à empoisonner de levains de l'insurrection l'auditoire de la solennité littéraire. Les opinions se divisèrent ; les uns voulaient qu'à chacun il fût libre de penser et de parler; les autres craignaient pour le caractère pacifique du corps savant. On délibéra, les avis s'animèrent, on en parla, et mê aux Tuileries; l'empereur voulut prendre connaissance de la pièce en litige.

Il la désapprouva. Regnault de Saint-Jean-d'Angely osant plaider devant l'empereur la cause de la liberté de la pensée !...

« Et depuis quand, se prit à dire Napoléon irrité, depuis quand l'Institut se permet-il de devenir une assemblée politique? Qu'il fasse des vers, qu'il censure les fautes de la langue ; mais qu'il ne sorte pas du domaine des muses, ou bien je saurai l'y faire rentrer. Est-ce bien vous, monsieur, qui avez voulu autoriser une pareille diatribe? Que M. de Chateaubriand ait de l'insanité ou de la malveillance, il y a pour lui les petites-maisons ou un châtiment ; et puis, peut-

être encore est-ce son opinion, et il n'en doit pas le sacrifice à ma politique, comme vous qui la connaissez si bien ; il peut avoir son excuse, vous ne sauriez avoir la vôtre, vous qui vivez à mes côtés, vous qui savez ce que je fais, ce que je veux Monsieur, je vous tiens pour coupable, pour criminel ; vous ne tendez à rien moins qu'à ramener le désordre, la confusion, l'anarchie, les massacres. Sommes-nous donc des bandits, ou ne suis-je qu'un usurpateur ? Je n'ai détrôné personne ; j'ai trouvé, j'ai relevé la couronne dans le ruisseau, et le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on respecte ses actes. »

Le pauvre Regnault aurait eu bien des objections à faire à cette semonce, ne fût-ce que la manière de recueillir les votes de la France pour le consulat à vie et le couronnement. N'importe, de chauds libéraux n'en louent pas moins l'empereur de cette allocution.

« Analyser en public, continua-t-il, mettre en question, discuter des faits aussi récens dans les circonstances où nous nous trouvons, c'est rechercher des convulsions nouvelles, c'est être l'ennemi du repos public. La restauration de la monarchie est et doit demeurer un mystère ; et puis, qu'est-ce que cette nouvelle proscrip-

tion des conventionnels et des régicides? comment oser réveiller des points aussi délicats? Laissons à Dieu à prononcer sur ce qu'il n'est plus permis aux hommes de juger! Serez-vous donc plus difficile que l'impératrice? elle a bien des intérêts aussi chers que vous peut-être, et bien autrement directs; imitez bien plutôt sa modération, sa magnanimité; elle n'a voulu rien apprendre et rien connaître.

» Eh quoi! l'objet de tous mes soins, le fruit de tous mes efforts seraient-ils donc perdus? C'est donc à dire que si je venais à vous manquer, demain vous vous égorgeriez encore entre vous de plus belle! » Et marchant à grands pas, il se frappait le front de la main, disant :

« Ah! malheureuse France, que tu as longtemps encore besoin d'un tuteur! »

On voit que Napoléon bonnement mettait ses intérêts personnels à la place de ceux de la France, regardant comme attentatoire à la cause publique tout ce qui blessait sa stabilité. Ses préfets, ses ministres, ses dignitaires s'étaient tellement persuadés de cet aphorisme du maître, que, eux aussi, se regardaient comme de petits palladium; aussi, après l'insuccès de la conspiration-Mallet, Cambacérès, Clarke se

montrèrent-ils en grande loge à l'Opéra pour rassurer les bons Parisiens, pour leur exhiber leurs ministres sains et saufs.

M. de Chateaubriand tint à son discours ; i voulait la dignité de l'homme de lettres. Ce précédent établi, le pouvoir eût été en possession de la pensée encore manuscrite ; et la police, de droit, étendant son filet jusque sur la parole académique, les immortels n'auraient pu parler sans une licence-Rovigo. Il fit mieux que MM. Étienne et Arnault ; ceux-ci, en subissant une réélection, ont consacré l'arbitraire des exclusions ; à chaque mouvement politique, il est maintenant loisible de passer au crible les Quarante. M. de Chateaubriand aima mieux s'absenter de l'Institut ; il n'entendit à aucun empiétement sur les franchises de la république des lettres ; il ne voulut pas, il se résigna à toute la colère impériale.

Depuis deux ans, il était plus que jamais en évidence mêlé au drame impérial ; l'injonction de Napoléon à l'Institut à l'occasion des prix décennaux, son autre injonction de l'élire, l'opposition de M. de Chateaubriand, la publication de l'*Itinéraire*, le *pensum*, tout cela réveilla l'attention, et plus fort que jamais les animo-

sités. Il y avait encore du républicanisme, qui, réprimé sur le fait de la politique, s'échappait d'autre part. Nombre de gens voyaient l'auteur du *Génie du Christianisme* comme un réactionnaire; et, en effet, il ne cachait pas sa mission d'anti-Voltaire. Soit malignité, soit jalousie d'un beau talent, soit républicanisme déguisé, on attaqua M. de Chateaubriand avec plus de persévérance que jamais; vinrent de nombreuses brochures, parodies, critiques; mais ce qui fut surtout une bonne trouvaille, ce furent quelques exemplaires de l'*Essai historique sur les révolutions anciennes et modernes*. L'auteur se désolait, présenté qu'il était par extraits dans quelques journaux; c'était de la plus grande déloyauté.

« Je ne nommerai point, dit l'auteur, l'adversaire qui me jeta le gant le premier, parce qu'au moment de la restauration, lorsqu'on exhuma de nouveau l'*Essai*, il me prévint loyalement des libelles qui allaient paraître, afin que j'avisasse au moyen de les faire supprimer. N'ayant rien à cacher, et ami sincère de la liberté de la presse, je ne fis aucune démarche; je trouvai très bon qu'on écrivît contre moi tout ce que l'on croyait devoir écrire. »

En 1812, un jeune homme, nommé Damaze de Raymond, se fit son champion. Il publia une défense de M. de Chateaubriand; mais il fut tué quelque temps après en duel : je ne sais si ce fut pour discussion littéraire.

M. de Chateaubriand se voyant le point de mire de quelques déclamateurs forts de l'*Essai* qu'ils morcelaient à leur plus grande satisfaction, prit la résolution de le faire réimprimer, mais de le faire réimprimer en entier.

Voici sa lettre au général baron de Pommereul, conseiller d'état, directeur général de l'imprimerie et de la librairie :

« MONSIEUR LE BARON,

» On s'est permis de publier des morceaux d'un ouvrage dont je suis l'auteur. Je juge, d'après cela, que vous ne verrez aucun inconvénient à laisser paraître tout l'ouvrage entier.

» Je vous demande donc, monsieur le baron, l'autorisation nécessaire pour mettre sous presse chez Le Normant, mon ouvrage intitulé : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française.* Je n'y chan-

gerai pas un seul mot; j'y ajouterai pour toute préface celle du *Génie du Christianisme.*

»J'ai l'honneur d'être, etc.,

»Vicomte DE CHATEAUBRIAND.»

Paris, ce 17 novembre 1812.

Le lendemain, 18 novembre, le baron Pommereul lui répondit :

« *A Monsieur de Chateaubriand,*

»Je mettrai, mardi prochain, monsieur, votre demande sous les yeux du ministre de l'intérieur ; mais votre ouvrage, fait en 1797, est bien peu convenable au temps présent, et s'il devait paraître aujourd'hui pour la première fois, je doute que ce pût être avec l'assentiment de l'autorité. On vous attaque sur cette production : nous ne ressemblons point aux journalistes, qui admettent l'attaque et repoussent la défense, et la vôtre ne trouvera, pour paraître, aucun obstacle à la direction de la librairie! J'aurai soin, monsieur, de vous informer de la décision du ministre sur votre demande de réimpression.

Agréez, je vous prie, monsieur, la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

»*Signé* baron DE POMMEREUL.»

Le 24 novembre M. de Pommereul lui adressa cette lettre qui suit :

« *A Monsieur de Chateaubriand.*

» J'ai mis aujourd'hui, monsieur, sous les yeux du ministre de l'intérieur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 courant, et la réponse que je vous ai faite le 18. Son Excellence a décidé que l'ouvrage que vous demandez à réimprimer, puisqu'il n'a point été publié en France, doit être assujéti aux formalités prescrites par les décrets impériaux concernant la librairie. En conséquence, monsieur, vous devez, vous ou votre imprimeur, faire à la direction générale de la librairie la déclaration de vouloir imprimer, et y déposer en même temps l'édition dont vous demandez la réimpression, afin qu'elle puisse passer à la censure.

» Agréez, Monsieur, etc.

» *Signé* baron DE POMMEREUL ».

L'auteur se refusa à cette épreuve. Les raisons qu'il en allègue ne sont pas satisfaisantes.

» Il était clair, ajoute-t-il, que la censure m'aurait enlevé ce que je disais en éloge de Louis XVI, des Bourbons de la vieille monar-

chie, et toutes mes réclamations en faveur de la liberté.

Mais c'était moins du trône royal qu'il s'agissait, que de la cause religieuse; cette récrimination tardive sent trop le *Conservateur*.

Craignant, en définitive, d'exposer son *Essai* à l'examen de la police, il partit pour la campagne; il s'y exila, mécontent du siècle, mécontent de la police, mécontent de l'impérialisme, mécontent de la lice littéraire.

Il se réserve aux études sérieuses, solides, de l'histoire : après Homère, Tacite.

Il avait déjà émis ces velléités Ce nom de Tacite sonnait terriblement aux oreilles de l'empereur, surtout avec un caractère breton et une plume de fer comme celle de M. de Chateaubriand. Il y avait déjà quelque analogie entre la France tombée en empire et la Rome des Césars; là s'arrêtait, il est vrai, le parallèle : Napoléon, sobre, retenu, chaste autant qu'on peut l'être sur le trône du monde, quand toute femme pleine de beauté, tout cœur féminin gonflé d'ambition, d'orgueil, n'a de point de mire que la conquête du conquérant, Napoléon n'avait rien des inclinations libidineuses, plus qu'érotiques, des Caligula, des Néron; on n'avait pas vu des Poppée,

des Narcisse aux Tuileries; on n'avait pas vu à des banquets couronnés de roses, dans les excès de la débauche impériale, le maître du monde épouser un Sporadus; Napoléon n'avait ni fait son cheval consul, ni noyé sa mère; mais c'est pour cela même qu'accessible à la crainte d'une plume violente, tenant quelque compte de l'opinion, il songeait avec effroi à cette retraite de M. de Chateaubriand, retraite irritée, rancuneuse, retraite employée, active, où se distillait du Tacite, où s'élaborait enfin un volume prêt à paraître dans le monde européen avec l'éclat et le tonnerre d'une bombe.

Napoléon ne se trompait pas dans ses appréhensions.

CHAPITRE XXXVII.

Chute de Napoléon. — Brochure de M. de Chateaubriand; *de Buonaparte et des Bourbons.* — Examen des circonstances au milieu desquelles il la publia. — Les souverains balançaient entre Napoléon et Louis XVIII. — Examen de cette célèbre brochure.

Ego me, patres conscripti, mortalem esse, et hominum officia fungi, satisque habere, si locum principem impleam.

« Pères conscripts, je sais que je suis mortel et soumis aux mêmes devoirs que les autres hommes, et que c'est assez d'honneur pour moi si je puis remplir dignement les fonctions de votre chef. »

TACITE, *livre IV.*

Enfin les jours de l'empire étaient accomplis, les années comptées à la dynastie napoléonienne avaient eu leur cours, et une main sortie du ciel l'avait renversée d'un trône élevé jusqu'aux

nues; chute sublime! chute de Titan! Il n'avait pas fallu moins que le déchaînement des élémens, que les tempêtes glacées du pôle. Il avait fallu que le nord épuisât son carquois de glaçons, de givre, d'ouragans, de neige, de grêle, contre Napoléon; que l'aquilon arrivât avec son vaste manteau de neige pour en couvrir à jamais la grande armée. Vaste linceul funéraire!

Alors l'empire s'était écroulé.

Mais Paris était envahi. Qui l'eût dit quand le lion populaire se laissait museler par le soldat du 18 brumaire! qui eût dit, quand il lui pardonnait la violation des institutions républicaines en faveur de ses victoires, que ces victoires mèneraient un jour à l'asservissement de la France! Voilà ce que nous avions gagné à prendre dans un camp, au milieu des habitudes despotiques de l'épaulette, un chef sans contredit le premier des guerriers! Et cette France si généreuse, si martiale avec ses beaux drapeaux républicains, il la laissait corrompue, démoralisée, au point que c'était bonheur pour elle d'échapper au despotisme de Napoléon, sous une vieille dynastie contre laquelle ses armes avaient protesté.

Ha! si elle n'avait été abaissée par la servitude cette France, elle se serait levée en masse courant aux frontières, comme aux beaux jours de Fleurus et de Jemmapes, se hérissant d'une digue de fer, sans pardon pour tout étranger qui aurait touché le sol sacré, sans pardon pour quiconque se serait venu mêler de nos affaires intérieures ; et dans ce temps-là mettant en jugement Napoléon, elle lui aurait demandé compte de tout le laurier républicain foulé à ses pieds, de tant de Français immolés pour ses intérêts de famille, pour ces couronnes dont il se plaisait à coiffer l'abondante progéniture de madame Letizia.

Quand donc les hommes s'apprécieront-ils assez pour exiger quelque responsabilité de ceux qui se jouent indignement de leur sang, de leurs biens, de leur gloire? Bonaparte a propagé la corruption, l'amour de l'or dans toutes les âmes! au lieu de ce généreux désintéressement, de ce patriotisme des conventionnels et des constituans, Bonaparte a prêché l'intérêt, l'argent; il a spéculé sur l'avilissement des hommes pour asseoir l'arbitraire ; Bonaparte a corrompu les généraux de la république, eux qui, profitant de ses leçons, le trahissent lorsqu'il est battu

comme ils trahirent la république pour lui ; il a propagé cet amour des places, cancer incurable qui dévore la France constitutionnelle. Il ne s est pas même imposé la peine de dissimuler son mépris pour tous ses sujets qu'il tient sous ses pieds. Bonaparte a compromis les destinées de la patrie : voyez nos ennemis à nos portes ; Cosaques, Baskirs, Pandours, abreuvent leurs coursiers dans la Seine, et Bonaparte en est quitte pour abdiquer ! Bonaparte remet aux ennemis un pouvoir qu'il ne peut plus garder, qu'il s'est arrogé ! il abdique, et tout est dit !

Il est vaincu. Loin de moi l'idée d'appeler sur lui les vengeances des vainqueurs ; c'était notre affaire, à nous lésés. Soulevant le vieux drapeau de 93, il nous fallait entonner la *Marseillaise*, faire rugir la France comme un volcan, et mettant en jugement l'auteur de tous nos maux, léguer aux ambitieux à venir le terrible, le grand, le majestueux exemple d'une nation qui pleure sa gloire perdue, ses frontières envahies, ses droits avilis, sa liberté éteinte, son sang répandu pour les folies d'un despote, et qui sait punir.

Mais je scandalise force bonnes gens ; que voulez-vous, nous sommes encore sous le joug

d'un restant du bon plaisir de jadis ; il y a encore bien du monarchisme chez nous Français, qui croyons avoir fait acte de civisme quand nous avons lu notre journal libéral! Bonnes gens! mais la raison publique progresse, oui, et l'on peut présumer que ces idées de mettre en jugement un chef qui s'est emparé violemment de nos destinées pour les compromettre, idées aujourd'hui scandaleuses, tomberont sous les sens de tout le monde dans cent ans environ. Hé! mon Dieu! l'on trouvera tout simple d'exiger un compte de ces grands hommes qui dans leurs chances mettent pour enjeux l'avenir, la dignité et les libertés d'un grand peuple.

Ce fut dans ces circonstances que M. de Chateaubriand publia la brochure *de Buonaparte et des Bourbons*.

Transportons-nous dans les émotions du dénouement de l'empire, au milieu des râles convulsifs de la France ; la position de la politique, l'aigreur des esprits, l'incertitude du lendemain, tout nous impressionne.

Alors apparaît M. de Chateaubriand avec sa brochure vengeresse, paraphrase de :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,

Il foulait à ses pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Sans doute il y a loin du ton de cette brochure, à la préface d'*Atala*, où Bonaparte est donné aux hommes en *signe de réconciliation par la Providence lorqu'elle est lasse de frapper.* Mais quelle dissemblance du premier consul au Napoléon de 1813! la fluctuation d'une opinion sur un fait ne saurait être autre chose que de la versatilité ; mais nécessairement avec les variations d'une vie aussi importante que celle de Bonaparte, les opinions doivent se modifier suivant les actes, ou bien c'est un entêtement stupide.

Napoléon venait de déployer les plus surprenans talens de stratégie dans la malheureuse campagne de France ; dites-moi ce que c'est que le génie apres l'insuccès de cette guerre de Champagne, la plus classique, la plus savante de toutes. Il n'était plus le fils de la fortune. Oh! vienne un peu de ce bonheur qui avait si constamment doré son matin, suivi ses premiers pas, qui lui avaient gagné la bataille de Marengo, la plus désespérée des batailles ; qui l'avait toujours conduit au travers des croisières anglaises et dans l'orangerie de Saint-Cloud, partout, toujours,

constamment! Mais c'en était fait, la fatalité pesait en 1814 sur sa tête, déconcertait ses plus beaux plans.

Obligé de se replier sur Paris, le spectacle des boucheries d'hommes, jadis placées dans les pays lointains, et par là facilement chargées de poésie par les paraphraseurs gagés, épouvantait la capitale. Ce fut dans ces jours d'effroi, d'incertitude, que M. de Chateaubriand laissa courir sa plume avec l'abondance de l'indignation; ce fut alors qu'il mit sous presse cet écrit vrai spécimen français des annales de Tacite. C'est la même verve mordante, la même véhémence corrosive, la même force, les mêmes poignantes pensées. Point de style léché, poli; point de surprise d'élocution, mais de la vigueur, mais de l'abondance; chaque phrase stygmatise, chaque mot brûle, creuse, corrode, dévore. Nul écrit français ne m'a mieux rappelé mon Tacite.

Je ne prétends pas l'excuser en entier; mais que l'on fasse attention que la fortune de Napoléon n'était pas tout-à-fait désespérée; un coup heureux, un hasard de batailles, pouvaient d'un jour à l'autre relever ses affaires; il n'y avait pas du courage à publier cette brochure;

mais ce n'était pas encore non plus une lâcheté.

Nous ne balancerions pas aux épithètes les plus outrageantes, si, thuriféraire de Napoléon, à son sacre, à son mariage, au baptême de son fils; il avait fait volte-face aux jours des malheurs de l'empire. Mais non, aux premières tartuferies du consul, il l'avait deviné; il s'en était retiré; il avait menacé l'empereur et roi de sa plume de fer. Les choses ont voulu que Napoléon fût toujours sevré de vérités; d'abord par sa censure, ensuite par le respect dû à une grande infortune. Soit; mais c'est sur la limite de ces deux situations, c'est entre ces deux égides, que M. de Chateaubriand lui a porté ses coups; il n'était plus tout-puissant au 30 mars, il n'était pas non plus déjà découronné.

D'ailleurs M. de Chateaubriand ayant milité toujours en royaliste, ce n'était pas au moment où la grande question de la restauration se débattait qu'il lui était décent de rengaîner.

Il y avait plusieurs avis : 1° dès l'entrevue d'Abo, Alexandre avait manifesté à Bernadotte quelque velléité de le placer sur le trône de France; depuis le canon de Dresde surtout, Ber-

nadotte avait hérité de la bienveillance des coalisés pour Moreau ;

2° On voulait établir une régence, et le parti autrichien s'arrêtait volontiers à l'idée de borner la puissance de Napoléon en réservant à son fils un assez beau débris de son vaste empire, la France ;

3° Il y avait les princes Bourbons qui se présentaient avec le dogme de la légitimité, des vertus pacifiques, mais obscures, et sans rien de cette entraînante popularité de gloire qui captive si puissamment l'esprit français.

Ce fut dans ces alternatives que M. de Chateaubriand intervint, et Louis XVIII est souvent convenu que sa brochure lui avait plus valu qu'une armée de cent mille Vendéens.

Le parti de Bernadotte n'était pas le plus fort ; c'est quelque chose d'avoir porté les armes contre la patrie ; d'ailleurs, un soldat ! grâces au ciel, on était assez guéri de la manie d'en couronner.

Le parti de Bonaparte était si influent, les Bourbons le redoutaient tellement, que les efforts de l'abbé de Pradt, de M. de Montesquiou, du général Dessolles, et surtout du prince de Talleyrand, furent toujours appréciés de

Louis XVIII, et à tel point, que la faconde de ce dernier, ses allocutions adroites à Alexandre, lui méritèrent l'oubli de ses menées révolutionnaires, et même du meurtre de Vincennes. Or, la balance était égale entre Louis XVIII et Bonaparte. Leur destinée se débattait aux conférences des souverains Alexandre, Guillaume, et du prince de Schwartzemberg, représentant de l'empereur d'Autriche, chez le prince de Talleyrand. Talleyrand disait : « Il n'y a que deux choses possibles : ou Louis XVIII, ou Bonaparte. Bonaparte si vous le pouvez, mais vous ne le pouvez pas, car vous n'êtes pas seul (Alexandre)... Que voudrait-on donner à sa place?... un soldat?... nous n'en voulons plus. Si nous en voulions un, nous garderions celui que nous avons : c'est le premier soldat du monde. Après lui, ceux qu'on voudrait nous offrir n'auraient pas dix hommes pour eux. Je vous le répète, tout ce qui n'est pas Louis XVIII ou Bonaparte est une intrigue. »

Dilemme adroit, si vous voulez, pour en venir à choisir les vieux Bourbons, ces Bourbons usés; mais il n'en conste pas moins que la quatrième dynastie pesait grandement encore dans la balance, quand M. de Chateaubriand lança sa formidable brochure.

Ce qui constitue un caractère particulier à cette brochure, et ce que nous voudrions voir devenir la règle de quiconque écrit, c'est que, sans recherche, sans prétentions aux beautés phraséologiques de Buffon, de Mirabeau, aux combinaisons de Rousseau, cet écrit, destiné à travailler toutes les classes, est de la plus grande lucidité, plus clair encore que ceux de Voltaire. Ainsi péroraient ces Grecs dont l'influence fut si grande pour la civilisation, dans des siècles privés du secours de la typographie; ainsi n'écrivirent jamais ni Massillon, ni Bossuet, ni Fénelon, ni les poètes leurs contemporains.

Il est malheureusement vrai qu'aujourd'hui l'école de Rousseau captive toute notre jeune littérature. La cause en est peut-être à son mélange avec le journalisme: on ne tient qu'un moment les lecteurs sur son article, il faut les séduire, les enchanter par les fioritures du style, par les jaillissantes combinaisons de Rousseau; en effet on s'y complaît; mais la basse classe ne fait pas un seul pas avec l'esprit que nous appelons public, et qui n'est que celui de cette classe intermédiaire entre l'aristocratie et le peuple. Nous l'avons souvent dit: ce peuple qu'on dédaigne d'instruire, on a besoin de lui dans les

mouvemens politiques. Il est inutile de rien tenter, s'il n'est pas au fait; et il est en arrière; le style apprêté en est cause. Les Latouche, les Jules Janin, les Sainte-Beuve, les Dubois, ne sont pas compris, eux les soleils du journalisme.

La brochure de M. de Chateaubriand est précieuse par cet art de parler aux masses sans se faire dédaigner même des souverains; elle alla entre les mains d'Alexandre, dans celles du soldat, du laboureur, avec égal succès; c'était encore une création que ceci pour le mérite littéraire, vraie innovation, nouveau genre d'écrire. Quel art que celui de parler à la multitude, et d'être Tacite! Voici un tableau de la tyrannie :

« Journaux, pamphlets, discours, prose et vers, tout déguise la vérité : s'il a fait de la pluie, on assure qu'il a fait soleil; si le tyran s'est promené au milieu du peuple muet, il s'est avancé, dit-on, au milieu des acclamations de la foule. Le but unique, c'est le prince : la morale consiste à se dévouer à ses caprices, le devoir à le louer; il faut surtout se récrier d'admiration lorsqu'il a fait une faute ou commis un crime. Les gens de lettres sont forcés par des menaces à célébrer le despote; ils composaient, ils capi-

tulaient sur le degré de la louange : heureux quand, au prix de quelques lieux communs sur la gloire des armes, ils avaient acheté le droit de pousser quelques soupirs, de dénoncer quelques crimes, de rappeler quelques vérités proscrites ! Aucun livre ne pouvait paraître sans être marqué de l'éloge de Bonaparte, comme du timbre de l'esclavage ; dans les nouvelles éditions des anciens auteurs, la censure faisait retrancher tous les passages contre les conquérans, la servitude et la tyrannie. »

Voilà Tacite, voilà son acrimonie, sa verdeur ; voilà de ces plumes qui contrebalancent les sceptres ! et comme les arcanes de la police de la librairie ordinairement connus des seuls hommes de lettres, machiavélisme du moins étranger aux classes plébéiennes, sont mis à la portée de tous !

Mais c'est lorsqu'il parle au peuple de ce qui le touche, l'intéresse, que sa phrase s'aiguise en poignard pour le despotisme !

« Enfin la conscription faisait comme le couronnement de ces œuvres du despotisme. La Scandinavie, appelée par un historien la *fabrique du genre humain*, n'aurait pu fournir assez d'hommes à cette loi homicide. Les générations

de la France étaient mises en coupe réglée comme les arbres d'une forêt; chaque année quatre-vingt mille jeunes gens étaient abattus. Mais ce n'était là que la coupe régulière : souvent la conscription était doublée ou fortifiée par des levées extraordinaires; souvent elle dévorait d'avance les futures victimes, comme un dissipateur emprunte sur le revenu à venir. On avait fini par prendre sans compter; l'âge légal, les qualités requises pour mourir sur un champ de bataille n'étaient plus considérés; et l'inexorable loi montrait à cet égard une merveilleuse indulgence. On remontait vers l'enfance, on descendait vers la vieillesse : le réformé, le remplacé étaient repris; les maladies, les infirmités, les défauts de corps, n'étaient plus une raison de salut. Des colonnes mobiles parcouraient nos provinces comme un pays ennemi pour enlever au peuple ses derniers enfans; si l'on se plaignait de ces ravages, on répondait que les colonnes mobiles étaient composées de beaux gendarmes qui consoleraient les mères et leur rendraient ce qu'elles avaient perdu. Au défaut du frère absent, on prenait le frère présent; le père répondait pour le fils, la femme pour le mari : la responsabilité s'étendait jusqu'aux pa-

rens les plus éloignés et jusqu'aux voisins; un village devenait solidaire pour le conscrit qu'il avait vu naître. Des garnisaires s'établissaient chez le paysan, et le forçaient de vendre son lit pour les nourrir; pour s'en délivrer, il fallait qu'il trouvât le conscrit caché dans les bois. L'absurde se mêlait à l'atroce : souvent on demandait des enfans à ceux qui étaient assez heureux pour n'avoir point de postérité; on employait des violences pour découvrir le porteur d'un nom qui n'existait que sur le contrôle des gendarmes, ou pour avoir un conscrit qui servait depuis cinq à six ans. Des femmes grosses ont été mises à la torture, afin qu'elles révélassent le lieu où se tenait caché le premier-né de leurs entrailles; des pères ont apporté le cadavre de leur fils pour prouver qu'ils ne pouvaient fournir ce fils vivant. »

On a mauvaise opinion de ce siècle de luxe, d'avidité; on le hait, le méprise, le conspue, quand on songe que des cent quarante préfets de Napoléon aucun n'a donné sa démission en haine d'une si hideuse complicité, d'autant plus coupables, les Verrès qu'ils étaient, qu'eux savaient bien mieux que l'empereur tous les sévices de la conscription. L'empereur passait de

la cour à l'armée, remuant le monde de son épée, tout préoccupé de monarchies, de retraites, de victoires ; il revenait, la tourbe brodée, pensionnée, accourait psalmodier de l'éloquence, s'agenouiller : « Grand homme! la France bénit votre sceptre. Missionnaire du ciel, accomplissez vos destinées propices au monde! » Et ces honnêtes gens allaient dîner.

Mais l'auteur enfin se prend corps à corps avec l'empereur lui-même.

« Un homme blessé devient pour Bonaparte un fardeau ; tant mieux s'il meurt, on en est débarrassé. Des monceaux de soldats mutilés, jetés pêle-mêle dans un coin, restent quelquefois des jours et des semaines sans être pansés : il n'y a plus d'hôpitaux assez vastes pour contenir les malades d'une armée de sept à huit cent mille hommes, plus assez de chirurgiens pour les soigner. Nulle précaution prise pour eux par les bourreaux des Français ; souvent point de pharmacie, point d'ambulance, quelquefois même point d'instrumens pour couper les membres fracassés. Dans la campagne de Moscou, faute de charpie, on pansait les blessés avec du foin ; le foin manqua, ils moururent. On vit errer cinq cent mille guerriers, vain-

queurs de l'Europe, la gloire de la France; on les vit errer parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, et couverts pour tout vêtement de la peau sanglante des chevaux qui avaient servi à leur dernier repas. Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étaient gelés pendant la nuit, et le matin on voyait encore ces fantômes debout au milieu des frimas. »

Quelles pages! quelle simplicité énergique! quelle plume dévorante! Accusait-on le narrateur d'exagération? il citait des faits, mais des faits passés sous les yeux de Paris même.

« Nous avons vu la Seine chargée de barques, nos chemins encombrés de chariots remplis de blessés, qui n'avaient pas même le premier appareil sur leurs plaies. Un de ces chars, que l'on suivait à la trace du sang, se brisa sur le boulevard : il en tomba des conscrits sans bras, sans jambes, percés de balles, de coups de lance, jetant des cris, et priant les passans de les achever. Ces malheureux enlevés à leurs chaumières avant d'être parvenus à l'âge d'homme, menés avec leurs bonnets et leurs habits champêtres sur le champ de bataille, placés

comme *chair à canon* dans les endroits les plus dangereux pour épuiser le feu de l'ennemi; ces infortunés, dis-je, se prenaient à pleurer, et criaient en tombant frappés du boulet : *Ah! ma mère! ma mère!* cri déchirant qui accusait l'âge tendre de l'enfant arraché la veille à la paix domestique. Et pour qui tant de massacres, tant de douleurs? pour un abominable tyran, pour un étranger qui n'est si prodigue du sang français que parce qu'il n'a pas une goutte de ce sang dans les veines! »

L'auteur en venait, à la fin, à son métier de royaliste; lui du moins était conséquent : émigré, soldat de Condé, démissionnaire d'ambassade en 1804, exilé, boudeur sur la fin de l'empire, il était logique qu'il s'attendrît au souvenir de Louis XVI, des comtes de Provence et d'Artois. Sans doute le siècle s'est levé sur de trop grandes choses pour que le replâtrage du passé nous émerveille, nous oublieux ou ignorans que nous sommes des mille et un charmes de l'ancien régime. La monarchie de Louis XIV est dans les livres, ses gloires sont dans les livres; au lieu que, si nous sortons, l'air que nous respirons est plein de la vie moderne; le pavé que nous foulons nous parle d'une génération

nouvelle; le monument qui nous prend par les yeux, le costume qui nous séduit, tout nous dit l'ère nouvelle; la régénération intellectuelle, morale, tout nous modernise. Et les Bourbons sont bien loin de nous! antiquaille vénérable, elle nous heurte en voulant nous faire rétrograder.

Mais il n'en était pas ainsi pour M. de Chateaubriand; il avait frayé avec l'ancien régime; il l'avait touché comme nous touchons le présent, ce présent si exclusif pour nous. Noble, il avait des connexions avec la royauté; écrivain royaliste, il avait des engagemens.

Notre impartialité veut donc que nous mettions de côté, en jugeant son œuvre, notre contemporanéité. Nous devons le juger d'après son code monarchique, et nous faire, autant que possible, à son vocabulaire. Nous l'admettons *zélé serviteur des Bourbons*, *sa fidél té à toute épreuve*, *sa bonne volonté de mourir sur les marches du trône*.

Aussi, après sa philippique contre Bonaparte, nous trouvons logiques ses larmes de joie au retour des Bourbons; il les choie, il les adore, il en caresse la biographie. Ce sont d'abord des souvenirs sur Louis XVI, sur Marie-Antoinette;

puis viennent Louis XVIII, le comte d'Artois, les princes. Tout cela dit éloquemment, tout cela adroit, simple; il n'était guère facile de balancer entre les Bourbons et Bonaparte. Louis XVIII l'emporta dans le conseil des potentats délibérans.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

M. de Chateaubriand est le premier lui-même à dénoncer l'acerbité de cette publication; du moins, en 1826, lors de la collection-Ladvocat, il s'en excusa; je ne sais si, libéral, il faisait amende honorable pour ne pas se brouiller avec le siècle, ou s'il parlait sincèrement.

Cette dernière conjecture est la plus admissible. C'est que les désastreuses années de 1812, 13 et 14 se sont éloignées, déteintes dans le vague; leurs points culminans se sont effacés. La plénitude de la gloire de Napoléon a repris son ensemble sur cette époque, l'a couverte.

L'horreur s'est amoindrie. Telle n'a pas été la chance de Robespierre : aucun précédent n'atténue sa dictature de 93; cependant que de vertus civiques en Robespierre, en Robespierre supérieur à Napoléon! et quant au nombre des victimes, la plus grande activité des échafauds

durant toute la terreur, aurait-elle pu moissonner aussi abondamment les vies que la guerre, même dans la plus petite des campagnes de l'empire?

Pourquoi donc Napoléon a-t-il conservé tant de partisans au sein même de notre libéralisme?

C'est incontestablement une étrange anomalie que ce napoléonisme greffé dans des cœurs d'hommes libres! Vraiment, je ne puis me résigner de bien bon cœur à n'avoir pas le sens commun en faisant écho avec le siècle. C'est quelque chose de majestueux que la période impériale; oui, elle rayonne sur le monde, elle jette d'abondantes gerbes de lumière en tous sens; et Napoléon au milieu de cela! Napoléon ouvrant ce siècle de sa main victorieuse, mais comme le consul romain ouvrait les portes du temple de la guerre; et alors

> Aux lugubres clartés de la foudre qui gronde,
> Vingt fois contre le ciel jouant le sort du monde!

sans doute c'est beau. Mais, pour Dieu! ne parlons pas de liberté comme nous faisons; c'est une contradiction trop révoltante que ce libéralisme et ce napoléonisme accouplés!

Il y a en outre dans le napoléonisme une fa-

cile réputation belliqueuse à se faire. On prend une allure guerrière à se déclarer son partisan, et cela n'engage à rien ; tel qui, sous l'empire, eût exploité une infirmité pour se faire réformer, qui eût même acheté trois, quatre remplaçans, se fait tenir à quatre s'il entend mal parler de Napoléon. Car il y en a même pour cette célébrité surhumaine,

Che sù nel ciel, e fra beati chori
Ha di stelle immortali aurea corona,

oui, il y en a de ces fâcheux de Molière,

De ces gens qui pour rien veulent fort vous connaître,
Dont il faut à l'abord le baiser essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.

Je l'ai déjà dit dans l'*Histoire civile et militaire des Parisiens*, en 1793 la France était sur le point d'un envahissement général ; la guerre de toutes parts, la discorde dans l'intérieur ; Toulon, Lyon, prêts à se donner la main avec la Vendée ; point de crédit public ; la disette, la famine à Paris, dans les départemens. Quelle position ! Hé bien ! Robespierre, patriote ardent, désintéressé, se dit : « Il faut que je sauve la France. » Nous devons en convenir ; ses dis-

cours de tribune respirent un courage civil, un dédain de la mort, une ardeur de tout sacrifier à la cause républicaine, qui étonnent. Dans ces circonstances difficiles, il immola plus que sa vie : il jeta aux dieux infernaux sa réputation, son nom. Il faut délivrer le pays de ses ennemis ; il le faut, car la seule idée des étrangers en France lui donnait des convulsions. « Les aristocrates, j'en veux purger la France : mon nom va devenir odieux à jamais, je le sais, se disait-il ; n'importe, j'immole ma vie présente, ma vie à venir, au triomphe de la république. » Ses moyens étaient violens ; mais que les circonstances furent difficiles ! Les étrangers ne purent entamer le sol de la patrie.

Mais Napoléon trouva la France forte, grande, glorieuse. I y avait du patriotisme sous la Convention ; il y substitua l'amour de l'argent ; l'intérêt particulier entra dans tous ses axiomes. Il corrompit généraux, écrivains ; il détruisit toutes les libertés, affubla de titres nobiliaires ces jacobins qu'il avait corrompus. Amère dérision !

Et avec cette France si forte, si energique ; avec tous ces vieux soldats républicains, qu'a-t-il fait? Admirables résultats ! deux prises de Paris.

La Convention, avec une France délabrée, bat toute l'Europe ; Napoléon, avec des héros qu'il dépense follement, inhumainement, nous met deux fois à la merci des Cosaques ! Il a versé le sang de plus de dix millions d'hommes, tant français qu'étrangers, le comité de salut public n'en a pas décapité en tout dix mille ; encore, Robespierre, sur sa fin, était revenu à résipiscence, à de plus doux sentimens ; l'insensibilité de Bonaparte alla toujours croissant, à partir de l'empoisonnement de Jaffa. Robespierre, enfin, en tombant, eut le courage de mourir d'un coup de pistolet de sa main ; Napoléon *se rend et ne meurt pas.*

Encore si tout en eût été fini avec lui ! Robespierre laissa la France noble, énergique, généreuse ; Napoléon l'a laissée avide d'or, de places. Voyez la classe instruite encombrer les antichambres, sollicitant, demandant, valetant pour une apostille, voulant mordre au budget. Et la basse classe, comme il nous la laissait, cette plèbe courant au devant des alliés, faisant retentir les boulevards des cris de *vive Alexandre ! à bas Napoléon !* elle, cette plèbe belle de vertus sous ses haillons en 93, qui, armée de faux, de fourches, eût anéanti, ex-

terminé les phalanges étrangères dans Paris, au chant de cette électrisante *Marseillaise*, incontestablement plus belle que tout le tapage de la savante instrumentation de Rossini.

CHAPITRE XXXVIII.

M. de Chateaubriand en 1814. — Ambassade de Stockholm. — Débarquement de Bonaparte. — Turpitude de tous nos grands hommes. — Fuite à Gand. — Rapports. — M. de Chateaubriand ministre dans la seconde émigration.

Naõ acabava, quando huã figura
Se nos nostra no ar, robusta e valida.

« J'achevais, quand une figure robuste et puissante se montra à nous dans les airs. »

As Lusiadas, *canto V.*

—

Chacun arrangeait de son mieux la restauration. Tibère est à Caprée, il n'en bougera; de là la plus inconcevable incurie! Laissez-la jouir, cette émigration dorée; on reconstruit l'ancien régime de toutes pièces; on dirait que soixante ans, forts de choses comme soixante siècles, ne

se sont pas mis entre la cour musquée, folâtre, légère, frivole, de madame de Pompadour, et celle de Louis XVIII. Les Vitrolles, les Montesquiou, les Sosthènes de La Rochefoucauld, les Rivière, tout l'ancien temps ne rêve que le retour des usages de cour, des présentations, des petits, des grands levers; le dirai-je, même le Parc-aux-Cerfs vient par manière de plaisanterie dans la conversation : un obligeant seigneur, oui, veut faire de l'Académie royale de Musique celui d'un prince français.

L'immense talent de M. de Chateaubriand lui avait fait des ennemis parmi les rentrés; on redoutait son influence; et il faut le dire, on cultiva quelque peu d'antipathie que Louis XVIII, bon littérateur, mais classique, mais faiseur de jadis, mais quelque peu voltairien, avait pour les innovations littéraires de M. de Chateaubriand. A Hartwell, ce prince, tout entier à son Horace, se dépaysait parfois dans les sentiers nouvellement battus d'Atala, de René, et critiquait par-ci par-là, admirait parfois. Dès 1813, ses relations secrètes avec les chaleureux royalistes de Paris et avec M. de Chateaubriand, tiraient à trop grande conséquence pour que tout ce qui se rapportait au pur agrément des lettres

ne fût pas mis de côté. La restauration le ramena à la saine critique; car, suivant l'apophtegme de Diderot, « On avale à pleine gorgée ce qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. » M. de Chateaubriand était daubé en cour, surtout sur le chapitre de la littérature.

On cite parmi les dépréciateurs les plus mielleux de M. de Chateaubriand M. de Vitrolles; mais, hélas! il ne parvint qu'à se faire haïr de Louis XVIII. Cependant l'écrivain avait trop fait pour rester en oubli : le portefeuille lui était voté par la majorité des royalistes qui ne voulaient pas négliger en lui le restaurateur de l'autel et un peu celui du trône. Il fallait obtempérer à la voix publique, car, on ne saurait s'en taire, il y a un peu du Forum chez nous; mais la brigue de l'intérieur du palais, l'intrigue occulte qui se prétextait de fautes de goût, pour desservir l'aspirant-ministre, ne perdait pas son temps.

Alors pour mettre tout d'accord, Louis XVIII donna au poète l'ambassade de Suède. C'était un éloignement des affaires; c'était plus que cela aux yeux du titulaire, c'était un exil. De tous les enfans de la république, Bernadotte, prince royal

de Suède, était le seul qui fît mine de trôner; Charles XIII vivait encore, mais incapable, mais obsédé des criailleries de l'héritier légitime, difficile à contenter par des demi-concessions, dans cette année du rajeunissement du dogme de la légitimité. Ce poste convenait si peu à M. de Chateaubriand, qu'il fut atterré. Il demanda une audience; le pauvre roi ne savait comment s'en tirer; il l'accorda, mais en tergiversant, mais en parlant de tant de fidélités à récompenser, mais en promettant mieux pour des temps moins difficiles. Il ne révoqua pas sa décision, cet excellent homme entêté!

Notre écrivain allait partir quand la France tressaillit d'un pied de géant sur son littoral.

La carrière de publiciste, M. de Chateaubriand l'avait commencée dès la publication de cette brochure dont le succès n'avait eu d'égal que celui de *Qu'est-ce que le tiers état?* de Siéyes. Peu après il avait achevé de recommander les Bourbons par la relation des officieuses prévenances de Louis XVIII pour les notabilités guerrières de l'empire, à son arrivée à Compiègne. Il publia encore en octobre une brochure sur l'état de la France.

L'écrit le plus marquant, et qui ne contribua

sans doute pas peu à lui valoir un surcroît d'animosité de nombre d'émigrés qui tançaient le roi de l'octroi de la Charte, ce furent ses *Réflexions politiques :* il s'y montra bon Français, point ou peu accessible aux préventions, recommandant sincèrement la Charte comme notre unique Palladium.

Benjamin Constant ne balance pas à dire à l'occasion de cette brochure :

« Je fus, s'il m'est permis de me citer comme une preuve entre plusieurs autres, l'un des plus empressés à proclamer que la liberté avait fait une illustre conquête, et l'hommage que je rendais à l'auteur du *Génie du Christianisme* fut allégué par les journaux du jour comme le signe d'une réconciliation générale entre les hommes de tous les partis. »

Louis XVIII avait essayé de la fusion la plus difficile, celle des élémens les plus hétérogènes, en réunissant dans sa cour, régicides, impériaux, émigrés, la Vendée, Coblentz, la république, les chefs de la grande armée anoblis ; il s'appuyait de l'exemple de Henri IV. Henri IV avait gagné et s'était à jamais attachés Mayenne, Mercœur, les chefs de la ligue expirante, au grand mécontentement des huguenots, ses anciens serviteurs

et compagnons. Les temps étaient changés ! ce n'étaient que mécontentement, piques à la cour ; et les lésés de dire, de publier leurs petites animosités, les fâcheries comme partagées de toute la France. Nos grands hommes prennent à tout propos la plume au nom de la France, toujours ils la font parler au gré de leurs petites passions ! Comme nos prolétaires, nos multitudes départementales devaient se colérer de ce qu'une dame de la cour avait dit à lady Jersey, en parlant des dames de récente noblesse : *Ce sont des marechales.*

Benjamin Constant voit dans ces mots un motif du retour de Bonaparte. Voilà ce qui a mis *la France sur le bord de l'abîme*. C'est en sens inverse que madame de Sévigné s'écriait : *Quel grand roi !* Louis XIV avait dansé avec elle.

Mais, dans ce temps-là,

> Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
> César à la tempête opposait la fortune.

Soudain un cri de surprise, mêlé d'effroi, mêlé d'admiration, s'épandit, éclata, troubla la Provence au moment où elle allait s'épanouir dans ses haies de buissons de roses, dans ses amandiers blancs de leur floraison, neige végétale

qui ne voit que rarement la neige lointaine de quelque avancement des Alpes.

C'était la nuit. Les vagues scintillent comme inondées de millions de paillettes d'or sous les rayons qui descendent de la lune ; on entend la mer bruire sur les grèves sonores, sous ce ciel pur, habillé constamment d'étoiles, Napoléon a jeté l'ancre ; il est sur le rivage français, lui et les grenadiers, débris, reste de sa vieille garde.

La Provence a beau attendre du côté de l'Italie le soleil ami qui la dore, la pare comme une épouse chérie et lui donne ses guirlandes et ses orangers, qui azure comme des ceintures, Argens, le Var, Gapaud ; la Provence se blanchit aux lueurs de l'aube ; l'aurore monte cramoisie et rose, elle empourpre le firmament jusqu'au zénith ; et à peine quelques pêcheurs du golfe Juan, quelques douaniers, oiseaux marins constamment perchés sur les granits, les quarz de la côte, savent que Napoléon est en France.

Mais Napoléon n'a pas attendu le jour. Peu curieux de ces spectacles, de ces levers de soleil si ternes dans le nord, il a envoyé douze grenadiers au commandant d'Antibes pour se faire remettre cette place. Il lui faut un point d'ap-

pui derrière lui. Le maire fait arrêter et emprisonner les douze grenadiers.

L'empereur est en marche déjà. Faible échec ! il a une pensée plus poignante, plus instante : au défilé de Sisteron roule un torrent : torrent gros de pluies, torrent rouge à présent des neiges fondues sur les crêtes des Basses-Alpes. Là, un pont ouvre seul des communications, mais un pont dominé d'effrayans rochers, à pic, sourcilleux, couronnés de pierres qui peuvent anéantir bien d'autres troupes que la faible escorte qu'il mène, lui Napoléon, à la conquête pacifique de Paris. Voilà son idée fixe : Sisteron! Sisteron !

Il lui faut le vol rapide de l'aigle; il lui faut passer ce défilé désarmé, avant l'émoi de la Provence ; cette Provence si anti-impériale ! Que le soleil se lève dans sa splendeur, beau, sans robe de vapeurs ; qu'il s'épanouisse sur ces montagnes étagées d'oliviers, dans ces plaines peintes du vert des orangers et des rouges toits des bastides; peu lui importent les enchantemens de la nature provençale, la seule qui rappelle les horizons homériques, la seule où l'on doive aller lire l'Iliade et l'Odyssée ; il marche.

Il marche, il surprend à étapes forcées le dif-

ficile passage où pouvait échouer sa fortune ; il l'a franchi, il respire.

Alors la renommée tourbillonne, foudroie, consterne avec ses mille bruits : d'anciens compagnons lui arrivent, Labédoyère et autres. Grenoble lui ouvre ses portes. Lyon s'empresse; son escorte est déjà une armée invincible parce qu'il lui est défendu de brûler une seule amorce. Napoléon ne veut que le prestige de son nom formidable; aussi les régimens que le comte d'Artois mène contre lui, aux vibrations de ces magiques syllabes ne connaissent plus rien que l'enthousiasme.

Que dire et des défections militaires et des transes des Bourbons? De Lyon à Paris la marche de l'homme du destin ne fut qu'un continuel triomphe; jours où il avait désappris ces joies de son aurore, ces acclamations qui l'escortaient général républicain ou consul ; il s'enivra encore de ces allégresses populaires, et les Bourbons avec leur Charte, consternés, effrayés, éperdus, priaient, se conseillaient des gens de sacristie. Race usée !

Bonnes gens! avec leurs traditions chevaleresques, ils croyaient encore aux sermens ! Ney baise la main à Louis XVIII ; il jure *d'amener*

Napoléon dans une cage de fer : le vil prometteur! il part, et c'est pour conduire son armée à l'heureux exilé acclamé de tous côtés.

Ce trait-là dut donner une bien basse idée aux Bourbons de la génération nouvelle! Ney fut fusillé, il le méritait. Pareilles arlequinades ne sont pas d'un homme d'honneur.

Lui, l'ami, la créature, le favori de Napoléon, lui baptisé à Moscowa du salut de *brave des braves*, s'attacher à Louis XVIII, lui jurer fidélité! ô amour de l'argent! Que voulez-vous! nos hommes du jour, il leur faut figurer aux Tuileries, aux réceptions, parader avec états-majors aux revues; il leur faut cette vie d'apparat, de broderies, d'uniformes, de cérémonial; pour cette existence-là ils abjureront tout sentiment; ils prêteront quinze sermens, à droite, à gauche, ils passeront de Napoléon à Louis XVIII, de Louis XVIII à Napoléon.

Paris s'ébranla d'un seul cri, du cri de *vive l'Empereur ;* et le conquérant, cette fois l'arme renversée, entra dans une capitale; la quatrième dynastie mangea, aux Tuileries, le dîner préparé pour la troisième.

Les cent jours, cette dernière scène de la révolution est bien vraiment le résumé de tout

le hideux pouvoir de l'intérêt personnel. Belle civilisation ! voilà l'effet des besoins factices que ton luxe donne aux hommes! Il n'y avait point de conspiration, dit-on de toutes parts, à l'ouverture de l'an 1815 ; non, il n'y en avait point ; mais la vénalité béante n'est-elle pas une conspiration en permanence? Jetez-lui les miettes du budget, elle sera pour vous despote ou républicain.

J'ai dit dans un temps dans un journal : « Notre friand milliard ne manque pas de convoiteux qui sont toujours prêts à saluer l'astre qui se lèvera, qui courront au devant de la peste, si elle leur doit donner des places, gens toujours décidés à se vendre au premier ambitieux, au premier dictateur, au premier gouvernement despotique, aristocratique, qui leur laissera jour à des pensions.

» Plus le budget sera lourd, moins la machine politique sera solide ; car plus il y aura de titulaires, de salariés dans l'état, plus nombreuse sera la bande des envieux.

« Jamais nous n'avons vu plus de facilité dans les commotions politiques que depuis le prodigieux agrandissement des cadres administratifs. Que de systèmes, et tous opposés les uns

aux autres, depuis quarante ans! Est-il possible que les Français se soient épris tour à tour, et cela du jour au lendemain, de la république, du despotisme et de la liberté! Sont-ce les mêmes hommes qui ont passé par des excès si contraires? Je vous l'ai dit, c'est la bande des convoiteux. Ce qui semble faire la solidité du pouvoir, le grand nombre d'employés de tout grade, est justement ce qui le met chaque jour sur le point de tomber. Croyez-vous que la France se mît beaucoup en peine de payer le tribut à l'homme de l'île d'Elbe plutôt qu'à l'homme de Coblentz? Nullement; mais il y avait une multitude de gens qui voulaient de l'argent des contribuables, et qui voyaient possibilité d'en avoir par le moyen de l'un plutôt que par le moyen de l'autre : voilà la clef de toutes les vicissitudes que nous avons vues.»

N'importe. Alors retentirent encore de tous côtés ces maximes politiques :

Un soldat tel que lui peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre :
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

S'il y avait eu possibilité de rire dans cette réinstallation impériale, on se serait égayé à

voir les embarras, les menées de tous ces dignitaires, maréchaux, préfets, qui tâchaient de ne pas se compromettre vis-à-vis de l'un ou de l'autre. Masséna temporise à Marseille; il se remue, va, vient, fait l'empressé, court à toute bride après Napoléon quand il le sait hors de sa portée. Augereau demande de Rouen, en style de 93, pardon à Napoléon de ses turpitudes, de ses indécentes proclamations. Ceux qui n'espèrent pas de pardon s'enfuient à Gand; ils reviendront en croupe de Cosaques faire de leurs craintes de la fidélité. Fouché demeure; il amuse l'empereur, correspond avec le roi, et se ménage ainsi les deux partis. Bourmont veut voir jusqu'au moment décisif pour qui penchera la balance; il passe à l'ennemi quand il prévoit impossibilité pour Napoléon d'anéantir toutes les armées qui viennent en file sur la France. Benjamin Constant manifeste les plus nobles sentimens le 19 mars contre Napoléon; il exècre son despotisme, et le lendemain il est dans son conseil d'état. C'est que la cour est un paradis de délices, c'est qu'il n'est rien qu'on n'oublie quand on peut y entrer. La meilleure clef de tous nos caractères politiques est une clef de chambellan.

Louis XVIII abjura tout sentiment hostile envers M. de Châteaubriand, lui rendit toute sa confiance, se repentit de n'avoir pas adopté ses conseils sur le ministère; mais, hélas! c'était trop tard.

A Gand, il remplit auprès du roi les fonctions de ministre. Le poste était épineux; il lui fallait diplomatiser avec les cabinets étrangers, recommander l'infortune, et, de plus, se défendre auprès du monarque de l'influence de quelques favoris ineptes, comme le duc de Blacas. Ses rapports au roi sont, de plus, empreints de consolation et d'espérances; il s'y prend, chose extraordinaire à lui, sur le ton de la plaisanterie, mais d'une plaisanterie glaciale, pour déconsidérer les actes de Napoléon.

Mais c'était contre les confiscations des biens des émigrés, dont l'empereur s'était réservé la prérogative dans un édit sur la Légion-d'Honneur, que M. de Chateaubriand dirigeait particulièrement ses rapports au roi; et, au fait, c'était là ce qu'il y avait de plus important pour tout ce qui formait son entourage.

« Je ne me permets de parler à Votre Majesté que d'après des documens officiels. Les spoliations sont visiblement annoncées. La dépouille

du citoyen est promise au soldat dans le rapport sur la Légion-d'Honneur : il y est dit qu'on remplacera par des biens situés en France une partie des dotations de l'armée. Et de quels biens s'agit-il ?... Indubitablement des vignes de Bordeaux, des oliviers de Marseille, en un mot, de tous les biens des particuliers et des villes qui auront manifesté leur attachement à la cause des Bourbons. »

Ce fut ce qui provoqua l'ordonnance royale de Gand, contresignée d'Ambray, par laquelle il était enjoint à tous préfets, sous-préfets, maires, procureurs dits impériaux, juges et membres de tribunaux, de ne procéder à aucune vente de biens contraventionnelle à l'article 66 de la Charte, qui anéantit le droit de confiscation.

CHAPITRE XXXIX.

Waterloo. — Rentrée en France des Bourbons et de M. de Chateaubriand. — Il préside le collége électoral du Loiret. — Sa nomination à la pairie. — Son entrée à l'Académie. — Il publie *la Monarchie suivant la Charte.* — Examen de cette brochure. — Disgrâce. — Il est destitué par ordonnance, de sa place de ministre conseiller d'Etat.

Lamentabile regnum.
VIRGILE.

—

Grande et suprême catastrophe que Waterloo! champs engraissés du sang de nos braves! champs où le soc du laboureur heurte l'armure de nos cuirassiers, l'aigle rouillée des drapeaux tricolores! champs où sous d'ondoyantes moissons blanchissent çà et là des os héroïques! champs d'où la victoire si long-temps amie de

nos étendards, prit son vol vers le septentrion tout en émoi de la levée du géant impérial! champs où Napoléon mit en enjeu l'avenir de la France contre la conquête de l'Europe, une grande, forte armée contre le rétablissement d'une dynastie de quatorze siècles!

> Quis talia fando
> Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulixi,
> Temperet a lacrymis?

La plus sublime des réputations guerrières, la plus imposante, fit voir là que tout n'est que vanité; que gloire, puissance, renom ne peuvent rien contre le hasard, ce dieu mystérieux, ce destin, que les Vates plaçaient au-dessus de Jupiter. Allégorie ingénieuse et juste! Le plus redouté des hommes de guerre vit là s'éteindre sa foudre sans force, sans carreaux.

Le souvenir de Waterloo afflige, mais je ne sais trop pourquoi on veut faire de cette défaite texte à du libéralisme! L'homme vraiment impartial, le penseur qui ne se met pas à la suite, se demande vainement ce que la liberté aurait trouvé là à une victoire : comment douter de l'antipathie de Napoléon pour la cause libérale? Les gens cupides d'argent et de majorats, qui

faisaient semblant de se passionner pour cette cause en se passionnant pour leur guerrier liberticide, ne pouvaient disconvenir que l'auteur de l'*acte additionnel* ne mimât le rôle avec répugnance, avec mauvaise humeur.

Ombres des héros de Jemmapes, de Valmy, Fleurus, auriez-vous dit, il y avait une vingtaine d'années, dans ces belles batailles dont le souvenir nous électrise, auriez-vous supposé qu'un jour, non loin du champ d'honneur où vous succombâtes, on ne sauverait quelques débris de liberté qu'en fuyant devant ces hordes étrangères que vous foudroyez au cri, au formidable cri de *vive la république?*

Voilà le dénouement du drame impérial! Waterloo! jour où le despotisme joua de ses restes, et ne sut pas même courir au-devant d'une balle quand ses crédules adorateurs mouraient et ne se rendaient pas, Séides d'un Mahomet qui leur promettait, non les enivremens d'un long avenir de délices, mais un bout de ruban rouge! Et le dix-neuvième siècle assure qu'il a le sens commun!

Anglais, Prussiens, Baskirs, Cosaques, vinrent de nouveau camper aux Champs-Élysées.

Alors s'offrit encore le mesquin spectacle des

Bourbons rentrant sous la protection des baïonnettes étrangères! Malheureux 1815! où placer donc un peu d'enthousiasme s'il en reste dans un cœur français?

Chateaubriand rentra avec Louis XVIII, qui par ordonnance le nomma président du collége électoral du Loiret.

Il y a dans le discours d'ouverture des phrases mal sonnantes. Je viens de relire ce discours; et, quoique peu royaliste, je n'y puis voir texte à tant de déclamations sorties des journaux semi-impériaux contre M. de Chateaubriand depuis 1815 jusqu'à 1824. On aurait voulu peut-être qu'à l'aspect de ces six cent mille étrangers prêts à se partager la France, lorsque le parlement anglais ne cessait de retentir d'un affreux *delenda Carthago*, on aurait voulu que, mettant de côté une indignation bien naturelle, M. de Chateaubriand recommandât aux électeurs les traîtres qui, violant leurs sermens comme ils avaient violé ceux qu'ils avaient faits à la république, avaient couru au devant de la tyrannie, et mis la France à la merci de ceux qui pouvaient enfin se venger de leurs échecs devant les magnifiques drapeaux républicains.

Et de quoi vous plaignez-vous, qui, de quoi

vous plaignez-vous, quand l'homme qui préside s'écrie : « Laisser à l'écart les artisans de nos troubles, c'est justice. La justice n'est point une réaction, l'oubli n'est point une vengeance ; il ne faut pas qu'un homme se croie puni parce qu'il n'est pas récompensé du mal qu'il a fait. »

Et, cependant, ouvrez toutes les biographies, vous verrez des impériaux désappointés, à l'instar du système insidieux des Bellart et Marchangy, et autres persécuteurs de la presse, isoler quelques phrases de ce discours et tirer dessus.

Peu avant cette nomination à la présidence du collége, M. de Chateaubriand avait été nommé membre de la Chambre des pairs, hôtel des invalides où vont amortir leur chute tous nos grands et petits hommes dont on craint les reproches d'ingratitude.

Le 21 mars 1816, il parut dans l'Académie française. Entraîné par le torrent politique, on ne fit pas grande attention à cette réparation qui, dans d'autres temps, eût mis en émoi la littérature.

Il doit sembler surprenant à la plupart des personnes qui connaissent, aiment le caractère élevé de M. de Chateaubriand, de le voir en-

trer à l'Académie sous le petit coup d'état de M. de Vaublanc, 18 fructidor en miniature, qui donne la mesure juste de nos pygmées, et qui ferait rire, si deux hommes d'un talent distingué, MM. Arnault et Étienne, n'avaient pas été éliminés. Ce que Louis XIV et Louis XV n'avaient pas fait, M. de Vaublanc le fit : il porta la main sur l'inviolabilité académique. Il remania les classes de l'Institut ; il mit cette aggrégation sur le pied des quatre académies de l'ancien régime, et puis après il se reposa. Il attendait qu'on le nommât aux places rendues vides par son ordonnance : l'Académie se respecta.

Les deux plus brillantes oraisons alors prononcées par M. de Chateaubriand à la chambre haute ont cela de particulier, que le but vers lequel elles poussaient s'est trouvé réalisé par les circonstances : il s'opposa à la loi du renouvellement partiel de la Chambre des députés, et proposa quelque chose d'approchant à cette expédion d'Alger qui nous occupe.

Mais un évènement marquant sous tous les rapports, évènement littéraire, évènement politique en même temps, ce fut la publication de sa *Monarchie selon la Charte.* Monument de style et d'élocution, il place l'auteur au premier

rang des écrivains publicistes. Son style y brille dans tout son plein. Sa destitution de ministre d'état ne marque pas moins dans sa carrière politique; mais on regrette avec raison que, dégoûté des affaires de cour, il ne se soit pas enfui dans un Ferney chercher de laborieux loisirs. Je ne suis pas assez fervent envers notre pauvre gouvernement représentatif pour voir largement rachetés, par quelques services que l'écrivain a rendus à cette cause, les ouvrages avortés, les histoires, poèmes, dont il aurait pu enrichir la postérité. Bien nous prend qu'un mandat à la manière de ceux qui approvisionnent notre tribune de Cicérons, n'ait pas fourvoyé les passions ardentes de Voltaire, et dévoré à la tribune sa vie. Quelles disputes sur le Quiétisme, le Jansénisme et autres misères, ne s'élevèrent pas en tourbillons, en orages, dans la vie de Fénelon, de Bossuet! Sans doute, eux aussi ils devaient voir à tout moment *la France sur le bord de l'abîme;* et cependant qui s'inquiète aujourd'hui de ces longs débats religieux? Le *Télémaque*, que, dans les intermittences de sa fièvre disputeuse, Fénelon écrivit pour se distraire, voilà ce qui sauve sa mémoire de l'oubli.

La Monarchie selon la Charte parut. Voici ce

qui motivait, suivant le noble pair, ministre d'état, cette publication :

« Si le conseil, disait-il, dont j'ai l'honneur d'être membre, était quelquefois assemblé, on pourrait me dire : Parlez dans le conseil ; mais ce conseil ne s'assemble pas ; il faut donc que je trouve le moyen de faire entendre mes humbles remontrances, et de remplir mes fonctions de ministre. »

La chambre introuvable avait été nommée sous l'influence des troupes étrangères ; ce n'était qu'un vain simulacre de représentation. Les électeurs bonapartistes et républicains n'avaient la plupart osé se présenter à la salle d'élection. Les uns avaient été souffletés, les autres expulsés. Dans un tel état de choses, M. de Chateaubriand lança cette publication, où, dans la fièvre d'ancien régime qui régnait alors, il dit de bonnes vérités, mais en caressant toujours les intérêts royalistes.

D'abord il déduit logiquement la nécessité, l'absolue nécessité, de vivre sous l'empire d'une Charte.

A l'égard du premier membre de la triplicité législative, il ne voudrait pas, par une méticulosité trop scrupuleuse, de l'initiative de la loi

comme d'une corvée de la royauté, surtout dans les lois impopulaires. La dignité royale lui semble compromise par les coupures et amendemens des haute et basse Chambres.

Pour le second pouvoir, la Chambre des pairs, il la voudrait plus privilégiée, honorée et riche.

Nous nous demandons depuis long-temps, avec tout ce qui se dégage de l'imitation, ce que l'État a à gagner dans cette permanence, dans cette personnification de l'aristocratie.

Mirabeau, dont les prévisions sur la marche de la révolution se sont accomplies avec une précision surprenante, Mirabeau qui voulait une monarchie mitigée, qui compromit même sa popularité en résistant au torrent; Mirabeau qui, par conséquent, montra autant de perspicacité d'homme d'état que de haute éloquence, ne voulut jamais entendre parler d'une pareille institution. Mounier, Lally-Tolendal et leur parti en furent pour leurs velléités de pairie, patriciat qui doit tôt ou tard anéantir la liberté.

A Rome et à Athènes, patriciens et aristocrates mirent constamment en péril la république, et cela non moins par leurs empiètemens que par le désespoir où ils mettaient les prolétaires, qui, pour les contrebalancer, se groupaient

autour d'un Périclès, d'un Marius, d'un César, de toute notabilité quelconque, qui échangeait sa protection contre de l'absolutisme. Un ambitieux embrassait la cause plébéienne, et dès lors le voilà à peu près sur les marches du trône. Malheureux système de choses! il perdit la république. César réussit à moitié, Octave réussit totalement, parce qu'ils s'unirent au peuple en soignant leurs intérêts, comme ce bon M. Tartufe. Mais il est avéré que le sénat, pairie romaine, perdit tout, crédit, pouvoir, richesses même, à l'établissement de l'empire romain.

Dans les républiques du moyen âge, à Venise, à Gênes, l'aristocratie anéantit au plus vite l'énergie de l'élément populaire. Il est de fait qu'avec la liberté de la presse, c'est-à-dire avec ce levier tout populaire, ces états n'auraient pas subsisté cinquante ans. Ils durèrent, mais par l'effacement total des masses, par leur asservissement. Une inquisition de tortures, et le Pont des Soupirs au bout, dévoraient quiconque parlait politique. Sans cela, si matelots, soldats, artisans, avaient pris fait et cause pour les divers partis qui divisaient cette noblesse en possession de tout, et en possession de répandre dans la populace ces tas d'or qui

affluaient chez elle par la conquête et le commerce, Venise n'eût cessé d'être à feu et à sang. Soliman, ou Charles-Quint, ou Louis XII, en eussent vu facilement la fin.

Pareil état de choses saurait-il nous aller ?

Ne l'avons-nous pas vue, notre noblesse, s'échapper de France à l'aspect de la refonte sociale, courir sur les degrés de tous les trônes, demander main forte, et sous prétexte d'empêcher les maux de la révolution, les rendre pires de jour en jour ?

M. de Chateaubriand, en soumettant à son examen l'institution de la pairie, a parlé avec la partialité d'un émigré.

A l'occasion du troisième corps de la trinité politique, la représentation nationale, il développe des idées qui étaient fortes pour le temps. Il montre le pouvoir, les attributions de la chambre élective, dans toute leur latitude. Il veut surtout que le ministère marche avec la majorité ; que la presse soit libre ; que les ministres soient responsables devant elle; et une infinité d'autres choses qui, établies, incontestées aujourd'hui, n'en étaient pas moins difficiles, dangereuses même à proclamer alors.

L'immoralité d'un ministère de la police, les

fautes des trois ministères qui s'étaient succédé depuis 1814, il les signale, les analyse. Il rassure la couronne sur le royalisme des collèges électoraux, mais il lui montre une conspiration permanente dans le jeu des intérêts révolutionnaires.

Nous l'avons vu appeler l'aristocratie à consolider la royauté ; vers la fin de sa brochure il y appelle aussi le clergé.

Somme totale, l'ouvrage écrit sous l'influence des intérêts monarchiques auxquels l'auteur s'était dévoué, porte cependant de nombreux germes d'un libéralisme plus tard développé. On sait, c'est démontré par la constitution craniologique de l'auteur, que l'opposition lui est indispensable. Pour la facture, le style est vigoureux, sans pathos, plein de Montesquieu.

Sa brochure lancée, trois jours après *le Moniteur* publia cette ordonnance :

« Louis, etc. ;

» Le vicomte de Chateaubriand ayant, dans un écrit imprimé, élevé des doutes sur notre volonté personnelle, manifestée par notre or-

donnance du 5 septembre, nous avons ordonné ce qui suit :

Le vicomte de Chateaubriand cesse de ce jour d'être compté au nombre de nos ministres d'état.»

Un *post-scriptum* écrit sous le coup de l'ordonnance du 5 septembre, et le passage sur la pairie, lui valurent sa disgrâce.

CHAPITRE XL.

Causes de l'animadversion de Louis XVIII contre M. de Chateaubriand. — M. de Chateaubriand vend sa bibliothèque au sortir du conseil d'état. — Fondation du *Conservateur*. — Les collaborateurs. — Guerre à M. Decazes. — Influence de l'affaire Canuel sur les chefs du royalisme. — Ultras. — La fameuse *note secrète*. — Le *Times* l'attribue à M. de Chateaubriand. — Scandale.

Non, non, le temps n'est plus où la religion
Sous le poids du mépris et de l'oppression,
D'une tremblante main relevant ses bannières
Dans l'ombre des forêts, dans le creux des tanières
Loin des autels détruits et des temples déserts,
Adorait en tremblant le dieu de l'univers.

DELILLE.

—

Pourquoi, se demande-t-on, Louis XVIII, ce digne, cet excellent homme, jouait-il l'ingratitude, lui convaincu de ses grandes obligations envers M. de Chateaubriand, lui qui lui devait tant, qui en convenait, qui s'exécutait de si bonne grâce, attribuant bien plus à sa plume

qu'à cent mille Vendéens... ? c'était son mot il faut bien le répéter. Il le disgracie ! et cela pour une vétille ! il disgracie M. de Chateaubriand, son compagnon d'exil à Gand, son ministre à portefeuille, son ami, son consolateur. On rentre sur le sol natal ; le roi n'en veut plus. C'est assez pour lui d'un siége dans le conseil d'état.

Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

C'est que le génie est aussi, lui, une puissance ; c'est que la royauté de fait jalousait cette royauté-là ; c'est que Sa Majesté Très Chrétienne avait bien par derrière elle une traînée de gentilshommes, d'officiers du palais, de courtisans, et que M. de Chateaubriand s'appuyait sur l'opinion publique : force était bien au monarque de la compter pour quelque chose, cette opinion publique ; cette opinion publique folle de M. de Chateaubriand, le plaçait aux honneurs, en dépit des préventions classiques du roi.

Et puis, un homme de lettres ! un écrivain comme M. de Chateaubriand, un écrivain nourri, bercé, gâté de fanfares élogieuses, use de sa royauté. Quelque bien qu'il se contraigne, il se laisse aller à des échappées ; il tient à ses déci-

sions; et en effet, il les sait droites, et toutes les formules de l'obséquiosité, de la plus exquise politesse, tous les étalages de dévouement, ne sauraient dérober ce qu'il y a d'absolu là-dedans aux yeux du monarque qui trône.

Mais pair de France il jouissait de l'inviolabilité attachée aux membres de la Chambre haute; aussi mit-on en jugement l'imprimeur. Il fut acquitté; mais le pair ministre secrétaire d'état, fut en disgrâce, pour avoir donné en France le premier exemple d'un membre du conseil privé écrivant en opposition dire ce avec le système ministériel.

Peu thésauriseur de son naturel..., l'économie! une vertu si vulgaire que beaucoup de gens n'en veulent pas! à plus forte raison les grands hommes, si l'on excepte toutefois Napoléon et lord Byron : Napoléon dans ses beaux jours avait distillé de ses conquêtes six cents millions bien étiquetés, numérotés, dans les caveaux des Tuileries; et lord Byron vantait, célébrait, adorait de plus en plus les vertus d'une guinée. Peu thésauriseur de son naturel, M. de Chateaubriand se trouva au sortir du conseil d'état dans un tel dénuement qu'il lui fallut vendre sa bibliothèque.

Il la vendit. C'est incontestablement un des plus durs sacrifices de l'homme de lettres ; il ne s'y résout qu'à la dernière extrémité. Ses livres! mais ses livres sont ses vrais amis, ses inséparables : *perigrinantur*, *rusticantur*, et je ne sais quoi encore, au dire de Cicéron. Il en sait le format, la page, la table, la virgule, l'homme de lettres! il a fait des marges les dépositaires de ses réflexions ; d'autres éditions ne sauraient remplacer celles-ci. Certes, quand l'homme de lettres vend ses livres au sortir du ministère, il n'y a pas à douter de son intégrité, de son désintéressement dans le maniement des affaires publiques. M. de Corbière, vaincu enfin dans son duel à mort contre la presse, en 1827, a-t-il vendu ses chers bouquins?

M. de Chateaubriand se vit en outre dans l'obligation de se défaire d'une retraite charmante qu'il avait acquise des fruits de son *Génie du Christianisme*. « L'homme de mérite, dit-il, qui a depuis habité cette retraite, m'en a rendu la perte moins sensible. »

Le *Conservateur* fut fondé sous ses auspices.

Quand les intérêts sont bouleversés, que les passions mugissent, quand on vit enfin dans des temps comme les nôtres, où les systèmes chan-

gent ainsi que les ministères en un tour de cadran, et les dynasties chaque année, l'homme de lettres est arraché, dit-on, à ses études. Raison d'optique ou autre, le siècle qu'il a sous les yeux est, dit-il, le plus affairé de tous; il est nécessaire à son siècle; ne lui conseillez pas la retraite, il veut combattre : la lice ! ouvrez-lui la lice. Ainsi s'usent, sans profit pour la postérité, les jours étiolés des Chateaubriand, des Lamartine! Le premier fait de la polémique, le second s'écrie avec tristesse :

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme, et la lyre et les yeux de Néron,
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule,
Des temples au palais, du cirque au Panthéon;
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme
Dévore déjà son foyer.

Barthélemy a fait preuve de ton épique en temps et lieu; mais il s'arme du fouet d'Archiloque. Que voulez-vous?

Il contemple d'un œil effaré de surprise
Le grand panorama d'un monde qui se brise.

Rassurez-vous, messieurs. La bulle *Unigenitus*

a bien fait parler d'elle, durant la fougue des passions théologiques, tout autant que la Charte aujourd'hui. Qui s'occupe de la bulle à présent? qui y songe?

Oui, même, qui se met en peine de la *transsubstantiation*, de l'*immaculation de la sainte Vierge*, sujets si importans, dans les dix premiers siècles, de guerres, de schismes, de scissions, orageuses questions qui dramatisaient les conciles œcuméniques de Nicée, d'Antioche, de Constantinople? Et quels torrens de phrases, quels flux de paroles dans ces synodes! quelles passions ascétiques dans ces évêques accourus d'Espagne, de France, d'Égypte, de Mésie, de Syrie! Eutychès, Nestor, Arius, remuaient bien autrement le monde que nos députés!

Quid rides? mutato nomine, de te
Fabula narratur.

Le Conservateur eut un de ces succès auxquels son patron est accoutumé. *La Minerve* venait d'entrer dans le champ-clos, il fallait de l'antagonisme. Les Étienne, les Jay, les Benjamin Constant, les Tissot, les Dupaty, défendaient dans d'éloquentes pages les principes libéraux alors bien hétérogènes; car il s'y mêlait et du

bonapartisme et du républicanisme, et beaucoup surtout, beaucoup de haine contre le *perfide insulaire*. Le chef de ce parti, Benjamin Constant, rédigeait ses lettres sur les cent jours au prix de quinze cents francs chaque; mais il ne lui fut jamais possible d'aborder la question, car il n'y est nulle part mention de cette période de trois mois et demi; cependant il allait y entrer quand l'assassinat du duc de Berry fit supprimer le recueil hebdomadaire.

M. Étienne, dans ce temps, écrivait, moyennant douze cents francs par semaine, ses *Lettres sur Paris*, qui valent bien *les Provinciales* de Pascal; MM. Jouy, Jay, faisaient par-ci par-là de la politique, de la littérature. Jamais influence pareille à celle de cette *Minerve;* le pacha d'Égypte, lui, du fond de son Orient, des bords humides de son Nil, s'était fait coucher sur les registres d'abonnement.

Autel contre autel, c'est la devise de ce siècle de pondération. On sacrifiait à Baal; les écrivains du royalisme voulurent sacrifier au vrai Dieu: style de sacristie. *Le Conservateur* avait à sa tête M. de Chateaubriand, l'oracle du parti, car la fougue du royalisme l'avait alors poussé à l'extrême, au point de regretter la Chambre introu-

vable comme le seul palladium de la monarchie.

Ses collaborateurs, c'étaient M. de Corbière, hobereau entier dans ses opinions, incorrect, mais fort de logique ; M. de Castelbajac, qui avec un nom aussi méridional, ne pouvait qu'apporter de ces principes que féconde la Garonne; M. de Bonald, aux élucubrations métaphysiques; M. Clausel de Coussergues, turbulent, pointilleux, sarcastique, et qui, dit-on, à force d'esprit arrivait parfois à l'éloquence; plus M. de Frénilly, héritier de la plume de Jérémie, sans cesse en pleurs ou en fureur pour l'autel et le trône; plus M. de Lamennais, prêtre éloquent, qui aurait pu être quelque chose auprès de Bossuet dans un temps où l'Église aurait bâti sur l'opinion; plus M. de Villèle, qui ne donna qu'un article; plus M. O'Mahony, comte d'origine irlandaise, faisant de la politique affaire de passe-temps, et tenant excellente table.

Une violente, une insatiable haine contre M. Decazes cimentait ces célébrités dans *le Conservateur*. M. Decazes essayait alors son système de bascule, persuadé que dans la triplicité constitutionnelle il n'y avait pas d'autre emploi à faire de la royauté pour gouverner.

Alors M. Decazes avait donné la main au parti libéral, qui, il est vrai, ne se montra pas trop reconnaissant. Il avait fait présent à ce parti de la loi du 5 septembre. Ce n'est rien, peut-être les sommités du royalisme le lui auraient pardonné; mais il avait capté l'amitié de Louis XVIII, il était favori : *Inde iræ.*

Élève de la politique de madame de Staël, M. Decazes avait remarqué de l'analogie entre la ligue et la révolution ; et Louis XVIII, c'était Henri IV. Or, les *Considérations sur la révolution française* lui avaient appris que Henri IV s'était bien trouvé des chefs des ligueurs, qu'il avait gagnés en presque totalité par des faveurs, des dignités; et cela au grand mécontentement, au scandale, au désespoir de ses vieux compagnons d'Ivry, d'Arques, eux qui s'étaient sacrifiés pour sa cause. M. Decazes s'était adressé aux créatures de la révolution.

C'est ce qui faisait dire à M. de Chateaubriand dans son fameux journal :

« Alors un grand scandale fut donné : des commissaires partirent pour les départemens avec mission de faire nommer ou de faire rejeter les candidats désignés; des ministres écrivirent des circulaires dans le même esprit, des préfets

osèrent en répandre sous leurs propres et privés noms. Les candidats exclus étaient des hommes tels que MM. de Kergorlay, de Bonald, de Villèle, de Corbière, etc. Partout on voyait voter des hommes qui avaient proscrit les Bourbons pendant les cent jours... On rappela donc aux places les hommes des cent jours, d'où l'on chassa les royalistes. Quiconque dans les élections avait fait quelques remontrances contre les nouvelles mesures, ou refusé de les favoriser, fut destitué; ainsi tombèrent tour à tour les préfets de Gap, de Carcassonne, de Montpellier, de Nîmes, de Mende, de Clermont, de Moulins, de Bourges, de Niort, de Périgueux, de Laval, du Morbihan, de Rouen, de Tours, d'Amiens, de Bar-le-Duc, et tant d'autres royalistes dans les petites comme dans les grandes places. La chose en est venue au point que lorsque l'on veut réussir dans une demande, il faut cacher soigneusement ce que l'on a fait pour le trône. »

Nous voyons avec regret la polémique de M. de Chateaubriand entachée de regrets et d'amour pour les places; plaie de notre civilisation, plaie honteuse! plaie que l'on ne cherche pas du tout à cacher!

En 1818, lors du fameux procès Canuel, M.

de Chateaubriand, les Vitrolles, les Fitz-James, les Sauvigny, furent quelque peu impliqués dans une espèce de conspiration royaliste. Il paraît même que les conciliabules se tenaient chez le noble pair, si nous en croyons le juge instructeur.

« Vous avez su, disait-il à M. de Romilly, que MM. de Chateaubriand, de Fitz-James, de Vibraie, Berthier de Sauvigny, de Limairac, de Vitrolles, de Berthier, la Poterie, la Rochejaquelein, de Chauvigny-Blot, de Viomesnil, Roussialle, étaient de la conspiration; que ces réunions avaient lieu chez MM. de Fitz-James, de Chateaubriand, de Vitrolles, et que ces différentes réunions correspondaient avec celles qui se tenaient chez le général Chappedelaine et dont vous faisiez partie.»

M. de Chateaubriand s'écriait dans *le Conservateur :*

« Que M. le juge d'instruction sache que tous les amis du roi, peuvent entrer chez moi à toutes les heures du jour et de la nuit; mais que tout ennemi du roi lorsqu'il me sera connu, ne passera jamais le seuil de ma porte. Pendant quatre mois, la *correspondance privée* n'a cessé de nous représenter comme des traîtres, elle a

trouvé des hommes assez stupides pour croire à de pareilles abominations. Que va-t-elle dire aujourd'hui ? par quelle nouvelle imposture justifiera-t-elle son imposture ? Est-ce donc notre tête que l'on voulait, car personne ne peut nous enlever l'honneur ? La haine contre les royalistes s'est bien accrue : naguère on ne faisait encore que les amnistier pour avoir été fidèles : aujourd'hui aurait-on voulu leur faire subir la peine de ce crime ? est-ce notre sang que désirent ces dénonciateurs ennemis de la légitimité ? mais quand avons-nous refusé de le verser pour le roi ? Heureux, ô vous mon cousin et mon frère, immolés en accomplissant votre devoir! »

De bonne foi, cela ressemble un peu à ce M. Prud'homme d'Henri Monnier, devant la cour d'assises, qui crie *vive le roi*, qui veut à toute force porter sa tête sur l'échafaud, pour la cause du roi et de son auguste famille.

Si toutes les plaintes se ressemblent dans les rangs les plus dissidens, si les ambitions déçues n'ont qu'un langage, c'est que c'est celui du désappointement béant qui ne peut happer les récompenses. J'ai beau feuilleter Aristophane, tout ce qui nous reste des pensées populaires et intimes de la Grèce, je ne vois pas ces regrets

aux emplois, ces vanteries de *service*, ces gémissemens d'exclusion Pourquoi ? c'est qu'à Athènes on ne se révolutionnait pas pour paître au budget, pour s'engraisser d'une sinécure; le trésor est chez nous prime d'encouragement aux perturbateurs. La France avait perdu deux fois son intégralité de territoire à cet étrange jeu des batailles, et deux fois, il faut bien le dire, elle avait été envahie, presque conquise. Ce n'était pas la faute des Bourbons, chacun en convenait intérieurement; mais on ne les rendait pas moins responsables des suites des désastres de Moscou et de Waterloo; de là cette antipathie contre eux; de là cette animosité sourde, comprimée, somnolente, qui a fini par l'explosion de la grande semaine.

On conçoit qu'il n'y avait point de couronnes civiques, de ces ovations que décerne la voix populaire, pour les partisans de cette quasi-féodalité restaurée par les Baskirs et les Pandours. Il y a eu sans doute de beaux génies dans cette littérature polémique consacrée à la défense de la vieille France; il y a eu des génies auxquels il n'aurait fallu que les acclamations du public pour les faire prospérer, fleurir. Bien loin de là, on les a méconnus, on a laissé leurs livres dans

cette obscurité que dissipent seuls les journaux de l'opposition libérale; ainsi M. Le Maistre, M. Charles Nodier, M. Michaud, eurent alors beaucoup à souffrir de ces préventions; mais, parmi les plus maltraités, les plus poursuivis, malgré des attestations glorieuses, belles, brillantes, comme *Atala*, le *Génie du Christianisme*, M. de Chateaubriand fut le point de mire surtout de toutes les attaques possibles, depuis le quolibet du feuilleton jusqu'à la critique en règle des journaux de grand format; et le public, qui se laisse mener au gré de ceux qui s'emparent de ses affections politiques, ce public ne songeait alors au père Aubry et à la fiole d'eau du Jourdain, que pour éclater de rire. Que de fois les expressions des Muscogulges ont été citées comme étranges à côté des nôtres! que de fois la parodie s'est emparée des idées de Chactas, de ses figures auxquelles les aristarques du *Miroir* et les Aristophanes du boulevard, reprochaient sérieusement d'être sans analogie avec les idées et les figures des classiques du Lycée!

Si les inconséquences de la versatilité publique ne s'étaient adressées qu'au littérateur, il aurait supporté ces déboires, souffert avec rési-

gnation, constance, un martyre de tous les jours; mais il y avait aussi des traits pour le publiciste, et même des plus cuisans pour l'homme, pour le Français. Telle fut la fameuse *note secrète* en 1818.

Le Times, en juin 1818, publie une « Remontrance aux souverains alliés pour les engager à ne point retirer l'armée d'occupation des frontières de France. »

Et le même journal, par une charitable insinuation, l'attribuait au noble pair.

Quelle aubaine pour la presse libérale! cela se conçoit: l'Atlas du Conservateur dénigré, flétri! le chef des ultrà-royalistes livré ainsi aux accusations, aux diatribes, se défendit avec l'accent de l'indignation, avec l'accent d'un cœur français outragé dans son honneur. Cependant la calomnie d'aller son train. Il voulut poursuivre devant les tribunaux d'Angleterre le journal de Londres; il lui envoya une dénégation énergique, avec intimation de l'insérer. Peu satisfait, il se servit du *Conservateur* pour publier la plus éloquente, la plus indignée des récriminations; et quoi qu'en voulussent dire les meneurs, justice resta à la vérité dans l'opinion publique.

M. de Chateaubriand fit de la polémique jus-

qu'au renversement du ministère Decazes. On sait quelle catastrophe l'amena. C'est ce dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLI.

Guerre de M. de Chateaubriand contre M. de Decazes. — Position de M. Decazes. — Assassinat du duc de Berry. — Diatribe de M. de Chateaubriand contre le ministre favori. — Il écrit ses *Mémoires sur le duc de Berry*. — Examen de cet ouvrage. — Origine des Bourbons. — Détails de l'enfance du prince. — Circonstances de sa mort.

> Che questo è 'l duol che tutti gl' altri passa.
>
> ARIOSTO, *canto XXIII*.

L'homme contre lequel M. de Chateaubriand n'avait pas assez de bile, que sa polémique emmaillait, enlaçait d'une argumentation de dévouement, de fidélité, l'homme qu'il stygmatisait hebdomadairement *au nom de l'autel et du trône*, le ministre favori, M. Decazes, s'était déjà bien relâché de sa ferveur libérale! M. de Chateaubriand allait être embarrassé! il lui fallait texte

à opposition, et le favori venait de se laisser prendre aux séductions du faubourg Saint-Germain.

C'est qu'en effet M. Decazes s'était apparenté à la haute aristocratie ; c'est qu'en s'arrondissant d'une belle principauté en Danemarck par son mariage avec mademoiselle de Saint-Aulaire, fille de madame de Soyecourt, il s'était allié à la maison des monarques danois. M. Decazes avait en outre su se rendre père : or, il fallait de toute nécessité que la duchesse d'Angoulême tînt l'enfant sur les fonts baptismaux ; or, de plus, quand on s'allie à une maison princière et qu'on veut avoir une commère comme la dauphine, il faut rompre avec les idées libérales : c'est ce qu'il fit.

Il était même tombé en conspiration permanente contre la loi des élections, lui qui l'avait provoquée, lui qui l'avait étayée, épontillée d'une nomination de soixante pairs. Le conseil fut scindé. MM. Dessoles, Louis, Gouvion-Saint-Cyr, les représentans du parti libéral, rompirent avec le palinodiste ; audace dont une ordonnance royale du 19 novembre fit justice ; M. Decazes leur substitua MM. le baron Pasquier, le marquis de Latour-Maubourg et Roy.

Mais l'incorrigible faubourg Saint-Germain pouvait-il adopter un parvenu? M. Decazes, une fois séparé de ses étais libéraux, une fois abandonné à sa seule valeur intrinsèque, se vit le jouet de la foi punique de ses nouveaux amis prétendus; il avait à souffrir de leur morgue; il avait à souffrir de ses remords, de son apostasie. On en était là quand fut assassiné le duc de Berry.

La mort du duc de Berry, indépendamment de la remise en question de la vieille monarchie de saint Louis, travailla d'espoir cette politique subalterne de portefeuilles, de remaniemens de ministères, de recompositions, auxquelles les ambitions paperassières attachent tant d'importance, et qui sont oubliées au bout de cinq à six ans. La chute de M. Decazes était désirée, demandée à grands cris par les ultras et les constitutionnels. Ces petits intérêts de la basse politique ne virent guère, dans la mort du prince, qu'un moyen inattendu d'arriver à leurs fins. Pour renverser donc cette faveur (sans égale dans ce siècle, à l'exception de celle de Godoy), on accusa le président du conseil de l'assassinat.

Ce furent surtout les royalistes qui insistèrent

là-dessus ; les aigles du parti n'y croyaient pas, mais ils ne la soutenaient pas moins avec aigreur, avec persévérance, par un syllogisme à leur usage : à savoir, le provocateur de l'ordonnance du 5 septembre avait démuselé la révolution, et la révolution avait dirigé le bras de Louvel. Conclusion : M. Decazes avait fait le coup.

M. de Chateaubriand, il faut en convenir, fut celui qui exploita le plus opiniâtrément tout ce qu'il y avait de malveillance dans ce raisonnement ; il le tordit, en fit dégoutter tout le fiel possible dans un article du *Conservateur* de la fin de février 1820.

« La main qui a porté le coup, disait-il, n'est pas la plus coupable. Ceux qui ont assassiné monseigneur le duc de Berry sont ceux qui, depuis quatre ans, établissent dans la monarchie des lois démocratiques ; ceux qui ont banni la religion de ces lois............................... Voilà les véritables meurtriers du duc de Berry....... Tout est possible sans un ministre, tout est impossible avec lui. La grande victime du nouveau 21 janvier pouvait, du haut du ciel, prier pour sa patrie : sa mort ne serait-elle profitable qu'à un seul homme? Nous plaindrions toutefois M. le comte Decazes s'il con-

sentait à teindre sa pourpre dictatoriale dans le sang de monseigneur le duc de Berry. »

Louis XVIII fut indigné pour son favori ; il s'écria :

« M. de Chateaubriand exploite la douleur que me cause la mort de mon neveu au profit de son parti. Comment un homme d'honneur répète-t-il, pour faire triompher sa coterie, des calomnies infâmes dont il ne croit pas un mot? »

Le roi avait quelque peu raison. Mais ce n'est pas quand les circonstances se sont éloignées avec leur amertume, leurs passions, qu'il faut juger les actes et les écrits faits dans le feu de l'acrimonie et des tourmens de l'âme.

Toujours est-il que M. Decazes fut renversé du coup. Louis XVIII se lassa à le soutenir de sa main souveraine. Force fut de le livrer en holocauste aux clameurs de tout le parti, de toute la noblesse, de tout le clergé, de tout le château, de son neveu, de ses nièces en larmes ! C'était une chute; mais autant que possible on l'amortit avec la première ambassade du monde, celle d'Angleterre.

Alors, étrange versatilité des partis ! alors le libéralisme, oui, le libéralisme si ardent à le renverser, le libéralisme le regretta ; le libéralisme

argua de la conservation du portrait du favori dans le cabinet de Louis XVIII, pour se flatter de sa rentrée en grâce. Il ressaisira, disait-il, les rênes de l'État. C'est que le libéralisme voyait les affaires tourner au 1815; la liberté de la presse suspendue, la liberté individuelle suspendue aussi, les notabilités monarchiques sur les degrés du trône, les cours prévôtales prêtes à éclore. Le pavillon Marsan redomina; alors les Richelieu, les La Bourdonnaye, les Villèle, remontrèrent aux salons du roi, aux petits levers, aux wisks, leurs figures de 1816, figures inaperçues depuis la dissolution de la chambre introuvable.

Restait M. de Chateaubriand. Louis XVIII fut bien contraint de déposer d'anciennes préventions; il fallut bien accueillir, gracieuser l'auteur de *la Monarchie suivant la Charte.* Mais en attendant qu'on lui trouvât une ambassade assez commode, assez désœuvrée, la rédaction d'une espèce d'oraison funèbre du duc de Berry fut confiée à son génie, qui, comme un ange attristé, avait renversé son flambeau et plié ses ailes radieuses.

Il y aurait de la mauvaise foi dans l'examen de ces *Mémoires sur S. A. R. monseigneur le duc*

de Berry, à arguer des principes libéraux venus depuis au noble vicomte, contre certains passages trop violens de royalisme. Il faut se reporter à 1820; il faut se mettre face à face de M. de Chateaubriand chef de l'ultracisme, persécuteur infatigable du ministère à bascule, Jérémie de la légitimité.

A peine fut-il su que la première plume de l'époque allait historiographier cette vie peu importante en elle-même, mais que l'esprit de faction brodait au gré de ses fantaisies, de ses douleurs, de sa rage, de son intérêt même, les documens vinrent en foule à l'écrivain. La princesse, encore mouillée de ses larmes et du sang de son époux rejailli sur elle, lui donna audience; elle lui remit sa correspondance, toutes les lettres amoureuses de ce prince, lettres, il faut en convenir, pleines de sentiment, de sensibilité, et qu'on n'eût pas attendues d'un homme aux formes rudes.

Des mains inconnues lui firent remettre des documens authentiques. Le marquis d'Ecquevilly, pour la partie militaire, fournit des renseignemens avec son ouvrage : *Campagnes des corps sous les ordres de S. A. S. monseigneur le prince de Condé.*

Sans doute le héros n'était pas à la hauteur de son Homère; mais qu'importe? Un sujet aussi plein de souvenirs amers, douloureux, de larmes, de tristesse, devait aller à cette âme mélancolique.

Toujours l'immense érudition de M. de Chateaubriand ! Dans la généalogie des Bourbons se pressent, abondent, s'accumulent des faits, des évènemens peu graves par eux-mêmes, mais importans pour la circonstance; et sur-le-champ une de ces phrases qui vont émouvoir, qui font de lui un écrivain à part:

«Ainsi, dit-il, Dieu partageant les enfans de Robert-le-Fort, dans la personne de saint Louis, en deux familles, donna le sceptre à l'une, et mit l'autre en réserve dans un rang moins élevé, pour y conserver ces vertus qui s'usent quelquefois sur le trône. Sujets avant d'être rois, les Bourbons moururent pour les Français avant que les Français mourussent pour eux.»

Arrêtons-nous encore un moment sur ces chapitres introductifs où s'épanchent ses trésors d'histoire : les chapitres personnels au défunt sont moins attrayans.

«Les Capets régnaient lorsque tous les autres souverains de l'Europe étaient encore sujets. Les

vassaux de nos rois sont devenus rois : les uns ont conquis l'Angleterre, les autres ont régné en Écosse ; ceux-ci ont chassé les Sarrasins de l'Espagne, de l'Italie, ceux-là ont formé les États de Portugal, de Naples, de Sicile. La Navarre et la Castille, les trônes de Léon et d'Aragon, les royaumes d'Arménie, de Constantinople et de Jérusalem ont été occupés par des princes du sang capétien. En 1380, plus de quinze branches composaient la maison de France, et cinq monarques de cette maison régnaient ensemble dans six monarchies diverses, sans compter un duc de Bretagne et un duc de Bourgogne. En tout une seule famille a produit cent quatorze souverains : trente-six rois de France, depuis Eudes jusqu'à Louis XVIII ; vingt-deux rois de Portugal, onze rois de Naples et de Sicile, quatre rois de toutes les Espagnes et des Indes ; trois rois de Hongrie, trois empereurs de Constantinople, trois rois de Navarre de la branche d'Évreux, et Antoine de Bourbon (1) ; dix-sept ducs de Bourgogne de la première et de la seconde

(1) L'écrivain a oublié un roi de Pologne, Henri III, qui, il est vrai, s'enfuit comme un déserteur de son trône, et, poursuivi par la gendarmerie polonaise, se sauva à Venise, d'où il vint en France.

maison, douze ducs de Bretagne, deux ducs de Lorraine et de Bar...; ajoutez plus de mille ans d'antiquité à cette race : hé bien! la révolution a livré tout cela au couteau de Louvel! »

Nous ne pouvons guère aujourd'hui prendre au sérieux ce commencement du chapitre V :

« Les deux frères montraient des inclinations différentes : monseigneur le duc d'Angoulême avait un penchant décidé pour les sciences, monseigneur le duc de Berry pour les arts. »

Il faut être sous le prestige d'un royalisme ardent pour prendre un intérêt infini aux détails de l'enfance du héros. Ainsi nous les passerons.

L'entrée en campagne eut lieu par le siége de Thionville, siége où, comme l'on sait, fut blessé M. de Chateaubriand ; peut-être y a-t-il quelque chose de personnel dans ce passage :

« Les compagnies bretonnes se trouvant parmi les plus avancées vers la place, il leur disait : « Je voudrais être Breton pour voir de plus près » l'ennemi. »

Notre écrivain est Breton.

Après la retraite de Champagne le prince alla rejoindre le corps d'émigrés français qui combattaient dans la Flandre autrichienne et dans

la Hollande. Cette armée du prince de Condé ne se dessina pas dans les guerres contre la république comme les hordes sauvages, guerrières, de cette Vendée à laquelle il faut bien rendre justice ; mais peut-être est-ce la faute des circonstances ; il y a des hasards dans les conjonctures militaires comme dans tout ; n'importe, M. de Chateaubriand dit de ce corps :

« L'armée de Condé, souvent contrainte de se replier avec les grandes armées dont elle subissait les fautes, ne fut jamais défaite. Hors de la portée du canon, elle marchait sans discipline : généraux, officiers, soldats, tous égaux, n'obéissaient presque plus ; au feu, elle serrait ses rangs et s'alignait sous le boulet ennemi. Pendant neuf campagnes elle n'eut pas une nuit de sommeil ; cent mille guerriers dormaient en paix derrière elle. Qu'avaient-ils à craindre ? trois Condés étaient à leurs avant-postes. »

Est-ce enthousiasme poétique, pindarisme de métaphores que ces cent mille Autrichiens dormant en paix derrière l'armée de Condé ?

Dans les campagnes de 1795, 1796 et 1797, aux affaires de Steindadt, d'Huningues, de Kamlach, de Munich, de Schassen-Ceid, au siége de Kehl, nous n'oublions pas que le prince n'a-

vait à la main qu'une épée tirée contre la France; nous n'oublions pas non plus qu'il n'y eut rien de bien homérique dans tout cela; mais, je l'avoue, on est si fatigué, si dégoûté de cet attiédissement mis dans le sang par une civilisation caduque, rangée, gourmée, prudente, par une tribune parlassière, que l'on lit avec plaisir le trait suivant :

« Il (le duc de Berry) avait blessé par des paroles sévères à la parade un officier général : celui-ci fit une réponse hardie que ses camarades essayèrent en vain de couvrir de leur voix; le prince l'entendit et cacha son émotion. Il laissa partir la colonne, fit ensuite appeler l'officier, l'emmena dans un bois avec des témoins, et lui dit :

« Monsieur, je crains de vous avoir offensé; » ici je ne suis point un prince, je suis un gentil- » homme français comme vous; me voici prêt à » vous donner toutes les satisfactions que vous » exigerez. »

» Et il met l'épée à la main. L'officier tombe à genoux, et baise cette noble main qui voulait non faire une blessure, mais panser celle de l'honneur : c'est Henri IV et Schomberg. »

Louis XVIII alla se mettre à la tête des Con-

déens, mais il ne se fit rien de passable. L'armée finit par se retirer en Volhinie. Déjà Bonaparte! c'était lui qui, dans le traité de Léoben avait stipulé la retraite des émigrés.

Charles d'Artois apprenait déjà à vieillir à Holy-Rood. Son fils alla passer un an dans ce château d'exil, puis il rejoignit l'armée en Pologne.

« Les Polonais sont les Français du nord, dit le biographe-poète; ils en ont la bravoure, la vivacité, l'esprit; ils parlent notre langue avec grâce. Les émigrés retrouvèrent au milieu des forêts de la Pologne de grandes dames qui leur donnèrent l'hospitalité comme au temps de la chevalerie. Ce qui ajoutait à l'illusion, c'était une certaine mollesse de l'Asie, introduite dans les vieux manoirs polonais, où des femmes charmantes ont l'air d'être enfermées par des enchanteurs et des infidèles. »

A merveille! mais cette fois-ci ce manteau brillant de poésie, ne peut nous cacher que ces Polonais venaient d'être partagés depuis peu d'années entre l'Autriche, la Prusse, et la Russie; que ces chevaliers français à la recherche de ces belles dames enfermées par des enchanteurs, s'étaient mis à la solde de la Russie au lieu de

sauter aventureusement sur les grèves de la Vendée, où il y avait un Quiberon et les mânes plaintifs de Sombreuil.

Suwarow rentré en Pologne, le duc de Berry passa en Italie, où il était quelque peu question de son mariage avec la princesse Christine de Naples. Il admira Rome. L'armée de Condé en 1800 reprenait campagne, le prince y retourna. Je ne sais ce que l'auteur veut dire en avançant que *sa destinée l'appelait à balancer un jour presque seul la fortune de l'homme qui avait tenu le monde dans sa main.*

A Hohenlinden le prince combattit contre Moreau dans un régiment commandé par son frère le duc d'Angoulême. Madame Bonaparte et madame Moreau ne s'étaient pas encore brouillées pour des caquetages de femmes; elles n'avaient pas encore séparé leurs maris par cette influence inaperçue qu'un être faible, séduisant comme la femme, a sur les esprits les plus entiers, les plus hauts; par conséquent le héros d'Hohenlinden n'était pas encore ce *général qui voulait acquérir une grande renommée pour la mettre aux pieds de son roi légitime.*

Paix en Allemagne. Peu à peu les princes se retirèrent un à un en Écosse, repétant, dit

l'auteur, ces adieux de Marie Stuart à la France:

Adieu, plaisant pays de France :
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!
Adieu, France; adieu, mes beaux jours!
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié.
Une part te reste : elle est la tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Retiré à Londres, le prince adoucit son exil par ces faiblesses qui doivent remplir les intervalles de la vie belliqueuse.

Oui, M. le vicomte, certes, oui, il nous faut ce mélange de gloire et de fautes amoureuses; parlez-moi de ces princes qui se jettent inconsidérément dans une mêlée meurtrière, et qui, au sortir de là, avec une profusion, une imprudence aimable, couvrent de pièces d'or le sein d'une nymphe au doux corsage, à la peau satinée; parlez-moi de ces hommes que mon prude siècle appelle extravagans, parce qu'ils sabrent sans calcul, et vont de là à des banquets de débauche. Grand dieu! cela ne vaut-il pas mieux

que ces avocats si moraux, que ces banquiers si économes, si rangés, qui ne feraient pas grâce au budget d'un billet de mille francs sur les cent vingt mille qu'ils reçoivent ? cela ne vaut-il pas mieux qu'un *juste milieu* si bourgeois, si épicier, dans son *doit et avoir ?*

L'inaction n'allait pas au duc de Berry ; il voulut faire partie de l'expédition de Copenhague, puis passer en Espagne en 1808.

Napoléon tombé, il fallait rentrer en France. Que penser, que dire de ces princes réduits à profiter des malheurs acharnés contre la plus colossale existence, pour rentrer dans leur patrie ! Les Bourbons sont condamnés à se montrer ici petits, mesquins. Mettez-moi la plus grande âme en eux, ils seront contraints par les évènemens à se dépoëtiser. Vainement Louis XVIII a jadis refusé avec une noble et mesurée indignation les propositions du premier consul, de vendre ses droits à la couronne de France ; vainement le duc de Berry a repoussé avec une méprisante colère un sicaire qui s'engagait en Angleterre à venir tuer Napoléon ; Napoléon tombé, Louis XVIII, le duc de Berry, viennent chez nous essuyer les affronts d'un contraste avec le géant vaincu.

A son arrivée à Bayeux, un régiment dont l'esprit n'était pas encore changé, passant dans les environs :

« Le duc de Berry se présente aux soldats, dit M. de Chateaubriand. « Vous êtes, leur dit-il, le premier régiment français que je rencontre. Je viens au nom du roi recevoir votre serment de fidélité. » Les soldats crient : *Vive l'empereur !* Ce n'est rien, dit le prince avec un sang-froid admirable; c'est le reste d'une vieille habitude. Il tire son épée, et crie *vive le roi* ! les soldats français aiment le courage ; ils répètent aussitôt *vive le roi !* »

Se non è vero , è ben trovato, dit la sagesse italienne.

Vint 1815 ; mais ce fils de France, que l'auteur a paré de vertus chevaleresques, ne réalise pas ce qu'il semble promettre dans les cent-jours : « il s'acquit des droits à l'estime de ses hôtes religieux (à Alost) en accompagnant avec ses soldats une fête chrétienne, celle où l'on célèbre le nom de ce Dieu pour lequel il n'y a point de terre étrangère. »

Dans ce temps-là le duc d'Angoulême servait la messe dans le Midi ! Hommes arriérés !

Seconde restauration. Elle remit les Bourbons

sur le trône, mais elle les tua dans l'esprit national. Ils ne combattirent pas à Waterloo, c'est vrai; mais quel attachement à la vieille dynastie pouvait résister au désenchantement de ce second retour?

A l'occasion du mariage du prince, M. de Chateaubriand insère ses lettres à Caroline de Naples. Il y a un charme infini, un abandon touchant dans ces messages d'amour.

L'oraison funèbre passe de là à des détails domestiques; il y est beaucoup question de bienfaits : on les élève à plus de cent mille écus par an.

Nulle des anecdotes secrètes envoyées de toutes parts au biographe ne fut négligée; il les a arrangées le plus souvent avec bonhomie, avec naïveté dans la seconde partie; avec bonhomie, dis-je, et, en effet, ce n'était pas le cas de faire du style.

Voici l'assassinat :

« Un homme, venant du côté de la rue de Richelieu, passe rapidement entre le factionnaire et un valet de pied qui relevait le marchepied du carrosse; il heurte ce dernier, se jette sur le prince au moment où celui-ci, se retournant pour rentrer à l'Opéra, disait à madame

la duchesse de Berry : « Adieu, nous nous rever-
» rons bientôt. » L'assassin, appuyant la main gauche sur l'épaule gauche du prince, le frappe de la main droite au côté droit, un peu au-dessous du sein. M. le comte de Choiseul, prenant ce misérable pour un homme qui en rencontre un autre en courant, le repousse en lui disant : « Prenez donc garde à ce que vous faites. » Ce qu'il avait fait était fait.

» Poussé par l'assassin sur M. le comte de Mesnard, le prince porta la main sur le côté, où il n'avait cru recevoir qu'une contusion ; et tout-à-coup il dit : « Je suis assassiné ! cet homme m'a » tué. » — « Seriez-vous blessé, monseigneur ? » s'écria le comte de Mesnard. Et le prince répliqua d'une voix forte : « Je suis mort, je suis » mort, je tiens le poignard. »

» Au premier cri du prince, MM. de Clermont et de Choiseul, le factionnaire nommé Desbiez, un des valets de pied, plusieurs autres personnes avaient couru après l'assassin, qui s'était enfui par la rue Richelieu. Madame la duchesse de Berry, dont le carrosse n'était pas encore parti, entend la voix de son mari, et veut se précipiter par la portière, qu'on entr'ouvre ; madame la comtesse de Béthizy la retient par sa robe ;

un des valets de pied l'arrête pour l'aider à descendre, mais elle s'écrie : « Laissez-moi ! je vous » ordonne de me laisser ! » s'élance, au péril de sa vie, par-dessus le marche-pied de la voiture. Le prince s'efforçait de lui dire de loin : « Ne des» cendez pas ! » Suivie de madame la comtesse de Béthizy, elle court à Monseigneur que soutenaient M. le comte de Mesnard, M. le comte de Clermont, et plusieurs valets de pied. Le prince avait retiré le couteau de son sein, et l'avait donné à M. de Mesnard, l'ami de son exil. »

CHAPITRE XLII.

Naissance du duc de Bordeaux. — La fiole d'eau du Jourdain. — Les dames de la halle de Bordeaux à M. de Chateaubriand. — Brouillerie avec M. de Sèze. — M. de Chateaubriand, ambassadeur à Berlin. — Ambassadeur à Londres. — Composition des *quatre Stuarts*.

Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La liberté qui se passe d'aïeux.

BÉRANGER.

—

Madame la duchesse de Berry est enceinte! Ce cri retentit dans toute la France légitimiste; ce cri éclata, tourbillonna; ce cri, comme un fluide électrique, s'empara de toutes les fidélités éplorées, les galvanisa. Ère de promission! heureux texte aux homélies de la chaire! L'Église en fit un miracle pour pulvériser les révolutionnaires

dont le doigt de Dieu confondait ainsi les desseins infernaux.

La princesse mit au monde un garçon ; et la joie alla jusqu'au délire dans tous ces royalistes... Holy-Rood !

M. de Chateaubriand nous avait parlé dans son *Itinéraire* de certaine fiole d'eau du Jourdain, relique de son pèlerinage ; il conçut l'heureuse idée de la consacrer au baptême du duc de Bordeaux. La fiole lui valut un cadeau de cent mille francs ; néanmoins il eut à essuyer un désagrément inattendu.

On sait ce que c'est que la ville du 12 mars. Dans le royalisme de tout le Midi se distingue particulièrement le royalisme bordelais : les physiologistes libéraux en accusent la température ; les physiologistes bien pensans attribuent cette exaltation à la mansuétude des Bourbons ; les statisticiens, au noir dont M. Charles Dupin a assombri les départemens méridionaux ; les économistes, à la centralisation de Paris oppressive pour ces provinces lointaines.

Tout cela peut y avoir contribué pour quelque chose, moins cependant que la perte de leur ancienne nationalité provinciale, de leurs priviléges. Il est inutile de s'en cacher, l'enva-

hissement des mœurs parisiennes sur les mœurs locales, la lésion du caractère du Midi, l'installation d'autorités parisiennes, la centralisation parisienne, la suprématie parisienne, tout cela a fait de la république et de l'empire une véritable période d'asservissement pour les méridionaux. Aussi quand vint la restauration, comme ils rêvèrent l'ancien régime! comme ils se le promirent! comme ils se félicitèrent du rétablissement prochain de leurs vieilles franchises, de leur vieux parlement, de leur soustraction au joug de Paris, du retour de leurs mœurs indigènes, de leur administration locale! Les Bourbons devaient leur faire présent de tout cela.

Ce fut un mécompte. Les Bourbons se trouvèrent trop bien d'une organisation politique si savante dans l'intérêt du pouvoir; ils héritèrent de l'empire, ils en remercièrent Napoléon *in petto*.

Mais les Bordelais furent long-temps à se gaudir dans leur royalisme; et toujours est-il qu'en 1821 les dames de la Halle de Bordeaux firent projet d'offrir une barcelonnette au nouveau-né; elles désiraient être présentées par M. le vicomte de Chateaubriand. M. de Sèze, sur la prière du maire de Bordeaux, fut leur am-

bassadeur auprès du noble pair, qui accepta avec toute la reconnaissance possible une si douce preuve de confiance et d'intérêt ; car c'est là encore de la gloire littéraire, c'est de la belle et bonne gloire littéraire que d'aller par ses écrits remuer ces intelligences excessivement plébéiennes au milieu de leurs choux et de leurs navets. Bourdaloue ne préférait-il pas aux félicitations d'apparat, ce mot d'une femme du peuple: *Quand ce diable de Bourdaloue prêche, il met tout Paris sens dessus dessous.*

M. de Chateaubriand préparait son habit habillé. Ne voilà-t-il pas M. le marquis d'Autichamp, gouverneur de la onzième division, qui se mêle, lui, de barcelonnette et de halles. Il écrit de là-bas à M. de Sèze ; il se rend l'interprète de ces dames ; elles le désignent pour leur intermédiaire, elles veulent être présentées par lui à madame la duchesse de Berry.

M. le président de la eour de cassation se trouva dans un étrange embarras. M. de Chateaubriand était averti, et de sa propre bouche; peut-il jouer ce tour au génie qui s'est si cordialement humanisé, qui l'a reconduit avec tant de courtoisie ? D'un autre côté, lui, défenseur de Lous XVI, refusera-t-il l'honneur en ques-

tion? Que penserait Bordeaux? que diraient les siècles futurs?

Dans sa perplexité, il alla chez le vicomte; il fallait à toute force s'entendre avec lui, et à tout le moins l'engager à remplir ensemble l'office d'introducteurs.

Surprise du noble pair, dépit. Comment donc! il avait déjà dit dans les salons, dans les cercles de la cour, et l'offre du berceau, et son patronage. Et après cet éclat, lui se joindre à M. de Sèze!

Incapable de pardonner à M. d'Autichamp, il publia, dans je ne sais quel journal, toute cette petite diplomatie, avec pièces officielles en appendice. M. de Sèze, de son côté, redressa quelques faits, publia aussi ses circonstances; de quoi il résulta quelques jours de discorde, qui firent réellement tache dans cette période de jubilation.

Le ministère Siméon n'était pas tout-à-fait un ministère du goût du pavillon Marsan. Sa Majesté, ce digne Louis XVIII, avait des préventions, et surtout trop de sens pour donner les mains à une réaction qu'il prévoyait violente. Mais aussi les insurrections d'Espagne, de Naples, du Piémont venaient d'éclater; et le vol-

can révolutionnaire, au dire de messieurs du château, d'un jour à l'autre pouvait couvrir la France de ses laves républicaines; même une conspiration militaire avait manqué. Mais particulièrement ce qui ouvrit les portes du conseil aux élus de la faction royaliste, à MM. Lainé, Villèle, Corbière, ce fut l'affaiblissement toujours plus marqué des facultés morales du roi, du roi qui cessa de régner dès le jour de leur entrée au conseil d'Etat.

Le vieillard-roi, facile à capter comme le vieillard-peuple d'Aristophane, se prit au ton naturel et profondément étudié de l'ancien maire de Toulouse, qui voulait, disait-il, répétait-il sans affectation, *jouer cartes sur table*, lui qui, dans ce temps-là, travaillait avec persévérance à expulser les ministres en titre. Notre Sinon fit mieux, il ouvrit les portes à ses amis du dehors. L'année 1821 n'était pas expirée que M. de Peyronnet trônait au ministère avec MM. de Corbière et de Villèle, tous bien et dûment munis d'un portefeuille, et eux seuls maîtres des rênes de l'Etat.

Et M. de Chateaubriand? car long-temps

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!

Celui qui a renversé l'Anthée du 5 septembre,

le bénin Decazes, celui qui l'avait foudroyé sur sa bascule, qui en avait à tout jamais délivré les épouvantés royalistes, M. de Chateaubriand, que lui donnera-t-on ?

Pour un portefeuille, il n'y doit pas songer. Louis XVIII ne l'aime décidément pas. M. de Villèle va criant qu'il affectionne l'auteur du *Génie du Christianisme ;* il lui dit confidentiellement à l'oreille, sur le mode gascon, qu'il tient pour lui en réserve l'ambassade de Berlin. Il y avait du Voltaire dans ce cadeau ; car enfin, Postdam ! c'est même une courtoisie. — C'est chétif, répondait le noble pair ; c'est un exil.

L'aigle des finances lui fit entrevoir que ce serait agir en sage que de prendre cela en attendant mieux, et de se mettre en route pour Postdam. Il partit.

Son séjour à Berlin ne fut ni aussi mêlé de petits vers et de petits soupers que celui de Voltaire, ni aussi obscurci de jalousies littéraires, de blanchissages littéraires, d'emprisonnemens littéraires. Il n'y avait pas des Clairault, ni des Maupertuis, ni des tracasseries philosophiques. Que voulez-vous ! on est trop raisonnable, et même dans les cours, à présent.

Cependant au bruit lointain de ces débats de

rois, de poètes et d'algébristes, sur ce sol foulé par Frédéric, il fallait bien, pour M. de Chateaubriand, se rendre aux réminiscences de sa muse. Voltaire, du fond de sa tombe, l'aurait traité de Welche sans cela.

Il fit ces vers au tombeau de la reine de Prusse :

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protègent ces sources,
Gardien, quel est ce monument nouveau?

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses :
O voyageur! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux?

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aima?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

(Le voyageur et le gardien entrent.)

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite les transports,
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfans dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux : il porte ici ses pas,
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu?

LE GARDIEN.

Non, un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

Il revint tout aussi précipitamment que Voltaire de Berlin, au bout d'un certain laps de temps; c'est que la presse libérale avait ébranlé la constitution du ministère, c'est qu'il était même question de le remettre à neuf; et le candidat, des bords de la Sprée, suivait de l'œil tout cela; il vint en congé; les choses vues de près, il ne voulut plus repartir.

Mais le Machiavel toulousain le redoutait; il ne voulait pas même de son immaniable association; bien mieux lui plaisaient un Mathieu de Montmorency, un duc de Bellune, vieux guerrier de la république, il est vrai, mais assez encourtisané pour s'armer d'un cierge dans l'occasion; un Clermont-Tonnerre. Il s'arrangea de manière à écarter tout ce qui ne lui allait pas, les La Bourdonnaie, les Delalot, les Ferronnays, les Donnadieu.

Dépité, joué, oublié, furieux de voir s'envo-

ler les portefeuilles, Hercule courait à sa massue, c'est-à-dire que M. de Chateaubriand taillait déjà sa plume. M. de Villèle ne se promit pas de conjurer cette plume d'évocations infernales au moyen d'une rosée d'or, moyen qui lui avait réussi avec le général Donnadieu non moins désappointé, non moins stupéfait que l'auteur des *Martyrs ;* il le fit circonvenir ; l'ambassade d'Angleterre lui fut vantée : c'était l'*eldorado* des ambassades, c'était bien autre chose que celle de Prusse ; et en outre l'on s'engageait formellement, à la première vacance, à l'introniser au ministère. M. de Villèle en jura par le Styx ; M. de Chateaubriand fut obligé de croire, et prit le paquebot.

Il revit cette Angleterre témoin des angoisses de sa studieuse jeunesse ; il revit Londres, mais cette fois-ci illustre par sa plume, mis par elle parmi les puissans de la terre, représentant de son monarque, accueilli, bienvenu.

Mais quand il eut visité Westminster, où le rencontra M. Amédée Pichot, l'élégant traducteur de Byron et de Walter Scott ; quand il eut promené ses rêveries à Hyde-Parck, à Picadilly, que faire dans une ambassade ? Il écrivit sa *Politique historique*, LES QUATRE STUARTS.

« Ce morceau, dit M. de Chateaubriand à l'occasion des *Quatre Stuarts*, est de mon âge et de mon style actuels. Depuis la restauration, on a beaucoup affecté de parler des Stuarts; entendant leur nom retentir sans cesse à la tribune, j'ai voulu savoir ce qu'il en fallait croire. »

CHAPITRE XLIII.

Examen des *Quatre Stuart*. — Assimilation des révolutions anglaise et française. — Jacques Ier. — Charles Ier. — Strafford. — Cromwell. — Décapitation de Charles Ier. — La république anglaise. — Le protectorat. — Restauration : Charles II ; son caractère, ses fautes. — Jacques II : son expulsion. — Défaut de cet écrit de M. de Chateaubriand.

> Ce n'est plus le même peuple, ce ne sont plus les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, la même législation ; sans doute il y a quelque chose d'incomplet encore dans ces assemblées populaires... mais la réunion de ces états, leurs actes, laissent dans la classe moyenne une impression profonde.
>
> CAPEFIGUE.

Un immense intérêt doit s'attacher à cet écrit, *les Quatre Stuart*, et surtout chez nous Français, où la tragédie révolutionnaire s'est mouvementée de la même péripétie que celle qui termina, à Withehall, le drame de Charles Ier ; et encore

à l'époque où M. de Chateaubriand écrivit ses *Quatre Stuart*, lorsque son ambassade le jetait désœuvré de diplomatie, ou à peu près, sur cette scène qui a eu son Louis XVI et son Napoléon anglais, où le xvii[e] siècle date d'une manière sonore, l'analogie n'était pas encore complète : il nous manquait notre 1688, l'expulsion définitive des Stuart français. Enfin Holyrood s'acquitte envers Saint-Germain en Laye, et son écho peut retentir de ces vers de Didon :

Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hâc demum voluit consistere terrâ.

Comme vous fugitive,
Comme vous exilée, enfin sur cette rive
J'ai trouvé le repos.

C'est que la révolution est chose classique de sa nature, c'est que l'imitation veut des modèles ; c'est que des antécédens, dans les levers de boucliers de la démocratie, raffermissent ses irrésolutions, sont des rendez-vous sûrs pour les volontés, encouragent, incitent. Sous M. de Villèle, c'était d'Hampden que l'on arguait pour le refus de l'impôt ; sous M. de Polignac, l'opposition se prit de belle passion pour 1688.

Jacques I[er], que Walter Scott a jeté chevale-

resquement au travers des frais et riches paysages de sa *Dame du Lac*, Jacques Ier passe bien tranquillement devant M. de Chateaubriand. Il le met dans le lit de l'altière Élisabeth, et nous donne l'une de ses sentences, sentence incontestablement excellente pour l'art de régner, si cet art avait besoin de sentences.

Jacques était un controversiste ; or comme tel il ne haïssait pas la réplique ; il la voulait, la quêtait ; il y eut liberté d'opinions de son temps, une certaine liberté de la presse.

Ce fut au milieu de cet aiguisement des esprits que Charles Ier débuta sur le trône. D'abord on voulut la destitution du ministre Buckingham ; comme de raison les rois aux pieds desquels les chambres, les parlemens portent des hommages, ne s'empressent pas d'obéir à ces intimations. Un ministre est toujours la pomme de discorde dans ce drôle de gouvernement représentatif.

Voilà Charles Ier qui veut gouverner sans parlement. Douze années durant même il resta sourd aux cris des libéraux du temps et aux cris de sa conscience. Il ne fit pas un mauvais usage de son pouvoir illimité ; mais, dit notre historien : « Du gouvernement absolu au gouverne-

ment arbitraire la conversion est facile : l'absolu est la tyrannie de la loi; l'arbitraire est la tyrannie de l'homme.»

On voit que M. de Chateaubriand fait aussi du Montesquieu quand il veut.

Survinrent des démêlés pour ce prélèvement du *ship-money*, puis des querelles de papisme. Alors il y eut une espèce de comité directeur du nom de *covenant*; mais, de même que M. de Villèle a depuis opposé la congrégation au carbonarisme, la royauté fit aussi son *covenant*.

Il avait fallu se mettre en campagne, les affaires s'étaient embrouillées, quand Charles Ier ne vit d'autre fil d'Ariane que la convocation d'un parlement, ce qui, dans un déclin de monarchie, ne manque jamais de mener à la république, remède fallacieux, dont il faut savoir se passer ; et, dans le cas d'impossibilité, mieux vaut se prêter de bonne grâce aux circonstances, jouer aussi bien que possible le Sylla, le Codrus, constituer l'état populaire ; au lieu de perdre sa tête, il y a une popularité à gagner à cet expédient.

Les états tombent par les rois médiocres : il n'est rien pour la prospérité nationale comme les puissans génies ou les nullités royales, car

encore ces dernières, ces princes dépourvus de haute portée, ces princes ineptes, incapables, n'ont pas la prétention de faire rien par eux-mêmes. Il y a toujours auprès d'eux quelque habile ministre; un Louis XIII manque rarement d'un Richelieu.

Charles Ier se sentit malheureusement des velléités de roi; il n'était pas assez nul.

Il se conseillait d'une forte tête diplomatique, de Strafford; et vraiment c'est pitié que de voir, dans M. de Chateaubriand, l'indigne conduite du roi envers lui, du roi qui, par faiblesse, acquiesce contre son gré à la condamnation de son Sully, qui signe l'arrêt, toujours avec des prétentions au rôle imposant de majesté.

Homme d'état, l'auteur s'occupe de prédilection des hommes d'état d'alors, comme étant du métier, comme Mahomet, qui, dans son Coran, ne laisse jamais passer les noms de Moïse, de Jésus, et autres sectaires, sans les saluer d'une épithète; et c'est justice, car en fait d'histoire politique les arcanes ministériels sont toute la vie d'un état.

Il peint les conseillers de Charles Ier; ce ne sont pas, il est vrai, de ces coups de pinceau comme en donne Montesquieu à propos de Ma-

rius, de Pompée, de Catilina, de Caton, d'Octave, dans sa *Grandeur des Romains ;* ce ne sont pas même de ces portraits à la Voltaire, comme :

Il se présente aux seize et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Ou bien :

Vicieux, pénitent, courtisan solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire ;

Ni même de ces portraits à la Lucain :

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Mais M. de Chateaubriand n'en trace pas moins remarquablement Thomas Coventry, Richard Weston, lord Pembroke, Montgommery, le comte Dorset, lord Holland, etc. Il est vrai de dire que si le coloris lui manque parfois, c'est la faute des types ; mais arrivé à la plus grande célébrité de l'époque, à ce poétique et imposant modèle aux pieds duquel ont échoué MM. Victor Hugo et Villemain, on demande en vain les effets de style, la beauté de dessin, la grandeur des vues de l'homme que nous verrons parler si bien de Bonaparte, de Washington,

de l'homme qui ne faillira pas à vivifier Moïse avec sa vérité toute hébraïque et son orientale grandeur.

Oui, Cromwell est faible dans cet opuscule, lui qui se déploie dans l'histoire anglaise avec son incendie d'ambition, avec ce fanatisme feint dont il couvre ses passions puissantes, nous rappelant ce Tiphée de la première Pithique de Pindare :

> Ce reptile effroyable enchaîné dans ce gouffre,
> Et portant dans son sein une source de feux,
> (Qui) vomit des tourbillons et de flamme et de soufre
> Qui montent dans les cieux.

Il y avait du Tartufe, il y avait du Mahomet dans ce colonel de cavalerie dont Louis XIV porta le deuil à sa mort, et dont Christine de Suède admirait le génie, le qualifiant de grand homme dans ses lettres latines, elle aristocrate entre les rois! Comme Tartufe, et plus heureux que lui, il s'impatronisa dans la maison. Comme Mahomet, il remua un coin du monde, donna une vie, une vigueur extraordinaire à ses acolytes ; mais Mahomet ne jouait pas une comédie ; fanatique, il croyait, lui tout le premier, aux dogmes, aux fictions enivrantes qu'il évangéli-

sait, quoique cela nous semble invraisemblable à nous occidentaux; aussi la vie de ce grand sectaire, si elle était écrite d'une certaine hauteur de vue et sans nos préventions européennes, serait-elle une abondante source d'aperçus neufs, une étude d'une psycologie orientale, insolide. Si je savais l'arabe je l'écrirais. Mahomet appartient à tout le moins au drame de Mérimée, ainsi que Cromwell.

Cromwell ne porta pas à d'aussi grands résultats que le prophète de la Mecque cet heureux et savant emploi de la persuasion. L'Angleterre s'assit dans sa grandeur durant sa vie; elle s'inféoda l'Océan, malgré les grands hommes de mer alors sous le pavillon français, ces Tourville, ces Duquesne, ces Dugay-Trouin, sans héritiers depuis.

Cromwell avait paru d'abord au parlement de 1628; il s'y électrisa du parti le plus vivace, du parti puritain: ce n'était pas un orateur; rien, ni extérieur physique, ni dignité, ni talent d'élocution. « Sa voix était aigre et passionnée, ses manières rustiques, ses vêtemens sales et négligés. Cromwell était d'une taille ordinaire (cinq pieds cinq pouces environ); il avait les épaules larges, la tête grosse et le visage enflammé. »

C'était enfin ce Cromwell de Paul Delaroche que nous avons vu tous à la dernière exposition au Musée ; c'était, si l'on fait attention à la grandeur du protectorat entre les mains de cet homme d'un extérieur repoussant, c'était cette *figura robusta e valida* du Cap des Tempêtes.

De disforme e grandissima estatura,
O rosto carregado, a barba esqualida;
Os olhos encorados, e a postura
Medonha e ma, e a cor terrena e pallida.

Il disparaît ; et douze années durant il n'est plus question de lui.

Convocation du parlement de 1640. Les guerres civiles venaient de s'allumer, le fanatisme des *Têtes-Rondes* s'épandait. Cromwell, tourmenté de génie, porté d'instinct au conflit, en travail de grandes choses, s'abandonna à toutes les fureurs qui tourmentaient son âme. Le puritanisme leur ouvrait une issue ; il lui fallait être un grand homme ; il se jeta dans la guerre civile à la tête d'un régiment, enivré des lectures de la Bible.

Nous concevons difficilement, nous témoins d'une exaltation républicaine toute voltairienne, cet aveuglement religieux qui faisait la force, la

vigueur du parti républicain anglais. Hé bien ! comme les jacobins distingués par leur effervescence entre les patriotes, les *Indépendans* poussaient entre les puritains le plus vivement à la république ; section dominante que ces *Indépendans*, espèce de comité de salut public, à la tête desquels Cromwell se plaça ! Hommes revêtus du Seigneur, comme on le disait alors, *Cloathed with the Lord.*

Charles Ier est battu partout. Il s'enfuit en Écosse parmi ses co-réligionnaires les plus dévoués ; Montrose ne lui sert de rien, Montrose, homme de guerre expérimenté, Montrose que le cardinal de Retz, prêtre brouillon qui s'entendait quelque peu à classer les hommes, voudrait parmi *les Vies de Plutarque.*

Fiez-vous à ces dévots ! Les papistes écossais, que l'on nommait les *Saints*, vendirent Charles aux commissaires anglais pour 800,000 liv. st.

Durant la prison du roi les affaires prirent une tournure encore plus furieuse ; c'est ce qu'il faut laisser raconter par M. de Chateaubriand.

« Les *Presbytériens*, libres de craintes du côté du roi, essayèrent de licencier l'armée où dominaient les *Indépendans* ; les *Indépendans* l'emportèrent : ils formèrent entre eux, dans leurs

camps, une espèce de parlement militaire aux ordres de Cromwell ; les officiers composaient la chambre haute, les soldats, qu'on nommait *Agitateurs*, la chambre basse : c'est ainsi que la constitution républicaine de Rome passa aux légions de l'empire. Soixante-deux membres indépendans du vrai parlement, ayant à leur tête les orateurs, allèrent rejoindre l'armée militante, prêchante et délibérante, laquelle vint à Londres, et chassa qui bon lui plut de Westminster. En même temps, le cornette Joyce, qui, jadis tailleur, avait quitté l'aiguille pour l'épée, enleva le roi du château d'Holmby, le conduisit prisonnier de l'armée à Newmarket, et de là à Hamptoncourt. »

Voilà le gouvernement entre les mains des exagérés; et le roi est en prison! Sans doute il s'écriait comme le plus fameux des Plantagenets, comme l'Achille des croisades, ce Richard Cœur-de-Lion, troubadour et sabreur, beau comme Achille et comme lui jouant de la lyre dans ses douleurs :

Prou ha d'amicz, ma paure son li don !
Honta y auran se por ma rehezon
Souy fach dos hivers prez.

« Les amis ne lui manquent pas (à un roi prisonnier), mais

pauvres sont leurs dons; ils en seront honteux, si, faute de rançon, je demeure captif pendant deux hivers. »

Tombé entre les mains des plus exaltés de ses ennemis, quel fut celui qui vint à son aide? Cromwell.

Cromwell lui-même disait à Hamptoncourt: « Le roi est injustement traité; mais voici ce qui lui fera rendre justice; » et il montrait son épée. Cependant les négociations ne tournèrent pas à bien. Charles était vantard, prometteur, et par-dessus cela, en raison de sa qualité royale, plein de dédain pour les puritains dont il avait besoin, il méprisait ceux avec qui il traitait. Il parvint à se sauver de sa prison; il erra, alla demander asile au gouverneur de l'île de Wight, le colonel Hammond, qui le retint prisonnier.

Incarcéré au château de Carisbrook, Charles ne croyait pas avoir joué si gros jeu; car les doctrines de Buchanan, de Mariana, sur la légalité du régicide se répandaient bien, si vous voulez; un obscur pamphlétaire latin qui portait un monde de poésie biblique dans la tête, pamphlétaire du nom de Milton, avait bien quelque peu écrit sur cette matière; mais le roi ne croyait pas à l'échafaud pour les monarques.

Il y avait là malheureusement pour lui un demi-Mahomet. Cromwell s'était compromis dans l'esprit du parlement et des soldats *niveleurs* (ainsi s'appelaient les plus forcenés puritains); Cromwell avait stipulé l'ordre de la Jarretière et le titre de comte dans ses relations avec le roi ; les fanatiques parlaient d'un collier de chanvre pour lui au lieu d'une jarretière, antithèse alors fort à la mode, puisque Montrose joua dessus en marchant à la potence. Cromwell pour détruire ces rumeurs se montra le plus acharné contre le roi; ce fut lui qui proposa sa mise en jugement, qui y revint, insista, persista : il fallait regagner sa popularité à force de démonstrations régicides. Misérable machiavélisme! mais ce Machiavel pratique était homme d'action : les *niveleurs* se sont assemblés vociférant contre Cromwell; il se présente à eux, tire sa rapière, en tue deux, en fait emprisonner d'autres : cet acte de vigueur rétablit son autorité.

Il bataille ensuite, prend plusieurs villes, marche sur Londres où le parlement ne lui plaisait pas, comme entaché de modération. Le parlement résiste; mais le colonel Pride, ex-charretier (un tailleur! un charretier! oui, mais ce

sont là les hommes à résolutions vigoureuses. En fait de révolutions ne nous parlez pas de ces gens énervés par l'étude; c'est le doctrinarisme), arrête les membres modérés à la porte de Westminster. Le parlement se trouve réduit à cinquante-trois votans; c'est le parlement *croupion*, mais c'est aussi le parlement qui décréta la république anglaise.

Cent quarante-cinq juges sont nommés pour instruire le procès de Charles Stuart, roi d'Angleterre, sous la présidence de Bradshaw.

Si les rois de souche sont hautains, remplis d'eux-mêmes, cette opinion personnelle les relève dans l'infortune; accoutumés à la représentation, ils jouent leur rôle avec sublimité au dénouement : témoins Charles Ier et Louis XVI.

Il déclina la compétence des commissaires, et se laissa juger en protestant.

Cromwell siégeait à ce tribunal. Dans une délibération où le colonel Downes soutenait une proposition du roi, proposition qui devait tout accommoder, Cromwell ne parvint qu'à grand' peine à l'emporter sur lui : Charles voulait abdiquer en faveur du prince de Galles.

« John Cromwell, alors au service de Hollande, vint en Angleterre de la part du prince de Galles

et du prince d'Orange pour tâcher de sauver le roi. Introduit avec beaucoup de peine auprès d'Olivier son cousin, il chercha à l'effrayer de l'énormité du crime prêt à se commettre; il lui représenta, à lui Olivier Cromwell, qu'il l'avait vu jadis à Hamptoncourt dans des opinions plus loyales. Olivier répliqua que les temps étaient changés, qu'il avait jeûné et prié pour Charles, mais que le ciel n'avait point encore donné de réponse. John s'emporta et alla fermer la porte; Olivier crut que son cousin voulait le poignarder: « Retournez à votre auberge, lui dit-il, et ne » vous couchez qu'après avoir entendu parler de » moi. » A une heure du matin un messager d'Olivier vint dire à John que le conseil des officiers *avait cherché le Seigneur*, et que le Seigneur voulait que le roi mourût. »

Voilà d'étranges scènes! L'arrêt de mort fut signé le 29 janvier 1649.

M. de Chateaubriand a recueilli avec soin, dans les mémoires et les écrits du temps, tous les détails les plus minimes; c'est au point que cela ressemble quelquefois à la *Gazette des Tribunaux*. On s'attendait à de l'attendrissement, à un style haut comme Jérémie, plein comme Bossuet, sonore, vaste, beau, onctueux, pénétré, comme

l'est toujours celui de l'auteur. Rien de tout cela. Cependant il semble satisfait de lui-même en disant dans sa préface : « Cet ouvrage est de mon âge et de mon style actuels. » Croirait-on, par exemple, que la recherche des véritables exécuteurs du monarque l'occupe avec persistance, tandis que Cromwell lui échappe presque toujours, Cromwell, lui si important?

Charles décapité le 30 janvier, vite la république anglaise; elle fut décrétée au milieu d'une infinité de plans proposés, accueillis, médités, rejetés. Cromwell s'illustra encore au service de la république, passant en Irlande avec dix-sept mille hommes, et n'en revenant qu'après complet assujettissement; de là courant en Ecosse, où Jacques II avait mis sur pied une armée; il l'atteignit à Worcester, le battit le 3 septembre 1651; et ce jeune prince, comme son père il y a quelques années, comme plus tard son descendant Charles Edouard, erra déguisé, sans lieu pour reposer sa tête, obligé une fois de passer une journée sur la cime d'un chêne, demandant l'hospitalité aux châteaux stuartistes. Cromwell de retour à Londres y fut reçu comme acclame l'enthousiasme. Les affaires de la république vinrent en prospérité; toutes les puis-

sances de l'Europe la saluèrent gracieusement; de fortes escadres portèrent dans toutes les mers le pavillon républicain; de grands amiraux surgirent, s'illustrant à la conquête des Barbades, de la Virginie; intimidant le Portugal et battant la Hollande, la Hollande forte alors de Tromp, de Ruyter, de Wite, de Van-Galen!

Cromwell remplit les places de ses créatures, l'armée était dévouée corps et âme au héros de Worcester; que lui manquait-il? de dissoudre le vieux parlement pour en nommer un à sa guise.

C'est quelque chose de drôle que son 18 brumaire, plus bouffon, et de beaucoup, que celui de l'orangerie de Saint-Cloud! Les Communes ne voulaient pas de la dissolution; Cromwell argumentait du psaume CX pour le renvoi. Cette raison-là, très bonne dans cette révolution mystique, ne convainquit pas les députés. Ils s'entêtèrent contre le psaume, oui, ils prirent même un arrêté assez vigoureux; ce que apprenant Cromwell, il s'écria tout en colère: « Je me vois forcé de faire une chose qui me fait dresser les cheveux sur la tête. » Le pauvre homme!

Il prend trois cents soldats; il entre seul dans la chambre et dit mille injures au parlement,

injures ascétiques, mais qui finissaient ainsi : *Le Seigneur en a fini avec vous; il a choisi d'autres instrumens de ses œuvres.* Le pauvre homme!

« Le général frappe des pieds, dit M de Chateaubriand; les portes s'ouvrent, deux files de mousquetaires, conduits par le lieutenant-colonel Worsley, entrent dans la chambre, et se placent à droite et à gauche de leur chef. Vane veut élever la voix : « Or, sir Henri Vane! sir Henri Vane! dit Cromwell; le Seigneur me délivre de sir Henri Vane! » Désignant alors tour à tour quelques uns des membres présens : « Toi, dit-il, tu es un ivrogne, toi un débauché (c'était Martyn, ce régicide dont il avait barbouillé le visage d'encre), toi un adultère, toi un voleur », ce qui était vrai. Harisson fait descendre l'orateur de son fauteuil en lui tendant la main. Le troupeau, épouvanté, sort pêle-mêle; tous ces hommes s'enfuient sans oser tirer l'épée que la plupart portaient à leur côté. « Vous m'avez forcé à cela, disait Cromwell; j'avais prié le Seigneur nuit et jour de me faire mourir plutôt que de me charger de cette commission. » Le pauvre homme!

Tout burlesque qu'est ceci, il y a néanmoins au fond cette réflexion vraie de M. de Chateau-

briand : « Bonaparte, à Saint-Cloud, fit sauter les républicains par les fenêtres avec moins de fermeté et de décision politique que Cromwell n'en mit à dissoudre le long parlement. »

La république anglaise avait duré du 30 janvier 1649 jusqu'au 20 avril 1653, un peu plus de quatre ans.

Protectorat. Olivier Cromwell s'appuya des fanatiques de l'armée ; car l'armée à Londres c'était les prétoriens de Rome : à la force la liberté. Un nouveau parlement, parlement choisi, fait à plaisir, offrit le pouvoir à Cromwell.

C'est trop, répondait-il, c'est trop de la moitié.

Ce grand imposteur, dans le discours d'ouverture de la session, versa des larmes, s'agenouilla, fit du biblisme encore ; en définitive, il n'accepta que le titre de protecteur ; et l'*instrument du gouvernement* fut le nom donné à la constitution nouvelle.

Son règne, plus court que celui de Napoléon, fut plus désoccupé. Insoucieux de marier ses filles avec des rois, il ne voulut pas coiffer de couronnes ses deux fils. Bonaparte au petit pied, moins fastueux, il s'imposa de moindres tâches. Ce n'est pas que son génie n'en fût venu à bout ;

mais s'il avait tout autant de ressources politiques que Bonaparte, son cœur s'épanouissait moins dans le grandiose. L'hérédité du protectorat, le renvoi de parlemens trop hostiles, des espionnages, des tracasseries domestiques avec ses filles, les unes royalistes, les autres républicaines, remplirent principalement ses cinq ans de vie couronnée.

Il éleva la Grande-Bretagne, fit rechercher son amitié par l'Espagne, la France; il humilia la Hollande, prit des colonies trans-atlantiques; mais cela est peu de chose en comparaison des affaires de ce siècle-ci.

Il mourut. Il fallait bien cependant qu'il fascinât le monde, puisque Pascal se prit à dire: «Cromwell allait ravager toute la chrétienté...» Et M. de Chateaubriand ajoute: «Ce nom de Cromwell qui produisait la lâcheté européenne...»

Richard Cromwell lui succéda, Richard empêtré dans le prosaïsme des vulgarités de ce monde, Richard indifférent à tous les sentimens, à toutes les passions, ces vents qui brisent, ravagent, qui renversent les forêts, si vous voulez, mais qui sont l'âme du panorama d'une escadre cinglant en grande harmonie; Richard, bon homme, *à qui le bruit pesait* comme au Chrysale de Molière;

il abdiqua pour vivre tranquille en sa maison de campagne.

Troubles sur troubles après cette parade. Monk vint de l'Écosse avec douze mille hommes; il n'avait pas assez de génie pour continuer Olivier, il se fit un rôle à lui; il affecta le républicanisme, et, faisant volte-face, couronna Charles II appelé des Pays-Bas, en échange de ce fameux ordre de la Jarretière et du duché d'Albermale.

Épicurien et vindicatif, homme de débauche, d'orgies et de persécutions, Charles II voulut finir dans les plaisirs une vie commencée dans les souffrances. Le mal n'eût pas été grand; car qui me prouvera que Rome, malgré les éloquentes, les incisives déclamations du patricien Tacite, n'a pas été plus heureuse sous Néron lui-même, sous cet empereur de fêtes, de spectacles, de cirques, de courses de chars, de longs festins, de profusions; qui me prouvera qu'elle n'a pas été plus heureuse qu'aux plus beaux jours de la république, au temps des Scipions, des Catons? Les grands hommes ne se développent que dans les difficiles circonstances, mais leur gloire est le résultat et non le remède de ces temps malheureux. Charles II, s'il se fût borné à des exploits anacréontiques, serait mon héros;

mais il persécuta les régicides, ces hommes usés déjà par une vie d'action, de combats, de séditions; il n'y eut pas jusqu'aux bourreaux eux-mêmes qui allèrent porter leurs têtes à l'échafaud. On exhuma Cromwell, on exhuma puritains, niveleurs, que la mort avait préservés du glaive de la restauration. Tels étaient les entr'actes aux fêtes voluptueuses de la cour; époque où l'Angleterre ne demandait qu'à se reposer, fatiguée qu'elle était de troubles, de combats, de siéges, évènemens qui profitent à quelques uns pour le malheur de tous. C'était encore l'époque où s'éradiait avec profondeur Milton, avec élégance Waller, Dryden, Otway, où Loke et Newton pensaient, où Tillotson s'épandait avec l'abondance, la force de Bourdaloue sur les textes évangéliques.

Vint l'insipide Jacques II, frère de Charles II; Jacques, dévot et entêté, qui, sans expérience des révolutions, remit en question le papisme, conseillé qu'il était de son confesseur; ce qui dura jusqu'à ce que son gendre, le prince d'Orange, Guillaume, vint prendre sa place. C'était en l'an 1688.

Les *Quatre Stuarts* sont encore une de ces consciencieuses compositions d'un homme dont

l'érudition vaste, positive, nourrie de recherches, forte de travail, n'a d'égale que la richesse de son imagination. Mais, il faut le dire, *les Quatre Stuarts* ne sauraient prétendre à la qualification d'*historique;* c'est un recueil de documens, fait sur lieu, où rien ne manque, où tous les détails sont classés, comme les moindres faits, les noms, les dates ; mais du coloris, mais de la chaleur, de cette chaleur qui fait passer l'exactitude ; mais de cette onction qui procède de la persuasion, mais du style riche, souple, superbe, n'en cherchez pas dans cette œuvre que j'ai entendu trop louer.

M. de Chateaubriand a rédigé cela avec l'aridité d'âme d'un homme d'état ; insensible, lui qui avait à épancher son royalisme et son admiration napoléonienne sur Charles Ier et Cromwell ; calme, paisible, abrité contre les feux de la composition ; on le dirait fatigué du spectacle des révolutions, et n'ayant qu'une impression en déroulant la révolution anglaise, l'impression du dédain à l'aspect de ces phases servilement copiées par les révolutionnaires français. Cette fois-ci sa partialité n'a pas servi à son génie.

Ce n'est pas qu'il ne saisisse parfois ce bon-

heur de maximes de Montesquieu. Montesquieu me paraît reflété par-ci par-là dans cet écrit, ce qui m'explique ce ton négligé que l'auteur a voulu prendre. Mais ses sentences sont-elles toujours heureuses, naturelles? N'y a-t-il pas de la superfétation dans celle-ci : « Quand la liberté se réfugie à l'autel de la victoire, elle y est bientôt immolée : on la sacrifie pour obtenir le vent de la fortune.» N'y a-t-il pas trop de recherche dans ces deux autres : « Rien n'est plus rempli d'émulation que la bassesse. Il y a des espèces de vils héros que les succès de la lâcheté empêchent de dormir. » — « Cette révolution ne laissait à Mazarin que des mépris à dévorer; nourriture d'ailleurs analogue au tempérament du cardinal. »

Montesquieu a moins d'esprit.

CHAPITRE XLIV.

Désappointement de M. de Chateaubriand à la révolution d'Espagne. — Son départ pour le congrès de Vérone. — Ses vers au passage des Alpes. — Fougue de M. de Montmorency à Vérone. — Modération de M. de Chateaubriand. — M. de Villèle l'en récompense avec un portefeuille. — Disgrâce de M. de Montmorency. — Étrange embarras du cabinet des Tuileries à l'occasion de la guerre d'Espagne. — Session de 1823. — Brouille de MM. de Villèle et de Chateaubriand. — Brutale destitution de ce dernier.

Sur ce, nous prions Dieu, monsieur l'ambassadeur, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Parole royale.

—

Un mois avant la révolte de l'île Léon et la promulgation de la constitution des Cortès, M. de Chateaubriand avait, dans le *Conservateur*, donné l'Espagnol pour le peuple-modèle, peuple heureux et tranquille sous ses Bourbons et

ses prêtres. La révolution arrivée, il tâcha de rajuster tout cela comme il put dans un autre numéro.

Quelques années après, du cordon sanitaire des Pyrénées on avait fait un cordon d'observation, et finalement un corps d'armée prêt à fondre sur les Cortès, avec l'armée de la Foi.

Mais dès 1822, un congrès, ce prétendu antidote du carbonarisme, du libéralisme, du radicalisme, et de tout ce qui effraie les trônes, avait été convoqué à Vérone. La France y envoya MM. de Montmorency et de Chateaubriand.

Dans cette vie, à présent si mêlée de politique, on s'arrête avec plaisir sur quelques échappées de poésie du noble pair. Ce sont des roses sur d'arides ronces. En traversant les Alpes en 1822, il se prit à les apostropher avec l'alexandrin et l'iambe : voici quelques strophes :

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées !
Le temps ne vous peut rien ;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,

Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

. . . .
. . . .

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie;
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse
Et mes plaisirs si doux?

Vos noms aux bords rians que l'Adige décore
Du temps seront vaincus,
Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots de Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens; mais on peut arriver, sans vous suivre,
A l'immortalité.

. . . .
. . . .

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours!
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence : et lorsqu'elle est flétrie,
L'histoire la finit.

La guerre d'Espagne fut la grande question débattue au congrès de Vérone. Dans un accès de fougue chevaleresque, M. de Montmorency avait dépassé les ordres dont l'avait commissionné M. de Villèle ; il s'était prononcé contre les Cortès, avait parlé de royauté comme un Rodrigue, bref, opiné pour la guerre, demandé la guerre, quand ni le ministre influent, ni le roi, ni son collègue M. de Chateaubriand, ne la voulaient.

M. de Villèle recrutait partout des partisans, car il voyait sourdre de tous côtés des ennemis ; et les plus redoutables, le pavillon Marsan, les prélats, la haute noblesse, tout le château, voulaient la guerre, exterminer l'anarchie espagnole, cancer qui ne manquerait pas de dévorer la France. Or, M. de Villèle eût préféré dans une telle conjoncture M. de Chateaubriand, partisan du *statu quo*, à M. de Montmorency ; il y avait bien quelques restans d'antipathie, mais il fallait avant tout barrer le ministère à tout ce que voulait y pousser le parti belliqueux.

Louis XVIII vit avec quelque satisfaction M. de

Chateaubriand tenir pour la neutralité ; il observa que pour un poète il avait d'assez sages idées, et qu'à tout prendre on pourrait en faire un ministre des affaires étrangères, si M. de Montmorency persistait à vouloir courir aux armes.

Au prochain conseil le roi posa nettement la question : M. de Montmorency se vit joué ; il s'était avancé à Vérone à demander la guerre, et, se trouvant désavoué plus tard, il donna sa démission ; il s'en alla dans son hôtel, où il tomba, je crois, malade d'un mécontentement rentré.

Les candidats, c'étaient MM. de La Bourdonnaie, de Vitrolles, de Polignac, de Laval, et surtout le chantre des *Martyrs*, qui valait mieux que ses concurrens, au dire de Sa Majesté. Il l'emporta.

Le voilà enfin accompli ce long désir de toute sa vie politique, ce but qu'il s'était proposé! cette idée fixe qui ne l'abandonnait pas au milieu même de ses compositions littéraires, la voilà réalisée! Mais auparavant on pense bien qu'il y eut échange de procédés entre le partant et l'acceptant, comme cela se doit entre gens de bonne compagnie. « Un débat de délicatesse s'é-

tablit entre eux, nous dit-on ; le bien du pays fut entendu, et l'amitié ne fut pas froissée. »

On a dit depuis, et je crois que l'observation est du marquis de Catelan, que M. de Villèle ne s'était donné pour collègue M. de Chateaubriand que parce que c'était celui qu'il congédierait le plus facilement, le roi et les princes devant toujours être de moitié avec lui pour le mettre à la porte.

Mais les puissances signataires du congrès de Vérone ne s'accommodèrent pas d'une espèce de manque de foi du cabinet des Tuileries ; la guerre avait été décrétée, il fallait que le successeur de M. de Montmorency fût solidaire de ses promesses. Les ambassadeurs de Russie, de Prusse, de Sardaigne, d'Autriche, tinrent la main à la chose, demandèrent audience aux Tuileries ; il fallait rompre à tout jamais avec les Cortès, ou du moins donner passage par la Provence et le Languedoc à quelque cent mille hommes que l'Autriche et la Sardaigne avaient par-delà les Alpes ; ils parlaient même de se retirer auprès de leurs monarques, et de faire prendre aux corps de troupes position sur le Var. C'était comme une déclaration de guerre à la France. Bien plus, deux jours ne s'étaient pas

écoulés que deux lettres autographes de François et de Félix arrivèrent aux légations de Sardaigne et d'Autriche, lettres sur un ton aigre-doux.

Le pavillon Marsan, appuyé de la sorte, ne discontinuait pas de pousser son *Montjoie et saint Denis*, d'arborer l'oriflamme ; on rétorquait contre M. de Chateaubriand ses beaux articles du *Conservateur*. Force fut de se décider à la guerre.

C'est ce qu'annonça le discours d'ouverture de la session de 1823.

Le czar, par gratitude, donna à notre ministre des affaires étrangères le cordon de Saint-André, et Ferdinand VII celui de la Toison-d'Or. Le croirait-on ? Villèle et Louis XVIII furent piqués de cette gloriole ; aussi le roi affubla-t-il son Sully gascon de celui de chevalier-commandeur de ses ordres. Ce qui ne laissa pas que de piquer M. de Chateaubriand ; il y eut même fâcherie, qui ne finit que par la collation de cet honneur au ministre-poète.

Contraint à la guerre, il chercha un *mezzo termine* dans la consolidation de la liberté des colonies espagnoles ; c'était là le grand acte, le chef-d'œuvre qu'il se proposait dans sa carrière

diplomatique. Il allait en traiter avec Ferdinand VII; il n'en eut pas le temps.

Deux projets de loi devaient illustrer la session de 1824; la réduction du 5 au 3 pour cent de l'invention de M. de Villèle, et la loi de la septennalité présentée aux Chambres par M. de Chateaubriand. Les deux adversaires allaient faire leurs preuves; qui l'emportera? M. de Chateaubriand, insoucieux de la loi-Villèle, la laissa impitoyablement battre en brèche à la chambre haute; il garda le silence, il laissa son collègue boire le calice jusqu'à la lie.

Lui, il eut le malheur de l'emporter à la chambre élective; Louis XVIII ne put le lui pardonner.

Aussi comme le dimanche suivant il se présentait au château, un officier de la maison du roi lui fit savoir qu'il venait d'arriver au ministère des affaires étrangères un paquet de la plus haute importance, dont il serait peut-être à propos qu'il prît connaissance sur-le-champ.

De retour au ministère, il trouva sous pli l'ordonnance suivante:

« Louis, etc.

» Le sieur comte de Villèle, président de notre

conseil des ministres, et ministre secrétaire d'état au département des finances, est chargé par *interim* du portefeuille des affaires étrangères, en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand. »

Une lettre de M. de Villèle, ainsi conçue, accompagnait le message :

« MONSIEUR LE VICOMTE,

» J'obéis aux ordres du roi, et je vous transmets l'ordonnance ci-joint.

» J^H DE VILLÈLE. »

M. de Chateaubriand quitta sur-le-champ l'hôtel du ministère, en envoyant au président du conseil cette missive :

« MONSIEUR LE COMTE,

» J'ai quitté l'hôtel des affaires étrangères, le département est à vos ordres.

» CHATEAUBRIAND. »

Le pieux, dans ses disgrâces, appelle le ciel à son secours, et se résigne sous ce qu'il croit la main de Dieu ; le poète recourt aux Muses. A

quoi bon des vers? dit le vulgaire, et même l'homme d'état; à quoi bon? Hé, mon Dieu! voyez l'ex-ministre des relations extérieures; il chante, et son cœur est déchargé de toute amertume.

Compagnons, détachez des voûtes du portique
Ces dons du voyageur, ce vêtement antique
Que j'avais consacrés aux dieux hospitaliers.
Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,
Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
Qui reposait à mes foyers.

Où vais-je aller mourir? Dans les bois des Florides
Aux rives du Jourdain, aux monts des Thébaïdes?
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave
M'offrit dans son lit embaumé?

Ah! qu'importe le lieu? jamais un peu de terre,
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
Nul ne rira du moins de ma mort advenue;
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
Du moins le poids sera léger.

CHAPITRE XLV.

Récapitulation des désagrémens de M. de Chateaubriand au ministère. — Nouvelle guerre à M. de Villèle. — M. de Chateaubriand tourne au libéralisme. — Avènement de Charles X au trône. — M. de Villèle s'obstine à fermer encore la carrière ministérielle à M. de Chateaubriand. — Publication des œuvres complètes du vicomte. — M. Ladvocat. — Anecdotes. — Manœuvres hostiles de l'Académie. — Protestation des Quarante contre *la loi d'amour*, à l'instigation de M. de Chateaubriand.

Doux trésors, se dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe.

La Fontaine.

—

M. de Chateaubriand détrôné au boulevard des Capucines, et rentrant chez lui, simple bourgeois, trouva affluence de brillans équipages ; ses amis, et ils sont nombreux, les mécon-

tens de M. de Villèle, et ils étaient plus nombreux encore, tous vinrent faire leur cour. C'était le *Martyr de la légitimité*. Ses salons furent encombrés ; lui, calme sans affectation, il passait la main sur le dos de son chat, cet intime qu'il avait oublié dans le cours de ses grandeurs ; il le caressait, cet intime, et c'était une conversation enjouée, des paroles sans rancune, de l'affabilité avec chacun ; il portait assez bien sa disgrâce. Ce qu'il se permettait, c'était de plaisanter avec un ton quelque peu sarcastique, de manière toute brutale dont on l'avait destitué ; on ne le voyait pas piqué de sa mise dehors, mais de l'oubli des convenances : « On m'a, disait-il, chassé comme un laquais. »

Aimable indifférence ! Dans cette gaieté haute, insoucieuse, il y avait, nous le croyons sans peine, il y avait de la sincérité. Un ministère, un portefeuille, avaient été l'*exegi monumentum* de sa carrière politique ; et ce ministère, je ne sais pas de quels charmes son imagination l'avait paré, son imagination menteuse qu'il devait, comme Montaigne, appeler la *folle de la maison*. Toujours est-il que son désappointement dut être complet. Sans doute il se surprenait dans certains momens *aspirant à descendre*. En

effet, animosité déguisée du roi contre lui, de ce Louis XVIII, le plus ricaneur, le plus malin de tous les monarques, et qui, tout monarque qu'il était, passait de gais momens à affiler des articles pour le *Miroir* contre ses ministres, ses gentilshommes, mais là, des articles bien acérés, bien lardés de secrets de famille; jalousie de tout le conseil d'état contre sa supériorité d'homme de lettres; M. de Chateaubriand trouva, supporta, souffrit tout cela. De là, de nombreuses mortifications. Voyez sa corvée ministérielle: on propose la réduction du cinq pour cent contre son gré; s'il milite pour la liberté de la presse, c'est que, ex-journaliste, il choie d'anciennes affections, des habitudes contractées; c'est qu'il les met en balance, le déloyal! avec les intérêts de la couronne. Il s'oppose à la guerre d'Espagne; on n'en fait pas moins la guerre d'Espagne; on a poussé, réussi, et il faut qu'il félicite le généralissime. Mais le plus cruel déboire, le voici : sa solidarité pour la loi septennale. Il avait jadis, dans le *Conservateur*, promulgué, recommandé des opinions directement opposées : que fit-on? Il soutenait sa loi à la chambre des députés; on le battit avec ses propres armes; on publia en corps de brochures

ses articles, avec de très peu charitables commentaires; et lorsqu'il demeura atteint et convaincu de palinodie, ce fut à la grande satisfaction de l'impitoyable Louis XVIII.

Je ne crois pas qu'avec de pareils corollaires l'Excellence puisse avoir beaucoup de douceur; et cela pour un homme qui n'avait qu'à retourner à la composition littéraire pour entrer dans une existence toute de jouissance, d'éloges, de délices, de fleurs, d'admirateurs, de jolies femmes, de libraires, de succès.

Hé bien! croyez-vous qu'enfin, revenu de ses chimères, guéri de sa manie des grandeurs, il va réveiller la plume qui traça le *Génie du christianisme* et les *Martyrs?* Croyez-vous qu'il s'ira perdre dans quelque Ferney, gouverner l'Europe intellectuelle? C'était son intention; il en eut la ferme volonté, même durant quelques jours; mais il dormit là-dessus; mais un beau matin il se mit à songer que la *France était au bord de l'abîme*, comme ils disent tous depuis quinze ans. Or, la monarchie de saint Louis que perdait M. de Villèle, sa fidélité de Breton que n'avait pas voulu écouter Villèle, son devoir de dévoué sujet, tout lui ordonnait de sauver la France des maladresses de Villèle,

de renverser Villèle : Villèle était sa monomanie.

Et réellement il lui asséna un coup de massue : il entraîna le *Journal des Débats* dans l'opposition ; feuille qui à elle seule a plus contribué que toutes les autres au changement de la fin de 1827.

M. de Chateaubriand, M. Bertin de Vaux et toute la collaboration se firent libéraux, mais libéraux modérés, ou, comme on a dit plus tard, royalistes constitutionnels. C'était à ce poste que l'opinion publique l'attendait ; c'était chose pénible depuis long-temps pour ses nombreux admirateurs, que cette obligation de distinguer le publiciste du poète, de louanger l'un et de réprouver l'autre. A peine acquis à un demi-libéralisme, l'enthousiasme se félicita, l'admiration se sentit soulagée.

Mais le mot versatilité n'en fut prononcé que plus souvent.

Charles X monta sur le trône. Charles X, c'était l'autel et le trône, c'était la légitimité, le royalisme en chair et en os ; c'était le pavillon Marsan au pouvoir. Or, l'homme du *Conservateur* sera-t-il oublié, à présent que triomphent le trône et l'autel ? Oui, Villèle se lève toujours

radieux sur l'horizon de la cour, et Villèle n'a pas de peine à remémorer à Charles X les dernières levées libérales de boucliers de M. de Chateaubriand. Quelle fatalité! M. de Chateaubriand est tout aussi mal en cour que par le passé, lui qui s'est immolé au triomphe de cette cause! De là force articles dans les *Débats*.

La carrière du pouvoir décidément fermée pour lui, à son grand regret, ses amis revinrent sur une idée qui avait fait quelque diversion à ses soucis. Entre l'ambassade de Berlin et l'ambassade de Londres, M. de Chateaubriand avait pensé à publier la collection de ses œuvres. Le public ne se doute guère de ce que c'est qu'une pareille publication : opération de la plus haute importance.

On y a vu se ruiner des hommes de lettres, malheureux de trop de fécondité. Ayez de l'esprit, du trait, le mot précis, comme M. de Jouy, le monde vous lira, vous goûtera. Mais quoi de plus changeant que ce monde, cet être à millions de têtes toujours renouvelé, toujours lui, et toujours divers! Parce que le public de 1810, 11, 12, etc., a dévoré les *Mœurs françaises,* courra-t-il en 1825 chez M. Ladvocat, à cause de l'esprit des *Ermites*?

Néanmoins un auteur se doit, dans ses vieux jours, de mettre en ordre son bagage littéraire ; il ne doit songer à partir pour la postérité qu'après avoir surveillé l'emballage de sa pacotille. Heureux s'il ne s'y ruine pas.

Cette épreuve, M. de Chateaubriand allait la subir ; c'est que M. de Chateaubriand a un de ces tempéramens qui résistent à tout, aux variations du public, aux fièvres politiques.

Mais, il faut le dire, les circonstances étaient heureuses pour lui, et si heureuses, que M. Ladvocat y vit distinctement tous les élémens de succès qui suivent :

1° Disposition pleine et entière du *Journal des Débats*, journal à douze mille abonnés, par conséquent voix de stentor, trompette aux deux bouts de la terre, journal avec lequel on pouvait jeter dans le public, non les grands articles en règle, c'est usé, cela ne réussit pas, on y a été pris si souvent ! mais ces petits mensonges sans conséquence, ces petites charlataneries de trois ou quatres lignes qui vont frapper le public à la jointure de l'armure, qui vous le soumettent pieds et poings liés.

2° Immense intérêt réveillé par l'annonce de l'*Essai sur les révolutions*, cet objet de tant de

calomnie, de dires si divers; ce livre défendu par la police militaire impériale, ce livre le carquois des ennemis de l'auteur, ce livre en contradiction avec toute sa vie, ce livre coup d'essai d'un beau talent, ses premières armes, ce livre caché en Angleterre, publié là-bas, et dont les Français n'avaient jamais pu avoir à satisfaction. L'auteur annonçait qu'il dirait son *meâ culpâ:* cela ne laissait pas que d'être piquant.

3° Le bonheur, l'heureux coup de hasard qui venait de rendre à l'auteur une jolie petite malle, où dormait à Londres le manuscrit si long-temps perdu, d'où il avait tiré *Atala* et *René*, et dont la perte avait causé de si vifs regrets à ses myriades de lecteurs. On sait les détails de cette aventure. Toujours est-il que, ce manuscrit retrouvé, on allait avoir de l'*Atala* à foison. Autre singularité: cette étrange production du désert tenait quelque chose de la nature amphibie des crocodiles ses congénères: des deux volumes, l'un marchait sur le ton épique, l'autre sur le ton prosaïque d'un journal. Tout cela ne pouvait que piquer la curiosité.

4° *Le dernier Abencerrage*, *Moïse*, si long-temps retenus dans l'inflexible cassette, et qui

promettaient au lecteur tous les rubis, l'or, les diamans, les perles d'une imagination sylphide.

5° Et c'est ici la plus puissante considération : M. de Chateaubriand, admiré à huis-clos, mais vilipendé durant les phases de son ardent royalisme par tous ces écrivains qui font métier de n'avoir d'autre opinion que celle qu'il plaît aux masses de manifester, qui demandent avec acrimonie la liberté de la presse, et se préservent de la liberté de penser; M. de Chateaubriand, depuis sa conversion au libéralisme, avait pour lui tout ce monde-là ; ainsi, en sympathie avec le gros public, le moment était heureux, et très heureux, pour lancer la collection complète.

Le marché fut conclu et paraphé, non avec M. Lenormant, libraire habituel du vicomte, mais avec M. Ladvocat. M. Ladvocat avait eu l'ambition d'élever la librairie parisienne à l'égal de celle des Murray, de tirer l'homme de lettres d'une honteuse dépendance, en payant largement les œuvres de génie ; du reste, aventureux; actif, liant avec les plumes influentes, amoureux d'aristocratie, raffolant d'aristocratie jusqu'à faire cent lieues après un de ces noms,

jusqu'à perdre de gaieté de cœur dix mille francs pour un livre de pair de France; homme émerveillé, enfin, de se mettre éditeur au-dessous d'une signature du faubourg Saint-Germain. La conquête d'un nom historique arrachait M. Ladvocat à son repos.

Six cent mille francs, tel fut le prix convenu. La gêne qui pesait alors sur la librairie ne le retint pas. *Audaces fortuna juvat*: d'aventure un banquier de Lyon (l'enthousiasme peut habiter dans une banque), épris du nom de M. de Chateaubriand, vint offrir cent cinquante mille francs à l'éditeur, à M. Ladvocat, qui incontinent se prépara à neutraliser la concurrence des contrefacteurs de Bruxelles, car les contrefaçons de Bruxelles c'est ce que les presses françaises redoutent le plus. Infatigable, tout de cœur à son entreprise, le voilà en route pour la Belgique, recueillant à droite, à gauche, des souscriptions.

Il parcourut la Hollande, la plupart des cercles de la Confédération, et reparut au bout de quelque temps avec un carnet enrichi des plus augustes signatures. Par ambassadeurs ou non, depuis le czar jusqu'au dernier princillon de ces innombrables gouvernemens, mosaïque de l'Al-

lemagne, tout avait rendu hommage au premier génie de l'époque. Quant à la France, on en était sûr ; on s'adressa à ses passions politiques : victime de M. de Villèle, sorti du ministère avec une noble pauvreté, M. de Chateaubriand demandait à ses travaux littéraires une honorable compensation ; la France ne resta pas impassible. Un désintéressement est rare de nos jours. M. de Villèle se bâtissait un splendide palais ; sa victime sortait pure de toute dilapidation du ministère.

Il y eut affluence de souscripteurs.

Mais c'était une opération de plus d'un million ; et par le temps qui court on s'abonne bien plus au cabinet littéraire que l'on n'achète des livres. La France d'ailleurs lit beaucoup, mais des journaux ; aussi devons-nous convenir que la trentaine de volumes de la collection se vendirent, mais pas assez pour défrayer l'éditeur de ses déboursés, de ses peines, de ses courses ; il paraît que, suivant l'expression de lady Morgan, M. Ladvocat n'aurait guère été que le *Fermier du talent*, si M. de Chateaubriand, dont l'âme est aussi élevée que juste, ne lui eût pas, lors de sa nomination à l'ambassade de Rome, fait don de ses cent mille francs pour frais d'installation.

Par un procédé non moins délicat et qui honore le libraire, ces cent mille francs donnés en dehors de toute condition écrite, ces cent mille francs étrangers aux affaires de son commerce, M. Ladvocat les employa à payer des billets et à satisfaire à des engagemens détachés de l'opération.

Corrigeant ses épreuves, faisant, inventant des préfaces, annotant son *Essai des révolutions*, le commentant, revoyant ses *Natchez*, devidant de nouveau sa vie d'écrivain depuis ses voyages en Amérique, se jugeant jeune homme, se corrigeant écrivain adepte, se morigénant philosophe, M. de Chateaubriand passa ainsi les années qui le menèrent au renversement du système Villèle.

Ce n'est pas que ces occupations l'eussent enlevé au monde politique ; il avait encore le temps de faire sa veille d'armes comme publiciste, comme journaliste, comme académicien même.

La loi de justice et d'amour avait été tirée du fourreau. M. de Peyronnet s'était montré dans ce dédale de prévisions prohibitives avocat paperassier. C'était plus vil et tout aussi absolu qu'une censure pleine et entière. On fut indigné. M. de Peyronnet se promettait la majorité dans

les deux chambres, il n'eut pas celle des pairs.

Même l'académie française..... qui s'y serait attendu! l'académie française si complaisamment enflée de ducs, de pairs, de prélats, oui, cette académie fit aussi preuve d'indignation. M. Roger se donna une peine infinie pour calmer les immortels. Inutiles efforts : il y eut des symptômes de révolte. Savant et tranquille séjour dont les voûtes n'avaient encore retenti que de modulations laudatives! bénévole séjour, vous ouïtes des discussions; la discorde y agita sa torche classique; MM. Cuvier, de Lévis, Bonald, Laplace, Lally-Tolendal combattirent pour M. le garde des sceaux et son ayant-cause, M. Roger; de l'autre côté se déployèrent des courages jusqu'alors inaperçus, à savoir : celui de M. Lacretelle, celui de M. Destutt de Tracy, celui de M. Villemain, celui de M. Michaud.

Voici comment se livra ce combat entre les Grecs et les Troyens du palais des Quatre-Nations.

M. de Chateaubriand eut à peine connaissance du projet de loi, qu'il vit l'académie compétente dans une affaire de vie ou de mort pour les lettres.

La tirer de sa somnolence, la pousser dans

l'opposition, c'était grand, c'était beau; il y songea. Il provoqua une séance pour le 16 janvier, et n'en cacha pas le but; ce qui mit les ministres en alarmes, arracha M. de Peyronnet à sa douce sécurité, lequel mandant chez lui M. Roger, lui donna ses instructions, l'envoya de porte en porte chez les immortels, distribuer menaces, promesses, injonctions, cajoleries, de l'or même, s'il le fallait.

La séance ouverte, M. Lacretelle commença le feu en tirailleur. Son discours fit effet; il le releva dans l'opinion publique jusqu'alors peu charitable pour l'historien de la révolution française. Les statuts ne permettaient pas de lui ôter la parole; mais le camp ministériel abondait de munitions. Il attendit.

Soudain M. Auger se lève, M. Auger le ménechme de M. Roger, et comme lui ministériel des pieds jusqu'à la tête. Il annonça avoir à faire part à l'assemblée d'une missive.

Elle était de monseigneur de Quelen. Le prélat, après avoir rejeté sur ses devoirs pieux le motif de son absence, s'étendit sur la proposition de la loi d'amour; il fit entendre que si la polémique continuait, l'Académie serait *menacée dans son existence.*

Le courage civil était un dépôt que l'Académie n'avait pas encore dépensé; il s'y trouvait intact; elle y recourut à l'audition de cette lettre, elle déclara que la lecture n'en serait pas achevée. MM. Destutt de Tracy et Lemercier appuyèrent la proposition de M. de Chateaubriand de toute leur force.

Un tenant se présenta; ce fut encore M. Auger. Il fit de la dialectique, et même de la dialectique assez vigoureuse; mais lorsque les ministériels se croyaient triomphans, leur champion fut désarçonné par M. Raynouard.

M. Raynouard a du Chateaubriand pour l'élévation d'âme et du Lemontey pour la sordide avarice. Œdipes, venez nous expliquer ces sphinx, un jour si petits, si bas, et demain colosses; ces protées, flammes, serpens, et lions ensuite. Lemontey lui-même, homme de mesquines économies, à genoux devant un écu, Lemontey dans l'occasion ne balançait pas à faire des sacrifices pécuniaires. Même chose de l'auteur des *Templiers;* il se préservera de passer sur le Pont-des-Arts à cause du Cerbère qui exige le sou, il se couchera à six heures par économie de bougie, et il a refusé un million de l'empereur; il ne voudra pas d'une bassesse,

d'une faiblesse payée en lingots d'or. Cet homme si petit, si râpé, si préoccupé d'épargnes, admonesta Napoléon quand tout tremblait encore devant son épée.

M. Raynouard ne craignit pas pour ses six mille francs de secrétaire perpétuel ; il répondit au plaidoyer Auger par l'exhibition d'un heureux précédent : en 1778, l'Académie se leva contre un règlement de librairie oppressif, fit d'humbles représentations au roi, qui se rendit à ses prières.

M. Villemain, dont la vie est un ballottage d'une opinion à une autre, point de mire des quolibets de la presse sous M. Decazes, ensuite objet de l'enthousiasme du quartier latin quand il fut détrôné de sa chaire d'éloquence, de nouveau flétri du nom de doctrinaire aujourd'hui, M. Villemain succéda à M. Raynouard, et appuya la proposition. Il fut combattu par M. de Lally-Tolendal.

M. de Chateaubriand parla à la fin avec sa supériorité connue. Vint M. de Lévis. Prirent ensuite la parole dans le sens de la proposition MM. Michaud, Andrieux, de Ségur ; et finalement la séance fut clôturée par les ministériels Roger, Laplace, Cuvier.

On alla aux voix. Décision : une humble supplique serait rédigée et présentée à Charles X par MM. Michaud, Lacretelle et Villemain.

Grand courroux à la chancellerie. On proposa la dissolution de l'Académie française; le coup était désespéré. La nuit porte conseil, et conseilla de ne pas détruire un corps, la gloire du siècle de Louis XIV; ou bien les Bourbons venus en croupe des Cosaques ne démentiraient pas le titre de Vandales. On s'arrêta ; mais on destitua MM. Villemain, Michaud et Lacretelle, l'un maître des requêtes, l'autre lecteur du roi, et le troisième censeur dramatique.

Ils n'en continuèrent pas moins la rédaction de la supplique, peut-être mirent-ils même un peu trop de rancune, car, lue en séance publique à l'Académie, on en adoucit quelques passages.

Cette séance offrit de remarquable l'absence de quelques fonctionnaires immortels qui s'étaient effrayés; à la première discussion, du danger de leurs appointemens; M. Soumet s'en fut se réfugier dans sa bibliothèque de Saint-Cloud; au contraire, d'autres qui n'avaient pu se joindre à leurs collègues, firent parvenir leur adhésion ou leur opposition; M. Baour-Lormian écrivit dans le premier sens, M. le baron Guiraud ex-

pédia de Toulouse une missive ministérielle. Le fameux libéral M. Delavigne ne souffla mot.

On fit demande à M. de Blacas, premier gentilhomme, pour la présentation, mais Sa Majesté refusa de recevoir l'Académie française : c'était sa réponse précise.

CHAPITRE XLVI.

Publication du *Dernier des Abencerrages*. — Historique de ce manuscrit. — Idées dominantes en 1810, lors de sa composition. — Ses élémens de succès alors. — Naissance du romantisme après la restauration. — Désavantages du *Dernier des Abencerrages* en 1826. — Analyse de cet ouvrage.

Voilà un joli conte que vous ferez valoir en le contant avec grâce.

PAUL-LOUIS COURIER.

—

L'ouvrage le plus impatiemment attendu de toute la collection c'était le *Dernier des Abencerrages*. Il n'eut pas un succès proprement dit. On s'attendait... à quoi ne pas s'attendre avec M. de Chateaubriand, et surtout avec un pareil sujet, les Abencerrages! On s'attendait à du cha-

toyant, à de l'enchanteur, à une pluie d'étincelles, à une ondée de poésie. On s'attendait à de la vérité relevée de coloris, car on savait ce que Florian avait tiré des chroniqueurs hispano-arabes.

Rien de tout cela, ou du moins bien peu.

C'est que l'auteur avait laissé vieillir son œuvre en portefeuille. Composé au retour de la Terre-Sainte par l'Espagne, lorsque les ogives mauresques de l'Alhambra et la coupole de la mosquée de Cordoue se détachaient dans les horizons de son imagination, ce livre ne s'était adressé qu'à son public naturel, au public de 1810; ce public ne le connut pas. L'inflexible cassette le retint sept ans et plus; mais Horace, qui en donne le conseil, n'a pas toujours raison; aujourd'hui que l'on vit si vite surtout! Puis, dans un embarras pécuniaire, M. de Chateaubriand offrit son Abencerrage pour garant; le prêteur eut la délicatesse de ne pas garder un aussi précieux nantissement, nantissement de poète. Il rentra dans la cassette pour n'en sortir qu'en 1826. Mais que l'esprit public avait déjà subi de modifications!

Voyez, connaissait-on le mot *romantisme* alors? c'était tout au plus comme un de ces murmures

intérieurs, inconnus, qui font rêver avec délice la jeune fille,

De ses quinze ans doucement tourmentée,

comme a dit un classique.

Alors cette pléiade de l'empire, cette pléiade des Lemercier, Jouy, Duval, Dupaty, Arnault, Étienne, Andrieux, Soumet, Baour-Lormian, qui se sont endormis dans la paix des justes après avoir fait rage pour Aristote, et en attendant la Jérusalem-Nouvelle ressuscitant du désert, cette pléiade, dis-je, brillait de tout son éclat. L'*Abencerrage* ne le craignait point cet éclat cependant: l'horizon n'étalait que des livres qui se distinguaient le plus souvent par leur orthodoxie académique.

Le règne de la littérature impériale se prolongea encore par-delà celui de l'empereur. Bien que le grand homme fût si insensible à ses beautés, qu'il lui était rare d'articuler un vers sans le raccourcir de quelques syllabes, ou l'étendre jusqu'à quatorze ou quinze, néanmoins il pensionnait tout ce monde poète, pour absorber toute affection ; on eût été sans cela capable de songer à la liberté de la presse ou à la république. Il réussissait au-delà de ses désirs.

Alors l'Académie était un puissant sénat.

Vint la restauration, et la restauration donna du relief à ces célébrités embaumées à l'Institut; voici comment :

Elle avait à éparpiller ses récompenses sur les siens. Messieurs de la littérature impériale jetèrent les hauts cris, ils répétèrent le mot qui a toujours un si heureux succès, ce mot que les Saint-Simoniens voudraient bien pouvoir jeter dans le public, le mot *persécution*. Le monde se passionna, s'échauffa pour ces intéressans messieurs si indignement dépensionnés; ils inventèrent le libéralisme, ils se précipitèrent dans l'arène des journaux, y campèrent, s'y établirent, n'y laissèrent pénétrer qu'eux et leurs amis; eux et leurs amis se louèrent, relouèrent dans les feuilles; il n'y eut de beau, d'admirable que *Bélisaire*, que les *Délateurs*, que la *Jérusalem* traduite en vers français. Grâces à leurs cris, à leurs gémissemens, aux stygmates qu'ils montraient sur l'Agora, ils se donnèrent le public pour garde, ils s'en firent idolâtrer, comme dépositaires du feu sacré; eux, classiques et louangeurs de Napoléon!

Mais cela pouvait-il durer? Continuateurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV, ils ne pou-

vaient que faire de l'aristocratie en vers et en prose, comme ils en avaient fait en réalité sous les inspirations et le charme de la noblesse de l'empire. De là une fausse position, une contradiction entre les philippiques et leur tendance. Refléter le grand siècle, qui lui-même était un reflet de Rome et d'Athènes, il n'y avait pas là de quoi illusionner long-temps des admirateurs pris dans l'esprit de parti.

Une circonstance favorisa la jeune école, qui, à peine parue, détrôna la pléiade.

Racine, Corneille, Boileau, n'avaient d'études que celles des langues mortes; ils infusaient, il est vrai, pour édulcorer la république, une décoction de galanterie et d'exquise politesse de l'*OEil-de-Bœuf*. Voltaire et les philosophes firent comme ils purent; mais il est certain que de nos deux siècles littéraires, nul n'alla s'enquérir de Froissart, de Joinville, de Brantôme, de Ducange, de l'Estoile, de Sauval. Cependant, il y avait là-dedans d'importantes leçons pour la monarchie restaurée, des exemples de misère, des souvenirs à flageller.

La jeune école s'en empara. Les Guises, les Montmorency, les Charles IX, les Henri III, les Cinq-Mars furent évoqués de leurs in-folio, où

messieurs de l'empire n'auraient pu aller les chercher, embarrassés qu'ils auraient été d'en déchiffrer les caractères gothiques.

En fouillant dans les annales du passé pour expliquer et démontrer le présent, l'énergie dramatique, le coloris pittoresque, la nationalité des choses et des hommes ne pouvaient manquer de frapper l'homme de lettres, et par suite le public. Dès que les nouvelles œuvres parurent, ce public y courut.

D'autres listes de célébrités circulèrent depuis lors : l'auteur de *Clara Gazul*, ceux des *Soirées de Neuilly*, celui de *Henri III*, Hugo, les Deschamps, Alfred de Vigny, Lamartine, les deux Thierry, Mignet, Depping, de Barante, Capefigue et autres acquéreurs des sympathies publiques; leurs œuvres chaudes, énergiques, riches, et toutes dans le système de l'auteur des *Martyrs*, n'ont pas été sans atteindre quelquefois le degré de vivacité, de coloris du maître. Ils l'ont dépassé quand il s'est endormi; et parfois *dormitat bonus Homerus*, l'Abencerrage le prouve. Cette composition, nous l'avons dit, eût fait effet en 1810; en 1826 elle était dépassée.

Brillante tribu que celle des Abencerrages,

qui parsema toute l'Espagne de ses hauts faits, tribu dont la galanterie, la générosité, égalèrent toujours les belles vertus de nos chevaliers, héros si poétiques et si indignement dédaignés par les lettres françaises (malheureux Cervantes!). Tribu dont les flottantes aigrettes, les dolmans soyeux brodés d'or voltigeaient sur le vol des rapides coursiers, et faisaient de Grenade une ville flamboyante de luxe, de pierreries.

A ce mot d'Abencerrages on s'attend au panorama prismatique de l'un des plus beaux siècles du kalifat d'occident : point du tout. Il est vrai, il n'y a pas de supercherie de la part de l'auteur, ni mauvaise volonté, ni attrape. Le titre vous parle du *dernier des Abencerrages.* Si votre imagination galope en évaporée, en vraie folle, tant pis. L'auteur ne vous promet ni les Abdérames vainqueurs de toute l'Espagne gothe, et passant les Pyrénées, sans se douter qu'il y a là, dans les roches des Asturies, le glaive caché de Pélage; il ne vous promet pas non plus ce Velid qui murait de pièces d'or les portes de Zehra son odalisque, belle boudeuse! C'est un temps de décadence, de deuil qu'il vous annonce : *Le dernier des Abencerrages.* Rengaînez vos fantaisies d'imagination.

Aussi cet Abencerrage est-il, non un brillant chevalier, mais un herboriste. M. de Chateaubriand lui fait faire du sentiment à tout pas; il y a plus du René dans Aben-Hamet que de l'Abdérame; et vraiment ce caractère rêveur, mélancolique de nos pulmoniques, de nos phthisiques, va-t-il à ces hommes du Midi, dont la pensée ne se repliait jamais au dedans? Arabes et Espagnols ont sans doute des douleurs, des regrets comme tous les êtres humains ici-bas; mais c'est plus extérieur; ils versent d'abondantes larmes, ils tirent le cimeterre, se vengent ou succombent. Pourquoi traîneraient-ils toute leur vie un spleen rongeur? C'était écrit! dit le musulman, et il se résigne; mais auparavant il a brisé son damas.

Toute cette tristesse de l'ouvrage est donc fausse; mais ce qu'il y a de beau, de vrai, de précieux, c'est la perspective de Grenade; l'auteur venait de la visiter, cette métropole des émirs, il venait de la voir avec ses deux collines étagées de maisons, et entr'ouverte comme une grenade. Il venait de se désaltérer dans son Douro, dans son Xenil; il s'était égaré dans sa Vega aux flots de verdure, dans son Alhambra, et son Généralif et son Albayzin, toutes ces mer-

veilles de la civilisation de par-delà la mer d'Egypte, qui avait campé là en armes huit siècles.

L'herboriste Abencerrage vient donc d'Afrique revoir cette terre de bonheur... hélas! possédée par ses ancêtres. Il parcourt tous ces ponts arabes, ces tours arabes, ces jardins arabes, la larme à l'œil. N'importe, au milieu de sa suffocation, il s'éprend d'une Espagnole; elle sortait en mantille dès le matin pour aller à l'église.

Mais quoi! cette noble Grenadine de la famille du Cid de Bivar, dans un temps où la grandesse se haussait sur toute sa morgue d'illustration, devient, elle aussi, amoureuse de notre chercheur de simples! et cela au moment où le fanatisme religieux remuait encore ce monde-là, où le mépris se déversait à grands flots sur les Morisques! race vaincue demeurée sur la terre où elle avait été vaincue. N'importe; la noble senora se laisse aller à sa passion; retirée dans une maison de campagne, elle chante l'hymne guerrier des Abencerrages.

Aben-Hamet passait par là filant le parfait amour et herborisant. Il entend, reconnait cette voix et le chant national. Il se précipite,

effraie, finit par être accueilli par le comte de Bivar, avec invitation de revenir. Est-ce vraisemblable ?

Ecoutez : « Vous devez avoir envie de visiter l'Alhambra? » dit Blanca (la senora en question); et la voilà menant son musulman, en costume oriental, à Grenade; ils chevauchent tous les deux par la ville, ils entrent dans ce fameux palais. Ici une description belle, vraie, vraie surtout, et faite sur lieu. C'est ce magnifique ouvrage des Emir-al-Muménin, c'est l'Alhambra.

Dans la cour des Lions, ils se font une mutuelle déclaration d'amour. La difficulté, c'est que l'un et l'autre voudrait que son objet adoré changeât de religion ; n'importe, ils se jurent foi éternelle, amour sans fin; mais pour rendre la chose encore plus invraisemblable, l'Abencerrage se fait un plaisir de cacher à dona Blanca son illustre origine; il veut se donner le plaisir d'être aimé pour lui-même. Notez que tout cela se passe au clair de la lune, dans les ruines de l'Alhambra. Que penser d'une fière Espagnole qui, à cette heure, se trouve là avec un Morisque? Le digne homme que le comte de Santa-Fé son père !

Aben-Hamet apprend d'Afrique que sa mère s'en va mourir. Il retourne auprès d'elle, puis il revient après sa mort à Malaga. Là, la senora s'était fait conduire par cet excellent père, qui ne se doute jamais de rien.

Je ne puis résister au plaisir de transcrire ce retour. M. de Chateaubriand est toujours lui-même pour le charme du style.

« Un jour qu'elle errait sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçaient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque qui faisait écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure, couvert de superbes habits, se tenait debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtaient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumans et les crins épars annonçaient à la fois son naturel ardent et la frayeur que lui inspirait le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement

une corbeille où reposait une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étaient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées par le mouvement du vaisseau : elle portait un collier de grain d'aloès; et sur une plaque d'or qui servait à rejoindre les deux bouts du collier, étaient gravés, en arabe, un nom et un talisman. »

L'Arabe passe encore une année à Grenade avec sa belle sans être plus avancé, repart pour l'Afrique, et revient.

Hélas! à ce retour-ci point de dona Blanca sur la rive. Point de voile soyeux, point de mantille écarlate, rien. L'auteur nous présente un de ses propres aïeux par les femmes, Thomas de Lautrec, fait prisonnier à Pavie. Don Carlos, fils du comte de Santa-Fé, est son ami; c'est une de ces amitiés chaudes et généreuses, une de ces amitiés comme on en voyait encore au déclin de la chevalerie, une de ces amitiés passionnées, vives, comme les sentait Florian.

Cet aïeul, le voici :

« Aux pieds de dona Blanca était assis un jeune homme qui la regardait en silence, dans une espèce de ravissement. Ce jeune homme portait un haut-de-chausses de buffle, et un

pourpoint de même couleur, serré par un ceinturon d'où pendait une épée aux fleurs de lis. Un manteau de soie était jeté sur ses épaules et sa tête était couverte d'un chapeau à petits bords, ombragé de plumes ; une fraise de dentelles rabattue sur sa poitrine, laissait voir son cou découvert. Deux moustaches noires comme l'ébène donnaient à son visage naturellement doux un air mâle et guerrier. De larges bottes qui tombaient et se repliaient sur ses pieds, portaient l'éperon d'or, marque de la chevalerie. »

Ut pictura poesis. Léopold Robert, Delacroix, Horace Vernet n'évoqueraient pas mieux Lautrec sur la toile.

Don Carlos, frère de Blanca, devine son amour pour le Maure. Il vole chez lui : « Maure, lui dit-il, renonce à ma sœur, ou accepte le combat. »

Je ne suis pas chevalier, lui répond Aben-Hamet ; don Carlos l'arme chevalier.

Voici une de ces situations qui mouvementent l'*Orlando furioso ;* mais M. de Chateaubriand se perd là où se sublimisait le poète Ferrarais. L'Abencerrage coupe la jambe du cheval de don Carlos. L'auteur oublie-t-il, lui si soigneux de chevalerie, que c'était là une infamie ? frap-

per sur le destrier de l'adversaire! Ils s'attaquent à pied. Carlos brise sa flamberge sur les armes damasquinées du Maure; pour cela il a la bonté de s'avouer vaincu. Il regarde comme une grande générosité de ce que son antagoniste ne le tue pas. Tout cela ment à l'époque, à la chevalerie, aux mœurs.

Ce Carlos armant chevalier son ennemi! l'Abencerrage obligé de combattre le frère de sa bien-aimée! Oui, il y avait du drame. Comme l'Arioste, même le Boyard, même le Pulci en auraient tiré parti, même Miguel Cervantes, tout contempteur qu'il était de la sainte chevalerie! M. de Chateaubriand l'a manquée, cette situation, l'a étriquée, inachevée. C'est bien autre chose que son Aben-Hamet et son don Carlos, ce Roger et ce Renaud qui combattent dans le camp de Charlemagne! Cette Bradamante, à l'armure inconnue, qui va défier son cher Roger aux portes d'Arles! M. de Chateaubriand, partisan avoué des manoirs, des grands coups d'épée, des institutions, de la société féodale enfin, pourquoi n'a-t-il pas déployé ici toute la splendeur de son talent? il s'agissait de leur réhabilitation.

Inférieur à Florian! ce n'est pas que l'auteur

de *Gonzalve de Cordoue* l'égale pour la narration, bien qu'il ait du style, lui aussi ; mais Gonzalve, mais Lara, mais Almanzor, mais Zulema, ont bien d'autres proportions, bien une autre vie, bien un autre feu ! En outre, c'est une contexture, c'est une variété, une richesse d'épisodes, c'est un talent d'enchaînement dans ce *Gonzalve de Cordoue*, qui en font comme une petite *Jérusalem délivrée.* M. de Chateaubriand a pour lui son coloris ; et puis cette nouvelle, c'est une topographie vraie, précise en même temps que poétique, de Grenade.

Voyons la fin de ce duel :

Blanca et Lautrec arrivent ; paix s'ensuit. L'Abencerrage, invité de nouveau aux assemblées du comte de Santa-Fé, se sent porté par diverses circonstances à se faire chrétien. C'était à peu près décidé, mais il apprend que la famille qui le reçoit si cordialement, à laquelle il est sur le point de s'unir, a jadis dépouillé la sienne de ses biens, que ses ancêtres sont morts de la main des ancêtres de l'Espagnol. Il n'y peut résister. C'en est fait, il renonce à son amour, il retourne en Afrique, il va mourir au pèlerinage de la Mecque.

Tel est le tissu de cette nouvelle. Il y a beau-

coup de charme d'élocution, sans doute trop même de poésie pour ce genre de récit; mais ce n'est pas un défaut quand la scène, les temps, les personnages ont vécu de poésie, en demandent pour revivre. Généralement ce qui manque le plus à M. de Chateaubriand, il le fallait ici; il fallait de l'énergie, de mâles accords, il fallait de la fougue à ces Abencerrages, à ces chevaliers; et *Eudore* nous a déjà appris que le poète, sensible, plein d'onction, n'entend rien à cette

Furia grande e sonorosa
Que o peito acende e a cor ao gesto muda,

sans laquelle l'épopée ne va pas, au dire du Camoëns, qui s'y entendait. Les livres de piété nous ont gâté M. de Chateaubriand.

N'importe, en 1810 l'ouvrage aurait ému. C'est que l'auteur peint à larges traits, rehausse le caractère espagnol; c'est qu'il en met en relief les qualités saisissantes, comme la haine de l'étranger, l'infatigable persévérance; c'est que le parti du mouvement ne pouvait alors faire de l'opposition que contre l'empereur, oui, contre l'empereur Napoléon. Tel qui aujourd'hui impérialise ses vers, se fait emprisonner pour l'*Homme*, le *Fils de l'Homme*, le *Petit Chapeau*,

alors se faisait réformer ou achetait un remplaçant. La guerre d'Espagne déplaisait, on se serait arraché l'ouvrage.

Il a vu le jour en 1826 ; mais les faiseurs d'opposition et les curieux qui s'attachent à leurs pas, étaient passés du côté de l'empereur. *Non erat hic locus.*

CHAPITRE XLVII.

M. de Chateaubriand ambassadeur à Rome. — M. de Martignac.. — Tombeau du Poussin. — Considérations sur les tableaux des grands maîtres. — M. de Chateaubriand antiquaire. — Ses fouilles à *Torre-Vergata*. — Mort du pape Léon XII. — Conclave. — Élection du cardinal Castiglioni. — Échec de M. de Chateaubriand. — Il quitte Rome.

J'ai donc eu cet hiver à Rome six mois des meilleurs de ma vie, certes les meilleurs que je puisse avoir au point où me voilà.

PAUL-LOUIS COURIER.

—

Que voulez-vous que fasse un ambassadeur à Rome, une fois le concordat stipulé, réglé et paraphé ? S'amuser d'arts et de beau soleil, recevoir à dîner les pensionnaires de l'école française, confabuler dans l'atelier de Thorwaldsen ; c'était ainsi que M. de Chateaubriand

se laissait vivre en 1828 dans son palais de la légation française. Le ministère Villèle était tombé, foudroyé par la presse qu'il avait osé, le Titan ! braver comme un simple pouvoir humain. MM. de Martignac et compagnie avaient ourdi alors cette administration que l'on s'accorde à regarder aujourd'hui comme la seule supportable de la restauration, période d'art, d'activité de fabriques, d'industrie manufacturière et romantique.

Mais le libéralisme melliflu de M. de Martignac n'avait pu s'asseoir à la tête des sept ou huit ministères, sans se souvenir de M. de Chateaubriand. C'est que M. de Chateaubriand avait laissé des souvenirs de guerre avec le triumvirat déchu ; il y avait eu rupture, éclat, haine, violence, acrimonie. A merveille ! s'était dit M. de Martignac, mais M. le vicomte de Chateaubriand va nous infiltrer de l'opposition encore dans le conseil. M. le vicomte de Chateaubriand se repose dans une immense popularité ; il a derrière lui des millions de voix pour l'appuyer ; gare à la dissidence avec lui. Encore s'il était homme à se rendre à nos avis ! mais il a trop de supériorité de lumières pour cela. Allons, va pour l'ambassade de Rome. C'est une assez jolie mai-

son de plaisance que Rome pour la villégiature du chantre des *Martyrs*.

Il partit. Que fit notre poète à Rome? Il se rappela le Poussin., Français comme lui, comme lui célèbre, comme lui retiré à Rome dans ses vieux jours; Poussin, qui avait besoin de beau soleil, qui humait avec délices l'atmosphère des beaux-arts, qui se chauffait aux rayons des peintures raphaélesques!

Mais où donc est la tombe du Poussin? il ne la trouvait pas. Alors, dans l'église de San-Lorenzo il lui érigea un sarcophage, chargeant nos élèves de la Trinité-du-Mont des bas-reliefs destinés à représenter les plus beaux tableaux du peintre.

Petite réparation pour l'auteur de ce *Déluge* qui, il faut que je le dise, ne m'enthousiasme pas le moins du monde. S'il n'y avait un ton gris et pluvieux, je n'y saurais qu'admirer. Mais le temps, les années ne sont-elles pas entrées de moitié dans ce genre de mérite? Le *Déluge* de Girodet n'acquerra-t-il pas un jour ce ton de grisaille? N'importe, tout cela n'égalera jamais celui du peintre anglais, Martyns, *déluge* de mille lieues d'étendue, catastrophe de tout un monde!

Je voudrais que poètes, peintres, voyageas-

sent. Tout ce qui a écrit, dessiné, versifié dans les seizième et dix-septième siècles, manquait de connaissances exactes; presque tous les ouvrages des grands maîtres, et je dis ceux de Raphaël, du Titien, du Corrège, de Paul Véronèse, du Poussin, de Rubens, de Vinci, désenchantent par des contre-sens révoltans; le Titien, dans le tableau de la *Femme adultère*, met des besicles dans la main du rabbin qui va lire la sentence écrite sur le sable; dans la *Cène* du Poussin le monde est assis sur des chaises. Voici des capucins, des cordeliers dans des sujets de l'Ancien Testament! Celui-ci met Diogène dans un de nos tonneaux, bien que les Grecs n'eussent que de grandes amphores en terre cuite, qui servaient assez ordinairement de retraite aux pauvres pendant la nuit. A moins forte raison faut-il leur demander des accessoires précis, tels que costumes, localités. Ce ne sont que paysages de Toscane, des bords du Pô, dans ces *Fuites en Égypte*, dans ces *Tobie*, dans ces *Vues d'Athènes*. Point de physionomies asiatiques. Que dites-vous de Paul Vénonèse qui asseoit à la table de la Noce de *Cana*, François Ier, Charles-Quint, le duc de Parme, et autres? Quelles figures italiennes que toutes ces Vierges, ces Galathées, ces Vénus

de Raphaël, plus ou moins belles de la beauté de sa chère Fornarina? Heureux temps! l'art alors avait certaine *desinvoltura* qui ne laissait pas que de rendre facile et sans arrière-pensées la vie d'artiste : plus sérieux, plus précis, parce que nous sommes plus vieux, nous voulons encore des illusions, mais des illusions motivées, consciencieuses. C'est bien pis depuis l'invasion de la vérité historique! Notre jugement s'est mûri d'une manière effrayante! Aussi nous demandons-nous, en gens sensés et précautionnés: pourquoi, dans cette si belle Didon de Guérin, une femme de banquier de la Chaussée-d'Antin? pourquoi dans cette Psyché de Picot, dans cette Galathée de Girodet, ces blanches et rosées Parisiennes qui pirouettent à l'Opéra? Pauvre soleil d'Orient, qui dans les siècles mythologiques amis des nudités, n'a pu brunir davantage la reine de Carthage, les filles de Priam! C'est la délicatesse, la neige de nos belles septentrionales, visitées si rarement du rayon empyrée; encore leur carnation se dérobe-t-elle, ainsi que le veulent notre ciel et notre décence, sous le triple abri du linge, de l'étoffe, des cachemires-ternaux. Que c'est bien mieux, cette Judith d'Horace Vernet! Voilà bien un Satrape au pro-

fil de la race arabe! Cette femme, c'est bien la veuve hébreue! Ses traits, on les a sans doute recueillis sur quelqu'une de ces juives actuelles en qui vit encore le type originel, brune et un peu virago, comme il le faut être pour aller coucher au camp ennemi et en rapporter une tête.

Je m'étonne de voir les sujets romains traités si peu souvent par les peintres de Léon X. Avec cette abondance de statues, de médailles, de bas-reliefs déterrés, qui peuplaient alors les *villa* Pamfili, Aldobrandini, Farnese, et où presque tout un Tite-Live vivait en marbre, Raphaël, Michel-Ange, le Perrugin, les Caraches auraient été portés à plus de vérité. L'*École d'Athènes* nous montre ce que l'art aurait pu faire alors.

J'ai vu une *Annonciation* de ce temps. Ce n'était pas, il est vrai, de la main d'un grand-maître, mais elle n'en montre pas moins les singulières distractions que l'on passait au génie, et à ceux qui s'en croyaient. La Sainte Vierge est en oraison sur un prie-dieu devant un crucifix!

Ne serait-il pas temps de sortir des ornières admiratives, et de juger sur le mérite intrinsèque et non sur la célébrité du pinceau? Quel-

ques connaisseurs, entre autres M. Stendhal, je crois, commencent à ne voir dans le fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange, qu'une galimafrée de pieds et de jambes; même ils osent le dire. Faut-il ne s'éprendre que de ce qui est vieux? faut-il méconnaître un tableau ardent, passionné, vif, parce que les oreilles ne sont pas encore accoutumées au nom du peintre?

Et en sculpture! si l'un des marbres les plus médiocres de notre salon de 1831 était trouvé dans les fouilles d'Olympie, quel concert d'admiration chez nos antiquaires! Les arts sont l'antipode de la musique : à peine un compositeur mort, on hausse les épaules à ses partitions. D'abord Lulli : demandez à un contemporain de Rameau des nouvelles des partitions de Lulli; à un glukiste, son opinion sur Rameau. Aujourd'hui Rossini n'a-t-il pas anéanti ces admirations d'un cinquantaine d'années? un *dilettante* sourit au seul souvenir d'*Orphée*, et tout nouvellement au *Devin du Village*, madame Damoreau-Cinti a reçu une perruque en guise de couronne.

M. de Chateaubriand se prit d'une passion d'antiquaire durant son dernier séjour à Rome. L'art, comme le dit fort bien M. Raoul-Ro-

chette, était si intimement lié à l'ordre social des anciens, qu'il formait partie intégrante de leur existence politique. Point de culte, d'ovations, de triomphes, de vie enfin, sans la sculpture, l'architecture, la peinture. Que de cela dans la petite ville de Pompéï, qui ne valait pas la dernière de nos sous-préfectures! Quatre-vingt mille statues ont été exhumées à Rome, et l'on n'a qu'à fouiller pour en trouver tous les jours. Que serait-ce si l'on parvenait à détourner le Tibre de son lit! Ce grand évènement que rève l'antiquaire Fea à Rome, indépendamment des richesses métalliques qu'il restituerait à la ville éternelle, aurait l'avantage, bien plus grand pour nous, de compléter l'iconographie romaine.

Notre ambassadeur ne chercha pas à détourner le Tibre; tâche digne d'Hercule-Napoléon; mais il vit la Tour-Penchée, il y fit faire des fouilles, ainsi qu'il appert d'une lettre à une dame de ses amies, dont voici un fragment :

Rome, jeudi 5 février 1829.

« *Torre Vergata* est un bien de moines, à une lieue du tombeau dit de Néron, assez près de

l'ancienne Veïes, dans l'endroit le plus beau et le plus désert.

. . . .

. . . » J'ai déjà un bloc de marbre gris assez considérable pour faire un buste du Poussin, et le bras d'une statue, enfoui auprès du squelette d'un soldat goth : le destructeur gisait avec la ruine. Cette fouille va devenir le but de mes promenades. A quel siècle, à quel homme appartiennent ces débris? Nous troublons peut-être la cendre la plus illustre, sans le savoir. Une inscription viendra peut-être éclairer quelque fait historique, détruire quelque erreur, établir quelque vérité? Et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans demi-nus, tout retombera dans l'oubli et le silence. Vous représentez-vous les passions, les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés? Il y avait des esclaves et des maîtres, des heureux et des malheureux, de belles personnes qu'on aimait, des ambitieux qui voulaient être ministres; il y reste quelques oiseaux et moi, encore pour un temps fort court : nous nous envolerons bientôt. Dites-moi, croyez-vous que tout cela vaille la peine d'être membre du conseil d'un petit roi des Gaules, moi, barbare de l'Armorique,

voyageur chez des sauvages d'un monde inconnu aux Romains, et ambassadeur auprès d'un de ces prêtres qu'on jetait aux lions? Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit point : le bruit de mes pas à *Torre Vergata* n'aura éveillé personne. Et quand je serai, à mon tour, dans mon tombeau, je n'entendrai pas même le son de votre voix. Il faut donc que je me hâte de mettre fin à toutes ces chimères de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite, et de vrai qu'un attachement comme le vôtre. »

Cette fouille ne produisit pas grand'chose.

Annibal della Genga passa de vie à trépas le 10 février. Ce pape adorait Léon X; aussi, usant de son omnipotence spirituelle et temporelle, s'était-il baptisé du nom de Léon XII. Épris des lettres, comme son modèle, il n'avait cependant qu'augmenté les honoraires des professeurs des colléges, et acheté quelques livres précieux pour la bibliothèque vaticane. Quant aux beaux arts, oh! quant aux beaux arts! cela avait été plus loin : Léon X avait construit la basilique de Saint-Pierre, cette basilique qui faisait dire à Michel-Ange avec orgueil : « Vous admirez le

»Panthéon ancien; moi, je l'ai mis dans les airs;» Léon XII, pour n'être pas en reste, écrivit aux fidèles des lettres encycliques pour les engager à la reconstruction de la basilique de Saint-Paul. Cela n'avait pas été plus loin. Que voulez-vous, la vente des indulgences ne va plus; le siècle est si libertin que le saint-père ne saurait bâtir à sa fantaisie faute de numéraire!

Léon XII mort entre les bras du cardinal Castiglioni, grand-pénitencier, et du cardinal Zurla, grand-vicaire, le cardinal Galeffi, camerlingue de l'église romaine, vint au Vatican avec le tribunal de la chambre apostolique, pour la formalité d'usage : deux aides découvrirent la face du cadavre; il le reconnut et reçut l'anneau du pêcheur; ce qu'il constata par procès-verbal.

Le 11 février, le colonel de la police fit ouvrir les prisons.

Le 18, l'ambassadeur de S. M. T. C. prononça aux éminentissimes seigneurs du sacré collége une allocution dans la sacristie de Saint-Pierre. Il déplorait la perte du défunt.

« Éminentissimes seigneurs, disait-il entre autres choses, vos lumières assureront au saint-siége, dans le prochain conclave, un succes-

seur digne de ce pontife conciliateur. Si vous êtes des princes puissans, vous êtes aussi les ministres de cette religion charitable qui abolit l'esclavage parmi les hommes, qui, simple et sublime tout à la fois, est également appropriée aux besoins de la société naissante, et à ceux de la société perfectionnée. Vos suffrages indépendans iront bientôt chercher parmi vos pairs un vrai pasteur pour la chrétienté, un souverain éclairé pour la plus illustre portion de cette noble Italie, qui dicta des lois au monde antique, qui civilisa le monde moderne, qui, toujours féconde, et jamais épuisée, nourrit aujourd'hui à l'ombre de sa gloire le souvenir de ses grandeurs. »

Il fit parvenir au roi de France la lettre du sacré collége.

Mais les intentions, les prédilections de la France furent mieux mises à jour par M. de Chateaubriand, quand il présenta au sacré collége les doléances de Charles X. Il se flattait de l'élection prochaine d'un pape qui connût « les nouveaux besoins du présent et de l'avenir, et dont la politique s'élevât à des rapports plus généraux et plus dignes que ceux de ses prédécesseurs. »

L'ambassadeur désirait encore que le successeur de Léon XII « appuyât la raison humaine dans ses progrès vers un but qu'elle n'a point encore atteint. »

La belle phraséologie de M. de Chateaubriand chatoyait de libéralisme, aux yeux de ces prélats peu satisfaits des tendances du ministère Martignac. Les évêques français faisaient des doléances ; monseigneur de Toulouse avait prononcé son fameux *etiam si omnes;* les éminentissimes gardaient donc rancune à la France.

Le cardinal Castiglioni répondit *al eloquente e affetuose elocuzione del visconde de Chateaubriand.* Mais comment! il promit un pontife « dont la politique, dérivant des Saintes-Écritures » et de la vénérable tradition, unique école des » gouvernemens, sera aussi élevée au-dessus de » toute politique humaine que le ciel l'est au- » dessus de la terre. »

Il répond autre part au désir de la France *de voir le Saint-Siége appuyer les progrès de la raison humaine vers un but non encore atteint*, par « l'espoir de mettre une digue au désir immo- » déré de se soustraire à toute autorité, et d'éclai- » rer les esprits de ceux qui se flattent d'obtenir

» le respect pour les lois humaines en dehors de » la puissance divine. »

Ce n'était pas tout-à-fait ce que l'on demandait ; c'est que ce cardinal Castiglioni était

Au char de la raison attelé par derrière ;

c'est que, sur son rapport, la compagnie de Jésus avait été rétablie ; c'est définitivement qu'il était en pleine rétrogradation. Il ne concevait pas bien que l'oncle du père Christian de Chateaubriand, de ce jeune jésuite désigné chef d'une mission lointaine, tentât de sortir des saintes ornières pour harmonier la politique et la religion ; qu'il voulût progresser en un mot. Mais comme l'on n'était plus au temps où l'on répondait avec mauvaise humeur au cardinal de Retz : *Questi maledetti Francesi sono più furbi de noi altri*, son éminence Castiglioni mit avec beaucoup de sensibilité l'appareil sur la plaie de M. de Chateaubriand, « ne pouvant se dispenser de remercier publiquement le roi de France du choix qu'il a fait de son représentant à Rome, où, non moins que dans les contrées les plus éloignées, sont célèbres la religion, la haute naissance, les grands talens, l'éloquence, le vaste savoir, et la rare habileté diplomatique de M. de Chateaubriand. »

La prédilection de la France se portait sur le cardinal Zurla.

L'Autriche inclinait pour le cardinal Albani. Son ambassadeur, M. de Lutzow, envoyé extraordinaire de sa majesté impériale et royale, n'avait pas caché les sentimens de son maître; il l'avait nommé son orateur au conclave.

Notre ambassadeur voyait bien d'autres difficultés! M. de Latil, les cardinaux français tiraient avec violence sur nos institutions; ils se portaient forts pour le clergé français; ils pleuraient sur les instructions officielles transmises par un ministère semi-libéral à l'ambassadenr du roi très chrétien. O Jérémies!

Le parti Zurla s'en trouvait affaibli. Les voix s'éparpillaient sur les cardinaux Capellari, Opizzoni, Benvenuti, Pacca, Gregorio, Marchi, Castiglioni.

Le cardinal Castiglioni sortit victorieux du scrutin. Il monta sur le trône pontifical sous le nom de Pie VIII; échec qui paraît avoir peiné singulièrement notre ambassadeur.

Néanmoins le candidat de l'Autriche avait échoué; c'était fiche de consolation. Et puis la faction anti-libérale française, monseigneur de Latil en tête, avait visité M. de Chateaubriand

à la légation ; il y avait eu de part et d'autre expansion des meilleurs sentimens de bienveillance.

Mais celui-ci n'en résolut pas moins de quitter Rome. Pie VIII avait élevé à la tête du ministère le cardinal Albani. M. de Chateaubriand, dans son audience de congé, fut reçu avec indifférence par l'éminentissime secrétaire d'état.

L'échec était bien patent, bien constaté. D'où vient donc cette énigme politique? car c'est une énigme que cette victoire que l'on chanta. On le loua, notre ambassadeur, « d'avoir déjoué les intrigues françaises et italiennes, et d'avoir amené à ses sentimens particuliers la plus grande partie des ambassadeurs des grandes puissances. » Cette énigme, il faut bien que M. de Chateaubriand nous pardonne d'en donner le mot.

En 1823, M. de Chateaubriand tenait le timon des affaires étrangères, mais avec de moins libérales velléités, mais collègue des Villèle et consorts, dont, il est vrai, il se sépara bientôt. En 1823 aussi, il y avait eu conclave ; alors, la fleur du jésuitisme s'épanouissait en France ; c'était plaisir alors de voir le conseil des ministres cultiver avec charme cette fleur, ramifier

les congrégations, les opposant au carbonarisme, hydre de l'époque. Il y eut, dis-je, conclave. La France recommanda le cardinal Castiglioni, en raison même de ses tendresses pour la compagnie de Jésus.

Au conclave de 1829, les temps étaient changés. Mais la politique ne se déconcerte pas facilement. On proclama donc, dans les couloirs des ministères, aux tables des excellences, sur les bancs du centre derrière les excellences, le triomphe de M. de Chateaubriand. Il avait enfin clos la voûte ; le candidat de ses vœux, l'élu de son choix en 1823, venait à la fin de surmonter tous les obstacles; M. de Chateaubriand venait enfin de l'asseoir sur le siége de saint Pierre.

Somme toute, ce fut une défaite, mais une défaite honorable pour M. de Chateaubriand. Son opinion, son vœu de voir la religion s'unir, marcher avec la politique, ce vœu, cette opinion contenaient l'avenir de la dynastie française, du moins celui de la branche aînée : il ne put les réaliser.

CHAPITRE XLVIII.

Velléité de gloire théâtrale. — Projets de tragédies. — Historique du *Moïse* de M. de Chateaubriand. — Il retire sa pièce de l'étude. — Pourquoi? — Lecture à l'Abbaye-aux-Bois devant les notabilités de Paris. — M. de Latouche. — Incidens. — Verdict de l'Abbaye-aux-Bois. — Analyse de la pièce.

Ch' unqua da alcun campion più giusta causa
Non fù protetta.

PINDEMONTE.

—

Ce n'était pas assez pour lui d'avoir remué le monde politique, le monde littéraire, de s'être passé des envies, que sais-je, de ministère, d'apostolat; notre écrivain voulait faire de toutes ses idées des évènemens, de ses œuvres du jour des pierres d'attente de grands édifices! La vie humaine est trop courte pour les projets conte-

nus dans ce front immense; du moins M. de Chateaubriand indiquera des voies inaperçues; il ne vous y mènera pas; en a-t-il le temps? N'importe, il les montre, il y fait une avancée; puis il retourne à d'autres choses.

L'art dramatique est trop enchevêtré à la société parisienne, et par suite à celle de la France pour qu'il échappât à l'œil d'aigle de M. de Chateaubriand.

De trois tragédies qu'il avait (hélas! dans des temps plus heureux!) quelque velléité de mettre au théâtre, *Astyanax*, *Saint-Louis*, et *Moïse*, ses occupations de polémique, la politique, cette pauvre France enfin constamment sur le bord de l'abîme, ne lui ont laissé les loisirs que d'achever la dernière.

Astyanax devait être dans le *faire* grec, c'est-à-dire simple d'action, religieuse, solennelle, vide d'intrigue, comme l'eussent écrite Euripide, Sophocle; ce qui est bien plus voisin du romantisme que ne veulent le dire messieurs les Quarante.

Saint-Louis devait être le romantisme dans sa verdeur, le romantisme comme le veut la secte, comme l'adorait madame de Staël, comme l'a rêvé Schlgel.

Moïse devait être hébraïsé comme du Jérémie.

Somme toute, cela allait se trouver dans des conditions insolites; et c'est ce dont nous louons M. de Chateaubriand, car c'est à n'y plus tenir, à la rue Richelieu, avec ces coins de panorama, sales, vieux, usés, étroits, de la littérature de Louis XIV, et de la littérature de l'empire.

Moïse, lu au comité du Théâtre-Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. Sosthènes de La Rochefaucauld s'humanisa assez pour descendre comme un simple mortel à tous les arrangemens possibles; M. Taylor donna ses soins aux décorations, aux costumes, enfin, M. Halévi, à peine remis du tour de force qu'il venait de faire, en composant à Paris, lui Parisien, sur un sujet français, un opéra italien, *Clary*, se chargea d'écrire la musique des chœurs. L'Académie royale de musique ne voulut pas être en reste: elle songea à peupler les chœurs de ses colonies de Nymphes. Il y avait en outre de préparés des levers de lune, des aspects du Sinaï, un lever de l'aurore, un dénouement en action, la Mer-Rouge, le désert, ses palmiers, ses chameaux, ses tentes noires, ses onagres, ses dromadaires, ses nopals, ses aloës. Tant de pompe,

de spectacle, ces chœurs pleins de voix, d'instrumentation, ces chatoyans décors, et qui plus est, ces vers miroités d'Arabie, de désert, d'Orient, d'hébraïsme, tout cela, nous dit naïvement M. de Chateaubriand, « afin de tenter une diversion en faveur de cette pauvre école classique. » Que dites-vous du secours? Aurait-il été possible après un pareil déploiement d'aller entendre roucouler Phèdre ou Ulysse à la fin d'*Iphigénie?*

Le motif de l'avortement de tant de préparatifs, je ne le conçois pas trop. M. de Chateaubriand nous dit qu'à la première nouvelle de la prochaine représentation de son œuvre, de bienveillantes amitiés et de tout aussi bienveillans anonymes, s'empressèrent de lui écrire de toutes parts; les uns le croyaient un trop grand personnage pour l'exposer aux sifflets; les autres l'avertissaient de prendre garde à gâter sa vie politique, et à interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchaient avec lui.

Il retira sa pièce de l'étude. Qui l'y décida? Se croyait-il un trop grand personnage? cet orgueil n'est pas dans son âme. Voltaire, le pape du siècle philosophe, subissait bien les

arrêts des étourdis de la cour prêts à partir en orgie pour les jolies petites maisons. Et Denis de Syracuse lui-même, ne briguait-il pas aux Dionisiaques les applaudissemens athéniens ? L'auteur nous dit que ce furent les avis de la seconde espèce qui le déterminèrent. « Quand je vis que d'autres destinées se croyaient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce : si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins. »

Ainsi, ç'aurait été la crainte d'interrompre la vie politique de tous les hommes qui marchaient avec lui qui l'aurait décidé !

Il y a eu des gens qui ont voulu expliquer plus neuvement la résolution de l'auteur en répétition. Ces gens-là l'ont devinée dans une lecture de peu d'effet du *Moïse* à l'Abbaye-aux-Bois.

Erreur. Cette lecture n'eut lieu qu'un an après, dans le courant de 1829.

Toujours est-il qu'à cette dernière époque-là, pour la première fois il y eut exhibition publique de cette œuvre... je dis publique, car bien qu'un choix de personnes fût réuni là au nombre d'une soixantaine, cette séance semi-académique eut son sténographe, et son journal

dans la *Revue de Paris*. Ces soixante personnes, soixante notabilités. Aussi, M. de Latouche en était-il émerveillé; vous savez que le siècle n'aime pas l'aristocratie.

« Le lecteur sera M. Lafond de la Comédie-Française, dit M. Henri de Latouche. Honneur à sa complaisance! Le Kain rendait de ces services-là à Voltaire. Le Kain n'avait peut-être pas les mêmes accens que l'héritier de son sceptre.

» Mais le premier acte est achevé, en dépit de mille interruptions admiratives, et de quelques hésitations singulières de l'interprète. Un autre lecteur eût peut-être étudié le manuscrit par condescendance pour ces délicates oreilles, et n'eût pas exposé l'assemblée à quelque ingratitude envers tant d'obligeance. Nous avons cru remarquer que la responsabilité d'un ministre tragique n'est pas tout aussi vaine que celle des autres Excellences. Mais ce qui a été mieux constaté encore au milieu d'une exposition claire et large, d'un style éclatant partout des couleurs bibliques, c'est la singulière modestie du patient, sa résignation évangélique au milieu des épreuves qu'on lui faisait subir. On sentait que l'auteur comprend tout l'héroïsme

des *Martyrs*, et qu'il eût tombé avec grâce dans le cirque de Cymodocée. Si la passion recommence au second acte, ce ne sera pas assez d'une couronne; c'est une palme qu'il faudra lui chercher. »

Elle recommença, et puis à la sollicitation générale, le manuscrit fut rendu aux mains de l'auteur, qui lut avec une voix purement accentuée, et si vibrante de sentiment, que tout le monde en était à l'enthousiasme, quand des inexactides dans le manuscrit mirent l'auteur lui-même en défaut; et lui-même, l'auteur, n'aurait pu sortir de son labyrinthe, si la *Muse de la patrie* qui avait assisté déjà à une lecture, et qui, avec cet amour d'adepte, avait conservé, chéri, choyé dans son cœur les vers du maître, ne les lui eut soufflés.

Troisième incident de cette soirée : Mesdames sourirent d'abord, puis mesdames rougirent, puis elles s'abritèrent de leurs éventails; car, hélas! comment faire avec des peintures aussi voluptueuses que celles du chœur du troisième acte? C'est qu'il y avait là de la Bible un peu trop biblique. On peut se rappeler le livre de la *Sagesse* , attribué à Salomon ; on peut se rappeler dans le livre de la *Sagesse* un

tendre père désireux de préserver son fils des embûches des courtisanes, et qui, dans ce but, cet excellent père! ce digne père! fait un tableau si enivrant, si voluptueux de tout cela, que sans doute son fils, bien muni de ses conseils, en sortant de là courut aux mauvais lieux.

C'est que les mœurs antiques n'admettaient pas nos demi-teintes; nous sommes des prodiges pour les ménagemens de style; nous gazons. Mais M. de Chateaubriand, par trop d'amour pour les couleurs judaïques, n'avait pas gazé.

Oui, M. de Chateaubriand, à la recherche de tout ce qui s'est conservé de la Jérusalem de chair et d'os, de la Jérusalem faible comme une pécheresse, a placé dans un chœur de filles Amalécites qui vont fasciner de désirs les Hébreux et les séduire, ce morceau de la *Sagesse*, j'ose dire, scintillant des allucinations d'une fièvre d'amour.

Mais il est temps d'examiner l'ensemble de cette remarquable composition.

Si l'on veut un drame mouvementé, attachant, plein de surprises, de situations nouvelles, et qui mène à perte d'haleine à la péripétie, on doit être servi à souhait; notre théâtre, surtout notre théâtre contemporain, s'est enrichi

d'une foule de ces pièces; et l'on peut même dire que beaucoup de mélodrames ont ce mérite-là au plus haut degré.

Mais il est un autre drame, drame simple, marchant paisiblement, drame riche de poésie, de diction, pathétique aussi, mais sans imbroglio, mais sans étonnemens, mais sans incidens multipliés; c'est le drame des Grecs. Athènes n'eut pas d'autres pièces, elle s'en contenta; Athènes avait raison. C'est que cette tragédie avait à sa disposition une mélopée, une musique dominante, et non un maigre coup d'archet dans l'entr'acte; elle avait des machines qui épuisaient le trésor du Parthénon, le trésor de la république : de belles machines!

Avec tout cet appareil on peut se passer d'imbroglio pour attacher l'attention.

L'Abbaye-aux-Bois porta son verdict : d'entre ces hommes de lettres, ces compositeurs, peintres, chimistes, d'entre ces femmes satinées, fleuries, ceux qui osèrent avoir une opinion craignirent pour le manque d'action tragique; le succès pouvait en être compromis. Ainsi ils confirmèrent (les méticuleux conseillers!) l'auteur dans sa funeste résolution d'ôter à tout jamais sa pièce du théâtre.

Et pourquoi, je vous le demande, messieurs et mesdames de l'Abbaye-aux-Bois, la tragédie simple des anciens ne nous irait-elle pas à nous aussi, surtout si nous avions l'âme, l'esprit, les yeux prestigieusement ravis de tout le somptueux étalage dramatique de l'Odéon athénien? M. de Chateaubriand avait tout cela de prêt: *Moïse* allait marcher dans des chœurs à grande instrumentation, chantés avec la pleine vie du grand Opéra; puis c'étaient des strophes, des antistrophes; puis tout le luxe des machines; puis de la poésie à pleins débordemens, et de cette poésie orientale, poésie si poétique. Le *Moïse* de la rue Richelieu n'aurait rien eu à envier à l'*OEdipe* des Panathénées; il n'aurait pas ruiné le trésor de Délos, car la copieuse liste civile de Charles X était là, et le public aussi, l'argent à la main.

Ce qui me plaît de M. de Chateaubriand dans cette œuvre qu'on dirait écrite au pied d'un palmier, c'est que, bibliste et voyageur, il a vu les déserts palestins, il a étudié les livres sacrés. De cette double source a jailli une œuvre de théâtre qui serait gâtée par trop d'action: cette complexité nous enlèverait au panorama poétique; et cela pour nous attacher à des faits et gestes,

des déclarations, des secrets, des révélations, des coups de poignard, qui ne sont pas choses extrêmement indispensables. Vienne Atala avec toute l'Amérique sauvage; j'aime mieux cette fidélité de sites qu'une intrigue variée, bien conduite, habile, comme celle des *Incas*. Le roman de Marmontel est amusant ; mais Atala !

Qu'est-il besoin d'aller se jeter dans les déserts de l'Yrack, de l'Arabie Pétrée, pour en savoir par cœur et les palmiers, et les citernes, et les points de vue, et les dromadaires? Notre magicien d'un coup de sa baguette vous y transporte; il vous y évoque, ce qui est bien plus, là, dans cette localité, au pied du Sinaï, ces fameux Hébreux de jadis avec leurs idées encore physiques et presque leurs paroles. Le prodige se serait opéré, rue de Richelieu. Messieurs de l'Abbaye-aux-Bois s'y sont opposé d'office; à défaut, reste la lecture de *Moïse*. Je doute, moi, que sans cette lecture on puisse bien comprendre l'*Exode*. Je ferai relier mon *Moïse* avec le *Pentateuque*.

L'intrigue en est simple, comme je l'ai dit : Nadab, fils d'Aaron, s'est épris d'Arzane, reine des Amalécites vaincus. Cette tribu défaite, les femmes captives sont, ainsi que l'attestent mal-

heureusement les mœurs féroces et primitives, condamnées à être égorgées; tel est le fanatisme de la peuplade victorieuse. Ce n'est point là de la délicatesse racinienne, mais c'est biblique.

. . . . . Par Moïse à mourir condamnées,
Les femmes d'Amalec qui comptaient seize années,
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,
Devaient livrer leur sang au glaive du bourreau.

Arzane ajoute :

. . . Dans un parc formé par d'épineux rameaux,
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.
L'Hébreu vient; on entend un long cri d'épouvante.
Déjà brillait du fer la lumière mouvante,
Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.
Il contemple, attendri, ces femmes éplorées
Qui lui tendaient de loin leurs mains décolorées.

Voilà le désert, et le désert des premiers temps.

Les Hébreux, fatigués des privations du désert, écoutent Nadab. Nadab veut s'arroger l'autorité, et conduire ses frères dans les terres des Amalécites dont il épousera la reine. Nadab est d'autant plus porté à cette résolution, qu'il nous est permis à nous de trouver sage, que Moïse,

monté depuis quarante jours sur le Sinaï, n'a plus reparu ; il est mort.

Caleb, qui voit le peuple ainsi disposé, va parler devant le conseil des vieillards pour l'ancien ordre de choses. Pendant ce temps, gracieuses, légères, dorées du soleil de la solitude, de jeunes Israélites modulent des chants comparables à ceux d'Esther, mais plus chatoyans de figures orientales.

Au second acte, entrevue de Nadab et d'Arzane; Nadab a fait délivrer les vierges Amalécites. Quel langage enchanteur que celui des desservantes d'Astarté ! les Juifs ne furent-ils pas excusables d'avoir écouté ces Dionées, ces idolâtres?

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai; nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.
Sous des berceaux de fleurs nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées,
Le dieu que nous servons approuve nos désirs :
Dans une île féconde, au doux chant des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie ;
Il préside en riant aux banquets de la vie.

La déclaration de Nadab à Arzane rappelle un peu trop celle de Phèdre:

Le repos pour jamais s'envola de mon âme;
Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.
Abjurant la grandeur promise à nos neveux,
A l'autel des parfums je n'offrais plus mes vœux;
Je n'allais plus, lévite innocent et modeste,
Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.
Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,
Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.

Mais voyez comme bientôt cette réminiscence est noyée dans des flots d'orientalisme:

Pour appui, du dattier empruntant un rameau,
Le jour j'aurais guidé ton paisible chameau;
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'aurais offert la coupe à la bouche altérée,
Et sous la simple tente, oubliant Israël,
Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

Tout est arrangé pour le couronnement de Nadab et d'Arzane; heureux amans! Alors descend du mont Sinaï, Moïse, le sévère, le majestueux Moïse.

N'importe, point de faiblesse. Nadab n'en lèvera pas moins l'étendard de la révolte : tout Israël est fatigué de ces pérégrinations; Israël

ne demande pas mieux ; il soupire après un changement. Allez, vierges Amalécites, souples et riantes gazelles du désert, allez exercer le pouvoir de vos charmes sur les Hébreux, aériennes et voluptueuses odalisques ! Ici le chœur insidieux, ce chœur qui s'est poétisé de la courtisane du livre de la *Sagesse ;* ce chœur, vous savez, si fatal au repos des éventails de l'Abbaye-aux-Bois.

Moïse au troisième acte. Je ne crois pas celui de Michel-Ange plus sublime, plus majestueux ! Il entend ces chants, ces danses ; Nadab arrive ; le prophète lui demande ce que signifient ces chants idolâtres.

NADAB.

Nos captives souvent assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOÏSE.

Des captives ici ! des femmes étrangères !
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur ?

On doit savoir gré à M. de Chateaubriand de n'avoir pas reculé devant la tâche pénible de nous montrer Moïse dans son fanatisme et sa férocité ; Racine ne lui aurait pas fait dire :

Pourquoi n'avez-vous pas tué toutes ces femmes ?

Non ; élaguant cela, il eût montré le législateur par les beaux côtés ; mais ce n'aurait plus été que la moitié d'un Moïse : celui de M. de Chateaubriand est vieux de trois mille ans. Non, dit Moïse,

Non, j'affronterai seul tes coupables soldats ;
Demeure : ou va plutôt, car j'entrevois ton crime,
Dans son bercail impur va chercher la victime,
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

Départ de Moïse. Arzane vient trouver Nadab ; le danger de la captive redonne une nouvelle vigueur aux conspirateurs :

Je ferai plus, il faut à la fille d'Édom
Un époux revêtu des pompes de Sidon.
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.
Donnez par votre amour une âme à mes projets,
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

Arzane veut embrasser la religion de Nadab ; il y consent.

Les Lévites arrivent : chants du soir. C'est le psaume traduit en ode par J.-B. Rousseau ; mais le lyrique est vaincu.

Au quatrième acte, Moïse indigné des abju-

rations de son peuple. Ses hauts desseins politiques, il les laisse entrevoir dans sa réponse à Dathan, qui lui a dit :

Et pourquoi donc ce Dieu si prodigue en bienfaits
Égara-t-il nos pas au désert où nous sommes?

MOÏSE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes,
Pour former aux combats nos faibles légions,
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
Toi qui jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire?
Vis-tu le Créateur dans ses premiers momens
De ce vaste univers creuser les fondemens,
Des vents et des saisons rassurer la richesse,
Et jusque dans les flots promener sa sagesse?

Un Lévite vient annoncer la révolte de Nadab et des tribus. Il y marche. Aaron a une entrevue avec son fils Nadab; le père est sur le point de le ramener au devoir; mais Arzane arrive, Arzane le regagne à elle, scène des mieux conduites, toute palpitante.

Mais le cinquième acte est le plus riche. Voilà Arzane sur un char; les onze tribus insurgées l'entourent de leurs étendards. Triomphe, Nadab! triomphe! va sacrifier à Moloch! Moïse se présente; c'est le grand homme, l'homme au

puissant ascendant, et les rebelles sont soumis. Nadab se perdra avec Arzane ; mais celle-ci lui déclare, bien gratuitement, il est vrai, qu'elle ne l'a jamais aimé. On la mène à la mort. La foudre extermine Nadab. Moïse se dessine au dénouement dans toute sa grandeur, son langage toujours beau, élevé, et tel qu'il le faut à ce grand politique dont les lois existent encore après celles de Solon, de Minos, de Numa, de Justinien : son langage se sublimise encore à la fin.

Si dans cette œuvre qui se distingue particulièrement par son coloris, son style et sa vérité, il faut chercher quelque chose à redire, nous ne pourrons signaler que cette faute de langue :

Quel parti qu'alors vous vouliez prendre,

Quant au passage suivant d'Arzane :

Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux,

il est faux. Jamais, dans les temps patriarcaux, jamais une reine n'a tenu à infamie la condition de pasteur. Être berger, c'était tout ausi naturel qu'aujourd'hui d'être diplomate, écrivain. La phrase est moderne. Ce léger contre-sens est

le seul à faire tache là où tout est vrai jusqu'au mot *drapeaux*, si faussement employé, ainsi que celui de *lauriers* par nos tragiques à propos de Troie. Les Pélasges homériques n'avaient point de drapeaux, et le laurier n'est devenu symbole de la victoire que sous les empereurs romains. Mais les tribus israélites avaient réellement leurs drapeaux, dont on voit décrits les emblèmes dans l'*Exode*.

CHAPITRE XLIX.

Révolution de 1830. — M. de Chateaubriand chez madame Récamier, à Dieppe. — Il accourt à Paris. — Il est reconnu par le peuple et porté en triomphe. — Son dévouement aux Bourbons aînés. — Il refuse son serment de pair de France. — Sa démission. — Départ pour la Suisse.

To be or not to be.

SHAKSPEARE.

On a beaucoup festoyé notre jolie petite révolution, plus même, proportion gardée, que l'autre ; car dans l'autre toute affairée, toute clubiste, toute portée aux frontières et à la Vendée, on avait bien autre chose à faire que de tailler la plume et mettre du noir sur du blanc. Mais celle-ci, expéditive et prompte, nous a vite rendus à nos douces habitudes de paperasses,

d'impressions, de brochures; c'était comme les héros du Camoëns :

N' hua maô a spada e n' outra a pena.

1830 fut cependant une complète duperie. Pourquoi aussi faire accroire au peuple qu'on l'estime, le prise, le chérit, l'honore, quand le siècle est aristocratique, libéral, financier, avocat, industriel surtout, et industriel à mécaniques, à machines? Un prince aux inclinations bourgeoises, type de ce siècle de marchandises et d'affaires, a eu la bonté de sourire d'approbation à l'*Ecce homo* de M. Dupin; et on l'a rendu responsable du mécompte! Pourquoi aussi s'affriander d'une couronne? le dernier bourgeois n'en voudrait pas, bien qu'une couronne soit aussi une bonne affaire.

Et Charles X! Charles X, après le malheur d'avoir licencié la garde nationale, qui, avec son imperturbable sang-froid, se serait, par amour de l'ordre, présentée aux projectiles d'abord innocens du peuple, avait eu la sottise de lancer ses fatales ordonnances, et même en envoyant au camp de Saint-Omer faire des évolutions les troupes qu'il aurait dû rassembler autour du

cratère. Les Français pardonnent les coups d'état, il y en a mille exemples, mais aussi ces Français s'indignent contre un despote qui sait mal s'y prendre; cette légitime indignation va jusqu'à la fureur, au régicide, quand il y a possibilité.

Les fortes têtes n'avaient que de sinistres augures, surtout celles dont l'administration-Polignac n'avait pas voulu; les autres faisaient contre fortune bon cœur; les autres allaient prendre les bains de mer.

Ainsi faisait M. de Chateaubriand. Une dame aimable, qui sous cette restauration parlassière et paperassière, et lourde, et affairée de minuties, et guindée sur des vétilles, avait conservé quelque chose de la société littéraire, de l'amabilité lettrée de l'empire, de l'empire reflet assez terne, assez décoloré, sous ce rapport de l'ancien régime, madame Recamier, était à Dieppe.

M. de Chateaubriand y arriva le 26 au matin. L'auteur de *la Monarchie suivant la Charte* y apprit bientôt les évènemens. La rapidité, la magie, je dirai, de ces évènemens, ce changement de décorations au coup de baguette, la rechute des Stuart français pour qui il avait usé sa vie, sa gloire, l'agitèrent, le consternèrent.

Son poste n'était pas à Dieppe dans une catastrophe de la dynastie ; il vit cela, et revint dans Paris... *Quantum mutatus ab illo !*

Enjambant des barricades, coudoyant des convois mortuaires, s'indignant et des *écornifleurs de gloire*, et de la tribune qui regorgeait de Cicérons pour faire un roi, et du pâle et peureux faubourg Saint-Germain qui en laissait défaire trois, s'électrisant de ce drapeau tricolore ressuscité sur le Louvre criblé, sur l'Institut criblé, M. de Chateaubriand vint en Épiménide demander au *Journal des Débats* ce qui s'était donc passé ; il était attristé, il était ému, il était indigné, il était émerveillé ; c'est que tout ce qui est prestigieux vibre en longs accords dans cette âme haute et retentissante.

« Par quelle fatalité, s'écriait-il, ne me suis-je trouvé ni à la cour ni parmi le peuple, pendant les trois jours ! »

Il ne se flattait pas à tort peut-être d'une prépondérance morale sur la cour et le peuple. Les Bourbons s'agenouillaient à Saint-Cloud et à Rambouillet devant toutes les illustrations, tremblans qu'ils étaient ; car les illustrations ont beaucoup d'empire sur les masses, et le peuple, qui ne veut que des guides, qui s'entortille dans

son incapacité, le peuple se rallie autour d'une notabilité avec empressement, surtout quand il y a auréole. En effet, au sortir du *Journal des Débats*, M. de Chateaubriand fut reconnu. Il y avait là quelques élèves des écoles; on était aux jours d'expansion, de joie, de déploiement libre, naïf, des émotions : l'avenir s'offrait si beau! les rêves des jeunes et inexpérimentées imaginations se déroulaient si riches, si suaves! Aussi le premier sentiment de ces jeunes gens fut l'admiration; ils prirent le grand homme sous le bras; puis des cris d'enthousiame, des *Vive M. de Chateaubriand!* ils fendent la foule; des salutations répondent aux salutations : c'est une ovation, c'est un triomphe; les chapeaux se lèvent, les acclamations partent, et le noble écrivain est reconduit ainsi de transports en transports.

Lui se disait : « Vive M. de Chateaubriand sur les débris de la monarchie! »

« C'est l'heure illustre de ma vie, a-t-il dit plus tard à Béranger; aussi, ce peuple, je le servirai toujours. »

Mais sa conduite lui était tracée par la ligne de ses devoirs de royaliste et de pair. « La famille royale a douté de mon dévouement, disait-il

dans les causeries de l'amitié, c'est dans le malheur que je dois lui en donner de nouvelles preuves. »

Et puis, d'ailleurs, il y avait si long-temps que M. le vicomte ne s'était pas donné à cœur joie de sa passion instinctive; sa verve s'était engourdie à Rome, dans le *dolce far niente* d'une légation presque toujours désoccupée; après était avenu M. de Polignac au trône du conseil; mais l'opposition n'avait pu jaillir de la plume de M. de Chateaubriand avec verdeur, avec sève, avec cette causticité qui caractérise, qui vivifie, morbleu! ce genre d'hostilités verbeuses. Que voulez-vous? ses anciens amis remplissaient tous les postes; le *Conservateur* personnifié apparaissait devant lui à mesure qu'il se mettait en posture de décocher ses traits; tout ce que les conciliabules du royalisme, ce que la chambre introuvable avaient offert d'amitiés chaleureuses, de fougueuses admirations à notre écrivain, florissait, prospérait, se prélassait dans ce ministère. Aussi M. de Chateaubriand sentit-il mollir son ardeur belliqueuse dans les années 1829 et 30; il fit de l'opposition, mais par habitude.

Enfin la lice s'ouvre belle de dangers, de jérémiades, de rancunes, de lamentations; elle

s'ouvre. La branche aînée est déchue, le Palais-Royal empiète sur le château de Tuileries; alors M. de Chateaubriand se dessine, il se déploie; enfin c'est l'archange foudroyé qui jette autour de lui ses regards, et se promet de guerroyer encore.

Cette fois-ci du moins il est bien sur son terrain; son rôle actuel concorde à son ancien rôle, à ce vieux rôle joué sous la république et l'empire. Seul il sera sublime, seul, après le peuple; car ce peuple qui l'a porté en triomphe, il l'admire, il ne saurait s'empêcher d'acclamer à ses victoires du Louvre, des Tuileries; mais lui aussi son sublime va commencer.

Le doctrinarisme s'empare de la France, les départemens se ruent à la curée sur Paris; le prétendu patriotisme veut sa récompense, c'est-à-dire une place. Le napoléonisme arrive botté, éperonné, avec le rapport de ses molestations en 1815 et 16; il veut être réintégré. Le népotisme s'en mêle, même le sigisbéisme. Nos jeunes gens rosés, frisés, corsés, vont faire les beaux aux soirées des doctrinaires. Des tombes du directoire, du consulat, une infinité de momies s'exhument toutes plus ardentes, toutes plus empressées. Des préfectures! des siéges au con-

seil d'état! des ambassades! l'un cite Valmy pour se faire apostiller, l'autre arguë de Marengo, celui-ci d'une blessure de la machine infernale, celui-là du premier baiser donné à la botte de Napoléon au retour de l'île d'Elbe; tout cela veut rentrer à la chambre des pairs, à l'Académie, aux ponts-et-chaussées. Mais, comme cela arrivera toujours, les intrigans seuls de Paris furent bien partagés.

On ne saura jamais, si l'on n'a été à Paris à la suite de la grande semaine, combien la France, telle que nous l'a faite Napoléon, se montra basse, cupide, amoureuse d'argent, de places, besoigneuse, solliciteuse, importune.

C'est au milieu de cette atmosphère d'ambitions, dans ce chamaillis de cupidités, que M. de Chateaubriand fit de la fidélité désintéressée. Il s'agissait de statuer à la chambre des pairs sur la vacance du trône; il refusa son vote au lieutenant-général du royaume; il s'élimina de la chambre des pairs; il se priva, lui pauvre, lui dépensier, lui sans ressources, de la pension de pair de France, et cela pour un pauvre petit serment qu'on lui demandait, quand tout le monde se montrait si prodigue de cette monnaie courante que l'on n'y ajoutait plus aucune valeur.

« Je reconnais, disait-il, au malheur toutes les sortes de puissance, excepté celle de me délier de mes sermens de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme ; après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où pour la troisième et dernière fois ils s'acheminent vers l'exil. »

Et tandis que toutes les mains s'alongent pour demander, que tous les coureurs de salons ministériels s'enfouissent sous une énorme cocarde, dans ce tracas, dans ces courses haletantes, il y a plaisir à entendre la voix pure et paisible de M. de Chateaubriand. Il écrivait alors cette lettre que nous avons sous les yeux :

« Monsieur,

» Mon refus de prêter serment est du 7 août 1830, jour où je votai à la chambre des pairs contre la déclaration de la chambre des députés. Le 10 du même mois j'eus l'honneur d'écrire à M. le baron Pasquier que je renonçais à ma pension de pair comme à l'exercice de ma pairie. M. le président me répondit qu'il fallait m'adresser à M. le ministre des finances, ce que je fis en envoyant copie de mes deux lettres à

M. le marquis de Sémonville. Ainsi je n'ai rien coûté à l'État depuis que j'ai cessé de le servir. Je ne jouissais, d'ailleurs, à l'époque de la révolution de juillet, d'aucune autre pension, ni à titre de ministre d'état, ni à titre d'ancien ministre à portefeuille, ni à titre d'ancien ambassadeur, bien que je fusse absolument sans fortune. Toutes les fois que j'ai été frappé, ou que je me suis dépouillé de mes emplois pour la cause des libertés publiques, les lettres seules se sont chargées de me nourrir.

» J'aurais bien désiré, monsieur, me débarrasser aussi des 900 et quelques francs attachés à mon fauteuil académique ; mais on m'a assuré qu'on ne donnait point sa démission de membre de l'Académie, et que si je ne faisais pas toucher la somme susdite, elle resterait toujours en mon nom et à mon compte dans le budget de l'Institut. Je supplie MM. les ministres de venir à mon secours, en me retirant cet argent qui m'est extrêmement désagréable : c'est la seule faveur que je sollicite et que j'accepterai du gouvernement.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.,

» CHATEAUBRIAND.

Cet homme avide de solitude dans son jeune âge, qui parle à la solitude son amie, son amante, qui l'adore à Combourg, qui va en chercher une autre (l'inconstant! le volage!), une autre plus parée, plus majestueuse, plus belle, mais plus belle de grandes beautés, de ces beautés qui ne s'affadissent jamais jusqu'au joli, qui va la chercher dans le Canada; cet homme qui palpite au Caire quand un des Mamelouks français parle du charme indicible du désert; cet homme enfin, dans l'arrière-saison, va revenir à ses inclinations chéries de jadis : il ira s'endormir dans l'isolement. Sa gloire lui conseille la solitude; il s'y refuse, il aime mieux dépenser ses années dans les tripotages de ministère. L'étude, elle aussi, l'appelle à part; à la bonne heure! mais les portefeuilles? qui sait ce que pourraient devenir les portefeuilles s'il s'absentait? Il faut absolument qu'il ait l'œil dessus.

Enfin, la restauration s'en était allée avec sa gentilhommerie et ses évêques; M. de Chateaubriand s'est retrouvé lui-même, il s'est retrouvé grand, sublime, il a refusé son serment à Philippe. Le pauvre homme! il l'a dit lui-même : il est des gens qui, après avoir prêté serment à

la république une et indivisible, à la république en cinq personnes, en trois consuls, à l'empire, à la restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe; pour lui, il n'est pas si riche.

En conséquence le voilà libre, en dehors de la tourmente; il peut se dire enfin :

> Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
> Voit en paix sous ses pieds se former les orages!

A présent, que les ministères se dissolvent, se reconstruisent; que le conseil d'état, ce Prothée en habit habillé, se diversifie, meure, renaisse, remeure pour reparaître avec une figure plébéienne, aristocratique, banquière, avocate, peu lui importe; il le dit, il n'est plus qu'un ilote à Sparte.

Il va donc partir, il part. Où va-t-il?

« Du lieu où je vous écris j'aperçois la maison de campagne qu'habita lord Byron, et les toits du château de madame de Staël : où est le barde de *Child-Harold?* où est l'auteur de *Corinne?* »

Il fallait la montagneuse Suisse au chantre d'*Atala*, le lac de Genève.

Mais il rentre dans l'arène de la polémique,

en s'écriant : « Une proposition faite à la chambre des députés est venue changer ma résolution. Je serai compris des gens de cœur. A peine délivré d'un long et rude travail, il m'en coûte de troubler le dernier moment qui me reste à passer dans ma patrie ; mais c'est une affaire d'honneur, je ne puis l'éviter. »

Il n'avait pu tarder plus long-temps à venir faire sa *réponse à l'interpellation de quelques journaux sur son refus de servir le nouveau gouvernement.*

Cette brochure, qu'il intitula *De la Restauration et de la Monarchie élective*, fit, comme tous ses écrits, une sensation profonde ; c'est que les *vérités vraies*, qui sont si rares par le temps qui court, foisonnent là-dedans ; c'est que l'auteur enfin délie la pensée du fond de l'âme.

Que veut-il donc ?

« Un congrès national, réuni pour examiner ce qu'il y avait à faire, aurait été préférable, suivant lui, à un gouvernement improvisé de ville en ville pour trente-trois millions d'hommes, avec le passage d'une diligence surmontée d'un drapeau. »

Cependant cette brochure alla remuer toutes les consciences ; de Marseille à Dunkerque on

la lut avec avidité. C'est que l'intronisation d'une nouvelle dynastie n'est pas chose facile; il faut du temps pour la consolider; avant d'y arriver il y a bien des ébranlemens, des luttes, des mécomptes. L'écrit de M. de Chateaubriand résuma tous ces mécontentemens sourds, sa plume formula avec vivacité cette pensée publique; de là l'acclamation de tous.

Cependant il nous avait promis son grand travail historique, ses *Études*.

Elles étaient imprimées depuis quelque temps; elles parurent alors.

CHAPITRE L.

Les *Études historiques*. — La préface. — Revue des diverses écoles historiques. — M. de Barante et l'école descriptive. — MM. Thiers et Mignet, et l'école fataliste. — Systèmes de l'historiographie allemande. — Herder, Niebuhr. — Vico en Italie. — Lingard en Angleterre. — Historiens contemporains, Villemain, Daunou, Dulaure, Salvandy, Michaud, Carrel, Capefigue, etc.

Vires acquirit eundo.

VIRGILE.

—

C'est dommage que la politique vienne tout révolutionner. Les *Études historiques*, ce beau monument dressé par les mains les plus habiles en l'honneur de l'ère moderne, dressé du moins en projet! elles avortent, inachevées, ou finies au hasard avec les matériaux amassés d'avance. Immense péristyle à colonnes ioniennes, qui

mène à des décombres! portique aux formes les plus harmonieuses et les plus imposantes, qui introduit à des assises interrompues, à des socles désenchantés!

O politique! ô politique!

Savez-vous le charme qu'elle répand sur l'imagination de M. de Chateaubriand? écoutez-le:

« Je ne voudrais pas, pour ce qui me reste à vivre, recommencer les dix-huit mois qui viennent de s'écouler. On n'aura jamais une idée de la violence que je me suis faite; j'ai été forcé d'abstraire mon esprit dix, douze ou quinze heures par jour, de ce qui se passait autour de moi, pour me livrer puérilement à la composition d'un ouvrage dont personne ne parcourra une ligne. »

Mais vraiment, c'est à n'y pas tenir, quand on l'entend après s'écrier avec la résignation d'une victime:

« Quand une société se compose et se décompose, quand il y va de l'existence de chacun et de tous, quand on n'est pas sûr d'un avenir, d'une heure, qui se soucie de ce que fait, dit et pense son voisin?... Il s'agit bien du naufrage de l'ancien monde, lorsque nous nous trouvons engagés dans le naufrage du monde moderne? »

Dans mon fanatisme pour un si beau génie, je ne puis maîtriser mon indignation : hé! qui songe à vous ravir l'avenir, qui menace votre vie? Vous n'êtes pas sûr d'une heure! croyez que s'il était possible d'ajouter à votre vie, ce peuple que vous avez l'air de craindre, se cotiserait de jours pour vous; moi, je souscrirais pour un lustre.

Non, non, le monde moderne ne fait pas naufrage. Vous êtes bien bon de donner seulement une pensée à ce qui se passe : branche cadette ou branche aînée, la France n'en verra pas moins le bout du siècle, en dansant, politiquant, festinant, demandant la parole, allant aux voix, et se couvrant de son chapeau pour aller dîner : monsieur le vicomte, faites-en autant.

Que de recherches! que de connaissances! Toute la parole écrite par les siècles est là indiquée, classique, moderne, russe, scandinave, anglaise, italienne, arabe, moyen-âge, Amérique, dix-huitième siècle. M. de Chateaubriand, lui, le contemporain du monde ancien et du monde régénéré, lui qui tutoie tous les temps, qui touche la main à Hérodote comme à Ulphilas; à Raynouard, l'exhumateur des troubadours, comme à Snorre Sturleson, le conservateur des skaldes; à Nestor, le plus vieil

annaliste russe, comme à Karamsine; M. de Chateaubriand, lui, l'ami de Mariana ainsi que de Marini, de Guiciardini comme des laborieux bénédictins de Saint-Maur et de Saint-Vannes; lui qui a lu jusqu'aux Résumés de M. Lecointe, nous fait étalage de sa science pour en refermer le trésor à moitié course. Quand on a tant d'acquis, c'est manquer à la postérité, à sa nation, que de ne mener l'ère moderne qu'à la chute de l'empire romain. Ce grand travail devait aboutir à la révolution de 1830, ou du moins à celle de 89 si l'auteur ne se sentait pas assez d'impartialité pour traverser le volcan de la Convention et la tonnante mêlée de l'empire.

Cette préface est, en outre, un précieux aperçu des diverses écoles historiques.

L'*École descriptive*. M. de Barante l'a inventée; MM. Amédée et Augustin Thierry en sont les notabilités. Cette histoire « doit être écrite sans réflexions; elle doit consister dans le simple narré des évènemens, et dans la peinture des mœurs; elle doit présenter un tableau naïf, varié, rempli d'épisodes, laissant chaque lecteur, selon la nature de son esprit, libre de tirer les conséquences des principes. »

Mais retournant la médaille: « Si, dit-il, nous

prenons pour règle ce que nous croyons de la liberté, de l'égalité, de la religion, de tous les principes politiques, nous appliquons cette règle à l'ancien ordre de choses, nous faussons la vérité. Rien n'était si mal que nous le pensons; le prêtre, le noble, le bourgeois, le vassal, avaient d'autres notions du juste et de l'injuste que les nôtres. »

L'*École fataliste*. « Il faut raconter les faits généraux en supprimant une partie des détails, substituer l'histoire de l'espèce à celle de l'individu, rester impassible devant le vice et la vertu comme devant les catastrophes les plus tragiques... » Il dit autre part : « Ce système, qui bannit l'individu pour ne s'occuper que de l'espèce, tombe dans l'excès opposé au système de l'école descriptive. »

L'Allemagne et l'Italie ont leurs systèmes à elles. L'Allemagne, l'abstraite, l'idéologue Allemagne, que je hais, moi Méridional, moi homme de vie extérieure, parce qu'elle idéalise tout, parce qu'elle abonde en poètes incompréhensibles, fatigans, métaphysiciens, parce que son Klopstock chante sans vous rien dire, parce que son Gœthe ne nous va pas, ne peut pas nous aller, lui le soleil de la littérature de son pays;

l'Allemagne a deux écoles, deux partis, le parti philosophique-historique, et le parti historique.

Le chef du premier système, M. Hegel, prétend que l'âme universelle se manifeste dans l'humanité de quatre manières .. Détailler, rendre palpables ces abstractions, ce serait vouloir faire comprendre le poète Muller, qui vous fait tout un poème sans pouvoir vous apprendre sur quoi.

Le parti historique allemand daigne s'humaniser. Niebuhr dont l'histoire romaine prolonge son retentissement élogieux par-delà le Rhin, ne veut que les faits; mais ces faits, il les détruit, les recompose à son gré. Les Quirites ne sont plus dans Rome; il rebâtit le passé, il dresse, à force de sagacité, une histoire qui s'appliquerait tout aussi bien à une nation du Thibet.

Au reste, toute l'historiographie germanique n'est que les corollaires de la *scienza nuova* de Vico, de ce Napolitain en grande vénération aujourd'hui à Heidelberg, à Berlin, à Francfort, à Dresde, villes d'universités; tout ce que la spéculation allemande est allée chercher au fond des réflexions, on l'a retrouvé formulé déjà par Vico .Idéologie pour idéologie, celle de l'Italien du moins prend par l'imagination. A l'exhu-

mation de ce livre, Olfrid Muller a nié l'avoir connu, Niebuhr s'est confessé de bonne foi.

Tout le passé y est dépersonnifié : Hercule, Hermès, Orphée, Ésope, Romulus et bien d'autres, n'ont pas existé ; ce sont des créations convenues, débattues, arrêtées, acceptées. Ses élèves vont plus loin : Niebuhr ne veut presque rien des sept rois de Rome ; M. Lherminier a destitué de l'histoire Lycurgue, Lucrèce, Brutus même, je crois.

Vico, Herder, Niebuhr, se sont affilié, en France, un esprit qui les résume tous dans sa *Palingénésie sociale*. Il puise, M. de Balanche, dans la psychologie pour expliquer les faits humains, et par induction il recompose les âges ignorés ; son grand talent, c'est de relier à cet antropomorphisme historique les évènemens épars, démembrés dans les théogonies, les légendes de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Cela a dû certainement captiver, dans la *Revue de Paris*, les intelligences assez fortes pour le suivre à travers les nuages de sa savante pensée.

L'Angleterre n'est pas aussi riche en systèmes que nous et les pays d'outre-Rhin. L'aristocratie y est toute-puissante ; c'est à peine si Lingard a osé dire, au grand scandale des Torys et des

Wighs eux-mêmes, que Charles Ier avait été justement décapité, mais toutefois avec un défaut de formes.

M. de Chateaubriand, que nous avons vu si familier avec tout ce que les nations vieilles et nouvelles ont d'historiens, de chroniqueurs, de légendaires, maintenant aborde sa contemporanéité.

Voyons-en les notabilités.

D'abord, M. Villemain : *Histoire de Cromwell*, et, en portefeuille, une *Vie de Grégoire VII*. « Le public, dit la préface des *Études historiques*, peut espérer un des meilleurs ouvrages historiques qui aient paru depuis long-temps. »

Puis, M. Daunou, dont chaque phrase est une date ou un évènement.

M. de Saint-Martin, qui, par la linguistique, est arrivé à l'*Histoire arménienne;* M. de Bonald, M. Dulaure, M. Lacretelle, Lemontey, ont écrit avant la restauration, lice tranquille ouverte aux joûtes des systèmes, aux créations spéculatives. Madame de Staël, dans ses *Considérations sur les évènemens de la Révolution française*, « a donné une idée de ce qu'elle aurait pu, si elle eût appliqué son esprit à l'histoire. »

L'*Histoire des Croisades*. « M. Michaud s'est

placé dans son histoire ; il est allé, dernier croisé, à ce tombeau où je croyais avoir déposé pour toujours mon bâton de pèlerin. »

L'historien de Sobieski de Pologne, M. de Salvandy, trop absorbé dans la politique, a prouvé que ce siècle avec un peu moins de mouvement, de drame, d'antagonisme, avait du style comme en avait la monarchie de Louis XIV, et plus d'observation.

M. de Chateaubriand ne classe pas M. Capefigue, « l'un de ces jeunes savans qui n'écrivent qu'après avoir lu, » dans l'école descriptive. C'est cependant un coloriste à la manière de M. de Barante ; si la diplomatie ravit le chef à l'étude, son élève ne s'use pas dans le journalisme ; son *Histoire des institutions du moyen-âge* est digne de son *Histoire de Philippe-Auguste*.

Quant à l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre* de M. Carrel, « on y trouve une manière ferme, une allure décidée, quelque chose de franc, de courageux dans le style, des observations écrites à la lueur du feu du bivouac et des étoiles d'un ciel ennemi, entre le combat du soir et celui qui recommencera à la diane. » Ainsi écrivait Xénophon. « On sent dans M. Carrel, ajoute-t-il, une opinion fixe qui ne l'em-

pêche pas de comprendre l'opinion qu'il n'a pas, et d'être juste envers tous. »

L'auteur ne dit pas grand'chose de l'école descriptive. MM. Thierry, Guizot, Sismondi, relèvent à ses yeux de M. de Barante; il combat de préférence une assertion hasardée par M. de Sismondi, celle d'une *seconde invasion de Francs*, qui serait devenue la cause de l'intronisation de la seconde race.

Quant au fatalisme appliqué à l'histoire, MM. Mignet et Thiers en sont responsables. M. de Chateaubriand fait le plus grand cas du vif tableau de M. Mignet; là, d'heureuses, de profondes maximes gouvernementales, des portraits vigoureux, tracés de main de maître. Même mérite chez M. Thiers; mais sa composition est plus large; c'est une vaste toile comme l'*Entrée de Henri IV*, à grand nombre de personnages tous portraits.

Mais M. Thiers a émis sur la Convention des idées neuves pour l'époque, lui fataliste et, par conséquent admirateur de l'ensemble des résultats, sans faire peser sur les hommes, instrumens du destin, cette virulente haine de Tacite. M. de Chateaubriand s'en inquiète; de là une

éloquente sortie contre la révolution française et ses apologistes.

« Il me reste, dit-il avec une aimable naïveté à la fin de sa préface, à remercier les personnes qui m'ont éclairé de leurs travaux ou de leurs conseils ; » et il distribue ses remerciemens.

CHAPITRE LI.

Coup d'œil sur les *Études historiques.* — L'empire romain. — La monarchie française.

. . . Genius high, and lore profound,
And all the reasoning powers divine.

« Génie élevé, science profonde, et toutes les ressources d'une éloquence divine. »

WALTER SCOTT.

—

J'aime l'histoire grecque, riante, parée, légère, mais croyante, mais naïve; c'est une belle Athénienne, Aspasie, si vous voulez, rossignol pour l'éloquence, belle d'un langage habituellement harmonieux de mélopée, belle de sa robe de pourpre soigneusement arrêtée à sa ceinture; c'est Aspasie recherchée de Socrate et de Périclès, et qui raconte. L'histoire grecque croit à son propre récit. Point d'aridité méta-

physique, financière; elle ne vous dira pas les ressources d'un état, ni la gabelle, ni les fabriques; mais le côté poétique de l'humanité, les merveilles des villes, les curiosités des arts, les batailles, les retraites, les campemens.

Résignons-nous, les modernes veulent systématiser l'histoire. M. de Chateaubriand ne s'accommode pas des théories établies, il en fait une; il encadrera là-dedans les faits de la génération européenne : son système, à lui, c'est une trinité historique de vérités, la vérité philosophique, la vérité politique, la vérité religieuse; mais, comme on s'y attend bien, cette dernière plane sur tout. Les *Études historiques* seront une épopée aussi raisonnée que possible en l'honneur du christianisme.

Les *Études historiques* mènent de front les affaires des maîtres du monde et celles de la secte, obscure encore, qui les dépossèdera du Capitole.

Pour ce qui est des Césars, jamais portraits plus savamment tracés que ceux de Jules-César, d'Auguste, de Tibère.

Vient une statistique de l'empire; c'est un tableau frappant, concis, précis, fort, un tableau fruit de compilations réduites à leur plus

pure essence, et du dépouillement de Suétone, de Tacite, de Juste-Lipse, de Dion, de tout ce qu'on a écrit de l'empire au temps de l'empire. Alors, quand l'esprit est hautement affecté et de ces trois escadres de Ravennes, de Fréjus, de Misène, qui, rapides, légères comme la flèche, gardaient l'Italie, Néréide voluptueuse, débauchée dans son palais de cristal; et de ces trois cent soixante-quinze mille hommes qui suffisaient à la garde de ces vastes limites qui couraient à lointaine distance autour de la Méditerranée; alors, dis-je, l'étable du Messie; après, Tacite, saint Marc et saint Matthieu.

Il y a un vaste champ historique à parcourir aujourd'hui. L'histoire reste toujours à écrire, à moins qu'une langue ne meure. L'histoire crédule de Rollin, puis l'histoire philosophique de Voltaire; ce ne sont pas là des écoles, non; mais c'est l'esprit humain qui, dans ses phases diverses, applique les évènemens à des réflexions nouvelles. Aujourd'hui le monde a un immense savoir; il a des études positives, des secours inconnus aux époques précédentes; l'esprit humain voyage beaucoup; il voit l'Inde, il explore l'Égypte, il apprend le thibétain, le chinois le samskrit. De tout cela résultent des modi-

fications nouvelles dans la pensée humaine.

Qu'aurait fait un homme dégagé d'apostoliques andécédens, libre, complètement libre?

Il y avait à écrire un premier siècle fort de choses! voici : Jésus-Christ a-t-il existé ou non?

D'imposantes autorités en nient l'existence même humaine : Volney, Dupuis, et..... il faut bien le dire, et Chateaubriand. Nous avons cité quelques passages de son *Essai historique* qui nous ont plus dépersuadé que la dialectique de Dupuis.

Pour ou contre, n'importe, il avait à rechercher la cause du silence absolu des Romains contemporains sur cette vie; pourquoi, au bruit des morts ressuscités en Judée, l'empereur ne l'avait pas appelé à Rome, Claude surtout si attaché à la vie? pourquoi les évangélistes eux-mêmes différaient sur son compte? pourquoi seul saint Jean le déifia? pourquoi tant de synodes eurent à rapiécer cette biographie, à la coordonner, supprimant une multitude d'évangiles contradictoires?

Une fois l'hypothèse raffermie, restait à consulter le code mosaïque. Les Pharisiens restèrent-ils dans la légalité en condamnant Jésus-Christ à mort? M. Salvador a dernièrement

soulevé cette question ; alors M. Dupin s'est constitué l'avocat de la partie mise en cause. Le premier voit en Jésus de Nazareth un perturbateur passible de la rigueur des lois humaines ; son adversaire arguë du texte même des lois alors existantes. Ce procès était du domaine de notre historie n.

Puis il venait dans Rome. Après la topographie de l'empire et l'énumération de ses ressources, de ses forces militaires, après les esquisses des chefs de cet état, il y avait d'éloquentes pages à écrire, des pages neuvement pensées, loin de la partialité des Annales de Tacite. Il fallait examiner de haut les affaires romaines ; recueillir les dépositions des témoins à charge, celles des autres, consulter l'indifférent Suétone, et de ce faisceau de lumières s'éclairant, marcher à de nouvelles vérités.

Mais qu'est-ce donc que cette liberté romaine que pleurent les regrets patriciens sous l'empire ? Permis d'être leur écho sous Louis XIV, du temps de Rollin, de Bossuet ; car alors la nation c'était l'aristocratie. Mais la révolution a laissé des traces indélébiles. Nous nous mettons, nous, à la place des Romains sous la république ; et si nous avons quelque dégagement dans la com-

préhension, nous cherchons en vain les droits, les prérogatives d'indépendance plébéienne. Tout aux familles consulaires; ces familles consulaires tuent les Gracques; Marius fuit dans un marais leurs piques; Catilina meurt sous leurs calomnies et leur éloquence; tous les démagogues expient leur opposition à l'omnipotence patricienne.

Mais à mesure que la civilisation romaine se répandait, chacun connut mieux ses droits, connaissance qui fit les guerres de Marius et de Sylla, de César et de Pompée. Enfin le peuple personnifié dans l'empereur, triompha du sénat.

Les chefs de l'empire se firent un constant plaisir d'humilier l'influence des consulaires. Néron, s'il brûla Rome, n'en brûla que le faubourg Saint-Germain.

Si les nobles avaient tant à dire contre les empereurs, c'est que, sortis du peuple, ceux-ci en avaient les goûts physiques, les mœurs incivilisées. Quant aux excès qu'on leur reproche, il faut se reporter dans la Rome du temps: Ovide, Properce, Catulle, Virgile lui-même le chantre du *formosum Corydon*, ne nous donnent-ils pas des indications précises de leurs manières d'embellir la vie? Sous la république, mais sous la

république opulente, mêmes excès de table, même alliage de turpitude à la volupté. Les crimes eux-mêmes, chez un peuple accoutumé à se presser aux cirques, à battre des mains aux trépas des gladiateurs, à refuser par ses sifflets la grâce implorée par les moins fermes de ces histrions meurtriers; oui, les crimes avaient perdu, dans l'opinion, de leur âpreté. Nous jugeons Tibère, Caligula, comme s'ils vivaient à la Place-Royale ou à la Chaussée-d'Antin!

Il était d'un esprit juste, éclairé, de faire justice de ces déclamations, de peser à une exacte balance les faits et gestes de la Rome impériale; nous ne prétendons pas qu'il y eût bien à louer dans cette époque de repos, et par conséquent de fêtes, de plaisirs, de profusions, de dissipations, de débauches; car la même supériorité d'âme, la même énergie intérieure qui faisait tant d'actes d'héroïsme à la guerre, ne pouvait s'accommoder de jouissances tranquilles, bourgeoises. Excès en héroïsme, excès en voluptés. Ils avaient plus d'âme que nous, les anciens; nous n'allons pas aussi loin qu'eux en orgies, c'est vrai, mais les égalons-nous en amour de la patrie?

La terre conquise, Rome se reposa; si elle se

couronna de fleurs, si elle se coucha sur des lits de pourpre, si elle s'entoura de courtisanes, de joueurs de flûtes, demandez pourquoi à sa puissante vitalité.

Nous ne prétendons pas que l'amour du paradoxe dût conduire l'historien à l'éloge, pas même à la justification des scènes du palais impérial. Mais impartial, éclairé, sage, indulgent aux temps, pénétré des conséquences de pareilles mœurs, il devait quelquefois quitter l'ornière de l'aristocratie boudeuse de Rome. C'est ce que n'a pas fait M. de Chateaubriand. Ses soins, son savoir, sa sagacité, ses lumières, ses recherches, tout cela, il a tourné tout cela sur les affaires naissantes des chrétiens, et malheureusement avec trop d'exclusion.

Au milieu du troisième volume, il aborde l'histoire de France, mais il ne la mènera que jusqu'à Philippe VI.

Quant à l'application qu'il fait de la triplicité qui lui sert de bannière dans ce chaos, ces trois vérités, religieuse, philosophique, et politique, je ne la saisis pas trop bien.

Certes, si le goût demande aujourd'hui les couleurs des temps, M. de Chateaubriand l'a pleinement satisfait. La première race est peinte

de main de maître. Des faits narrés avec simplicité, avec cette crudité même qui doit caractériser une époque barbare, et point ou peu de réflexions. Fredégaire et Grégoire de Tours nous avaient donné d'informes canevas des affaires d'alors; M. de Chateaubriand dispose un peu mieux cela, il ne police pas trop les hommes et les choses; ce serait leur ôter leur saveur franke.

Nous voudrions seulement une plus vive lumière sur la grande énigme de la première race. Qu'était-ce que la mairie du palais? comment parvint-elle à absorber la royauté?

La maison karlovingienne n'arrête pas longtemps non plus M. de Chateaubriand. Charlemagne est considéré comme un barbare quelque peu épris de la civilisation, mais puissant, mais courant au nord refouler les irruptions allemandes, puis au midi contre une autre invasion de religionnaires, les Musulmans, que leur défaite à Poitiers n'avait pas assez abattus. Il faut convenir que M. Guizot a, je ne sais où, jeté de plus profondes considérations sur cet état de choses-là. Mais notre historien s'arrête complaisamment sur les détails domestiques de ce grand empereur.

A force de partager, de subdiviser entre leurs enfans le domaine paternel, les successeurs de Charlemagne en vinrent à une fourmilière de royaumes. A la mort de Charles-le-Gros il y avait déjà sept royaumes; puis ce nombre s'éleva à vingt-neuf, et un siècle après la chute des Karlovingiens il y en avait cinquante-cinq.

Tous ces fiefs prenaient leur nom des accidens du terrain, des constructions, des particularités topographiques; ces noms-là, une fois que le propriétaire ne voulut plus être confondu avec les autres principules, car il n'y avait pas assez de noms pour les différencier, ce n'était que des Karles, des Khlovigs, des Hughes, prit le nom de sa terre après son nom propre. De là les maisons féodales et les dénominations nobiliaires.

Puis l'auteur passe aux monastères, à leurs richesses, à leurs priviléges. Tout cela est savant, curieux.

« On ne peut rien imaginer, dit-il, de plus favorable aux travaux de l'esprit et à l'indépendance individuelle que la vie cénobitique. Une communauté religieuse représente une famille artificielle toujours dans sa virilité, et que n'avait pas, comme la famille naturelle, à traverser

l'imbécillité de l'enfance et de la vieillesse; elle ignorait les temps de tutelle et de minorité, et tous les inconvéniens attachés à l'infirmité de la femme. »

M. de Chateaubriand revient, à l'occasion d'Hugues Capet, à son système d'interprétation; il n'y eut pas usurpation, parce qu'il y eut élection. « La légitimité était un dogme inconnu. »

Grands mouvemens : la conquête normande en Angleterre, les croisades, puis la répudiation d'Éléonore de Guienne par Louis VII; Éléonore se marie à Henri, comte d'Anjou, qui, devenu roi d'Angleterre, se trouve maître d'une partie de la France. De là deux bons siècles de guerre sur notre sol.

Les états-généraux débutèrent. C'est qu'auparavant la terre était aux guerriers, c'était le système allodial; eux s'assemblaient au Champ-de-Mars. Mais dans les villes se formait un état mixte; la bourgeoisie, gens de métiers, de commerce, qui voulurent avec raison se compter pour quelque chose : il fallut donc les consulter. De là le tiers-état.

A peine bien entré dans le moyen-âge, M. de Chateaubriand s'écrie avec mélancolie :

« Nous avons atteint le point culminant des

temps féodaux, qui vont maintenant décliner. Si les révolutions n'allaient pas si vite dans ma patrie, si les heures qui suffisent aujourd'hui à la besogne des siècles ne m'emportaient avec elles, j'aurais placé ici les quatre grands tableaux de la monarchie féodale : la féodalité, la chevalerie, l'éducation, les mœurs générales des douzième, treizième et quatorzième siècles. »

Le quatrième volume est un recueil de fragmens. C'est toujours et même plus que jamais en nous, en voyant ces esquisses, ces échantillons de ce qu'aurait pu être l'histoire de France dans ce prisme de style, et avec cette perspicacité savante qui s'enfonce dans les faits, les débrouille avec méthode, avec supériorité quand elle n'est pas influencée par des haines ou toute autre cause politique; c'est toujours en nous, dis-je, ce regret et cette admiration.

Dans ces fragmens il y a de l'école de Barante.

Le *vœu du héron*, c'est le moyen âge pris sur le fait, reproduit non dans la langue rabaisienne, mais dans celle qui n'appartient qu'à M. de Chateaubriand, qui prend la simplicité des chroniques gothiques, en se dégluant de ses obscurités, de sa lourdeur.

Mais à part quelques morceaux heureux, de longue haleine, comme les *guerres d'Édouard*, la *bataille de Poitiers*, toute cette compilation est fort décousue; on n'en sort pas satisfait: c'est un remplissage fait à peu près au hasard. Les deux premiers volumes, s'ils visent trop à l'effet apostolique, s'ils sont trop dogmatisés de polémique chrétienne, brillent du moins par l'arrangement, l'harmonie, la suite. Rien de tout cela dans les deux derniers tomes; il aurait fallu à l'auteur deux ou trois années de travail encore. Mais, après avoir dépensé sa vie à des affaires de portefeuilles, il s'est pris de plus belle encore de la passion politique.

C'est qu'il lui a manqué la solitude de ces savans bénédictins de Saint-Maur et de Vannes.

. . . .

CHAPITRE LII.

Chanson de Béranger à M. de Chateaubriand. — Honnêtetés d'icelui. — Son retour en France. — Proposition de mort contre les Bourbons à la Chambre des Députés. — Nouvelle brochure du vicomte.

Yeu voli faïrè esclatir la memoria,
En tantas parts, de ta perfecion,
Qu' estaran toï en ammiracion
D' auzir contà, de toï belz fatz l' istoria.
Béatrix, *Comtesse de Provence.*

—

Alors le barde populaire se réveille, il accorde sa voix ; ce barde c'est Béranger.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins!

. . . .

Ton éloquence à ces rois fit l'aumône;
Prodigue fée, en ses enchantemens,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamans.

. . . .

Va, sers le peuple, en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands hommes épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte; il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est envoyé de Dieu.

A de pareilles honnêtetés, l'exilé ne pouvait répondre que par des honnêtetés; et ce n'est pas ce qui manque dans la lettre de remercîment: *Ce n'est pas la redevance d'une gratitude vaniteuse qu'il vient payer, c'est le tribut d'une admiration sincere*, etc., etc., etc.

M. de Chateaubriand s'excuse de ne pas abandonner le naufragé. « Me conseilleriez-vous d'abandonner le naufragé dans la nuit? il m'en souvient, monsieur: vous vous êtes jadis attendri sur la gloire alors exilée, parce que vous êtes fait pour elle; moi, je sacrifie aux autels

de la faiblesse et du malheur, parce que je les trouve à mes foyers. Ne nous vantons pas trop l'un l'autre; il y a peut-être égoïsme dans notre vertu.

» ... Reste à m'expliquer relativement au fait principal, qui a fourni le texte du beau poème dont je suis fier d'être le héros.

» J'avais pris la résolution d'aller finir ma vie, comme je l'ai commencée, sur les chemins du monde, car refusant mon assentiment à l'ordre de choses actuel, je n'étais plus qu'un ilote à Lacédémone. Mais pour l'entier accomplissement de mon dessein, il me fallait livrer à un nouveau maître quelques petits arbres que j'ai plantés : j'ai exposé au marché mes pauvres enfans, et personne n'en a voulu. Forcé par cet obstacle de descendre un instant de ma montagne, j'ai revu la France; j'ai été frappé de son air de tristesse. Ému et tenté de ses misères, j'ai pensé qu'il me serait toujours loisible de la quitter quand elle serait heureuse. »

Enfin, il annonce son prochain retour, assurant qu'il lui est impossible *de rester invulnérable à la flatterie d'une Muse qui a dédaigné de flatter les rois.*

« Quand cette Muse me *somme d'un prompt*

retour, je me sens très disposé à la suivre dans son temple, c'est-à-dire dans ma patrie. »

Dans sa patrie, il y avait une proposition de peine de mort pour tout Bourbon de la branche aînée qui toucherait le sol de France. « Autant de fois qu'on renouvellera des actes de violence contre la famille déchue, autant de fois je m'élèverai contre ces actes, » dit-il. Il publia alors sa brochure *sur le bannissement de Charles X et de sa famille.*

Il examine cinq questions, le cas de juillet advenu :

1° Devait-on établir la république?

2° Élever au trône une race nouvelle?

3° Rappeler la dynastie de Napoléon?

4° Maintenir celle de saint Louis?

5° La perpétuer dans la branche cadette?

Comme il est bon d'avoir des amis partout, M. de Chateaubriand ne fait pas fi de la république; même il va jusqu'à dire qu'il est républicain par nature, monarchiste par raison, et bourbonniste par honneur.

Pour l'intronisation d'un roi étranger, la chose serait admissible que l'homme ne le serait jamais. Au dehors, où emprunter un roi? à l'intérieur, quel homme assez respecté pour être obéi?

Troisième question : le duc de Reichstadt. La verve de M. de Chateaubriand s'allume aux grands souvenirs. Les Napoléons lui donnent une belle page.

Le duc de Bordeaux ne s'offrait pas avec la défaveur de qualité autrichienne. Le duc de Bordeaux lui plaît comme innocent, comme légitime, comme pouvant, à l'ombre de son pouvoir incontesté, laisser achever l'éducation nationale, cette éducation que vous savez.

Quant à la branche cadette, il s'en donne à cœur joie ; et vraiment ce n'est pas bien difficile d'enregistrer les embarras dans lesquels elle est enchevêtrée.

Il demande à la monarchie élective : félicité publique au dedans, honneur et sûreté au dehors ; sinon, non.

Il arguë du non-accomplissement de ces conditions pour convoquer un congrès national, soit ; il serait bien de connaître un peu les votes de la France, si toutefois l'on s'y prenait un peu plus loyalement que Napoléon.

Le congrès national, c'est là qu'en veut venir sans cesse l'auteur ; et vraiment comme les démagogues le demandent, comme les carlistes le demandent, il faut bien s'entendre pour cela.

Quant à l'*enfant du malheur*, l'écrit finit par d'excellens conseils à lui adressés ; excellens, sans doute, très excellens ! mais à quoi mèneront-ils ? L'enfant du malheur, comme celui du Fablier, s'écriera :

Tire-moi d'abord du danger,
Puis tu finiras ta harangue.

CHAPITRE LIII.

CONCLUSION.

Influence de M. de Chateaubriand sur son époque, — Comme homme d'état, — Comme voyageur, — Comme poète.

Sabey, que por mercè da divindade,
Este jardin canoro se assegura
Con o muro immortal de eternidade.

« Sachez que, par une grâce de la divinité, ce jardin musical est rendu inviolable par le mur immortel de l'éternité. »

Dona Violante do Ceo, *Religieuse portugaise.*

—

L'astre de M. de Chateaubriand a présidé aux développemens de son siècle sous trois phases différentes; c'est quelque chose de merveilleux que cette capacité se triplant dans ses profusions de lumières, et nous montrant, parfois tour à

tour, parfois simultanément, l'homme d'état, le voyageur, le poète.

M. de Chateaubriand considéré comme homme d'état.

Son rôle d'homme d'état n'est pas le plus captivant, cependant c'est celui qui l'a le plus recommandé à l'attention publique.

A dater de 1814, M. de Chateaubriand se dessine mieux : publiciste et homme d'état, c'est tout un aujourd'hui. Si le secrétaire de la république de Florence écrivait le traité du *Prince*, c'était par superfétation. Oxenstiern laissait Grotius et Puffendorf discuter les titres du genre humain dans leurs cabinets. Le cardinal Dubois n'écrivait pas l'*Esprit des Lois*, ni le duc de Lerme le traité du régicide de Mariana. Mais nous sommes des liseurs infatigables ; la plume joue un grand rôle ; c'est par le droit de la plume que M. de Chateaubriand trôna dans un coin des affaires publiques.

Une fois proclamé par l'esprit de faction, il renonça aux lettres proprement dites ; l'ambition d'un portefeuille s'empara de lui, le maîtrisa, le domina, le mena pieds et poings liés dans les cours, lui attira des sympathies, des

animosités, des calomniateurs, des adulateurs, des amis dévoués, des adversaires implacables; mais ceux-ci étaient les plus bruyans.

Nous ne sortirons pas de nos principes d'impartialité, même en résumant sa vie publique. C'est un légitimiste, peu nous importe; nous n'en dirons pas moins que, malgré les palinodies et les variations que l'on se plaît à personnaliser en lui, il est de fait qu'à bien prendre les choses il a eu plus de fixité que l'on ne veut en convenir. Sans doute, il y a loin des couleurs qu'il a portées à la tête de l'ultracisme de 1816 à 1820, à celles dont il se décora durant sa période libérale; mais que sont ces transcolorations auprès de celles de beaucoup de caméléons haut placés dans l'estime publique? et ont-ils à citer des actes de courage politique comme notre écrivain?

Prôneur des *enfans de saint Louis* dès l'empire, il s'attache à eux à leur rentrée, il les suit à Gand; il embrasse la Charte et ses conséquences comme l'arche d'alliance de la restauration et des Français, il la recommande toujours et sans cesse: même durant le plus haut apogée de son ultracisme, *la Monarchie selon la Charte* dépose en faveur de ses principes. Met-

tons à part les petites taquineries de portefeuille, les jalousies, les rancunes diplomatiques, toujours est-il qu'il déconseilla la guerre de la Péninsule, et travailla à la reconnaissance des colonies espagnoles ; il se déchaîna avec une vigueur d'athlète contre la *loi d'amour;* puis sa polémique se reposa dans l'accomplissement de la Charte sous M. de Martignac. Enfin, depuis la révolution de 1830, il prêche le retour des anciens Bourbons, comme les princes les mieux enracinés dans le sol français pour pouvoir supporter sans encombre les tempêtes du gouvernement représentatif et de la presse.

Qui plus que lui a fait preuve de courage, de désintéressement ? A-t-on vu sous l'empire beaucoup de démissions? a-t-on beaucoup usé de ce genre de réprimandes ? Qui a fait de ces leçons-là au meurtrier du duc d'Enghien ? Qui a gourmandé le despote ? M. de Chateaubriand seul.

Et depuis quarante ans que nous nous sommes mis à faire et défaire des excellences, combien sont-elles sorties pauvres du maniement des deniers publics? Toujours, sous le directoire, comme sous l'empire et les restaurations, toujours le *primo mihi*, axiome saint, sacré, incontesté. Je ne connais que M. de Chateaubriand

qui vende sa bibliothèque pour vivre, au sortir de son ministère.

Et des heureux de juillet, combien en connaissez-vous assez purs, assez désinfectés de simonie, assez affranchis du joug de Mammon, pour jeter la pierre au champion de la légitimité? On le sait, ces libéraux qui se sont fait si long-temps porter par le peuple, ces chefs de parti si jaloux d'emplois fastueux quand ils jouaient l'amour des prolétaires, se sont fait escompter leur patriotisme à beaux deniers comptans, et cela par centaines de mille francs. Faut-il vous les nommer ces meneurs, ces illustres d'entre les deux cent vingt-un, qui ont pris à la Caisse d'épargne. qui ont pris à la Banque de France, qui ont pris dans le trésor public, pour arranger leurs affaires? Louis-Philippe a été obligé de donner part des bénéfices de *sa bonne affaire* à ses compères, en espèces sonnantes; si nous les connaissons, c'est que M. Audry de Puyraveau s'est dépité de n'avoir pas une assez forte portion du gâteau, et a donné le tarif des copartageans. Hé bien! dans ce temps-là notre vicomte s'entête pour une vétille, pour un rien, messieurs, un véritable rien, pour un serment

Oui, il refuse un serment dans ces temps-ci où vous en prêtez des quinzaine.

Oui, la vie politique de M. de Chateaubriand est semée de beaux traits, et, comme je l'ai dit, c'est sa partie la moins radieuse.

C'est qu'il n'y avait rien d'entrainant dans la cause à laquelle il s'est dévoué. Oh! si avec de si inépuisables ressources de génie, si avec d'aussi étincelantes foudres de style, il avait recommandé, soutenu, célébré la république! si même, Memnon de Napoléon, son âme avait retenti de mélodieuses trépidations sous les rayons de cet astre! ou bien, si comme Wilberforce, Canning, Mac-Intosh, Jefferson, Washington, Benjamin Constant, Foy, Mirabeau, il avait participé à cet enchantement du progrès, à cette magie de tout ce qui marche, accomplit ses destinées! Oh! alors, soyez-en sûr, on lui passerait bien de petites irrégularités politiques, l'on n'évoquerait pas minutieusement son passé pour trouver à tout coup des points contradictoires. Oh! alors on lui tiendrait compte de ses beaux dévouemens, de ses démissions, de ses refus de serment; il serait l'homme du siècle; il en serait le Washington, le Guillaume-Tell;

il en serait plus que le Lafayette, car Lafayette n'a pas l'auréole littéraire.

Comme voyageur.

Marco-Polo, Tavernier, Volney, Cook, une infinité d'hommes marquans ont voyagé et écrit; mais M. de Chateaubriand dépasse tout cela.

Le mot est écrit, je ne m'en dédis pas. Sans doute l'explorateur du Meschacebé, le pèlerin du Jourdain, n'a pas accompli d'aussi grandes tâches que ce Vénitien qui traverse toute l'Asie, disparaît longues années, et revient nous révéler un immense empire avec les merveilles d'une civilisation vieille, lettrée, riche, dans l'extrême Orient, révélation que l'on traite de fable jusqu'au temps de l'arrivée des Portugais à Macao et à Kanton.

Il ne vaut pas non plus le navigateur infatigable qui, deux fois, va à la recherche des terres australes, nous dessine les archipels de la Polynésie, et meurt dans l'hémisphère boréal en prenant au revers la recherche de ce passage tant demandé par Heemskerke et Ryp.

Mais M. de Chateaubriand a rendu de plus signalés services par sa manière de nous initier à ses joies voyageuses. Qui connaît le Cathay de

Marco-Polo? qui a bien dans l'imagination la Nouvelle-Zélande de Cook, son Otaïti? Au lieu que les déserts de la Louisiane nous sont présens, ainsi que les mornes de la Palestine, le Taygète, le Ménalaïon de la Morée. Nous savons que Volney, Savary, Tournefort, ont visité l'Orient; mais nous n'y avons voyagé qu'avec notre écrivain.

C'est qu'il sait colorier, avec les peintures recueillies sur place, un roman, une nouvelle, une épopée, broder sur un voyage l'intérêt d'une action, d'une fable, d'un drame; l'Espagne dans *le Dernier des Abencerrages*, le Mississipi dans *Atala*, l'Orient, la Grèce dans *les Martyrs*.

Il voit non seulement en poète, il voit en érudit, en archéologue. C'est un ami des arts dans la Grèce, non pas un Winkelmann fou d'antiquité, prêt à se crisper d'émotions devant une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité; c'est encore un historien achevé à Carthage, en Auvergne. Dans la Judée, il historiographie la conquête franke surtout; mais il a encore des lumières architecturales qui lui font voir une affinité de formes lou rde [illegible] santes, entre le temple de Salomon et les pylônes, les propylées, les temples de Thèbes, de Dende-

rah. L'admiration vulgaire qui, sur le dire des livres, confond dans une même louange les constructions vantées par la Bible, et le Parthénon, le temple d'Éphèse, se trouve redressée par notre voyageur; il vous fait faire distinction entre deux goûts sans rapports entre eux.

S'il avait suivi cette spécialité, c'est-à-dire si, comme Walter Scott, qui s'est adonné exclusivement à l'exhumation de cette féodalité, patriotique avec Bruce, Douglas, batailleuse avec Richard-Cœur-de-Lion et Ivanhoé, courtisane avec Leycester; ou si, comme Eugène Sue, qui va nous poétiser l'histoire nautique de la France, il avait consacré sa vie à un genre monographique, à voir les pays étrangers et à les reproduire dans des œuvres aux formes dramatiques, il aurait sans doute accompli une belle carrière, il est vrai moins bruyante que celle qu'il suit, mais peut-être plus durable dans l'aveuir; car cette loterie de trônes, de couronnes, de sceptres, tout cela ne retentira pas au delà d'un siècle. Dans cent ans on en jasera comme à présent de la guerre pour la succession d'Espagne.

Si avec ses lumières, ses études linguistiques, son imagination, avec son style, il avait visité cet Hindostan si quadrillé de pagodes, si pres-

tigieux d'un passé dont le voile se soulève à peine un peu sur les enchantemens d'une nature abondante, féconde, pittoresque, large, harmonieuse, quelle *Lalla Roock* il aurait pu nous faire, lui qui aurait peint *de visu!* car n'oublions pas que Moore a dessiné son monde asiatique dans les salons de Picadilly.

Ou bien, s'il avait fait choix de l'Égypte, surtout au moment où Champollion a fait parler ses stèles, ses monolithes, comme il nous aurait remis à neuf les Pharaons! comme il eût fait revivre l'hiératique, la sainte Misraïm dans des drames-romans! Voyez ce que Walter Scott a fait seulement avec l'Ecosse.

Et si c'était la Chine! s'il avait évoqué Confutzée et Boudha avec les dynasties impériales, si Cam Hi et ses persécutions contre les jésuites, si Gengis-Kan avec son épée conquérante, avaient posé devant lui, et cela avec les magnificences de Pékin, avec la tour de porcelaine de Nankin, avec les jonques qui se croisent, légères et dorées, sur le Hoang-Ho, sur le canal impérial, avec ses ponts aux arches innombrables, avec ses pai-léou aux dômes vernissés, avec ses trainées de mandarins si cérémonieux qu'ils écri-

vaient pour toute réponse à Pierre-le-Grand : *Legatus tuus multa rustice fecit.*

Enfin ne fût-ce que le Mexique, que le Pérou, il y aurait plaisir à voir miroiter sur les époques confuses l'érudition et la poésie de M. de Chateaubriand, à le voir utiliser ce que M. de Humboldt a deviné des hiéroglyphes mexicains, recueillir ce que les moines, les curés espagnols, es missionnaires ont dit de Montezuma et de sa capitale, et de ses superstitions, et de ses idoles, et de ses corps de troupes, et de l'ordre social du temps, pour disposer tout cela autour de Fernand Cortez.

Au lieu que les Creecks, les Muscogulges ne sont pas assez intéressans pour nous ; ces gens-là ne jouent pas un rôle dans l'histoire du monde. D'un autre côté, la Grèce, la Judée sont trop connues ; il n'y avait pas du nouveau à dire là-dessus.

Cependant, grâces soient toujours rendues à M. de Chateaubriand pour ce nouveau genre de littérature qu'il a prototypé avec tant d'éclat.

Comme poète.

Que c'est triste chose de vivre dans une disette de croyance, de conviction ! rien de beau,

de bon, de grand, sans cela. J'ai eu le malheur de ne pas voir, de ne pas toucher de mes mains la période de la chevalerie ni celle de l'effervescence républicaine en France. C'est que l'on croyait alors; un enthousiasme bien compacte, bien arrêté, vous enveloppait, vous étreignait, on vivait de cet air-là; on respirait cette énergie, cette persuasion forte dont l'analyse se gardait bien d'approcher, l'analyse avec sa loupe et son scalpel! l'analyse, cette reine du monde actuel, qui vous déshabille les émotions, qui dissèque ces émotions, les étudie, les explique, les démontre avec le comment, le pourquoi!

D'un autre côté aussi on ne veut plus de la poésie de jadis; Delille nous l'a usée. « Un ruisseau à présent, a dit M. Bodin je ne sais plus où, ne donne plus l'idée d'une Naïade endormie dans sa grotte; mais l'œil en cube avidement le courant pour savoir quelle roue il pourrait mouvoir. Un bois ne recèle plus ni Sylvains ni Dryades; à l'aspect d'une belle forêt on ne songe qu'aux débouchés, et l'on tombe contre elle en conspiration de coupe réglée. »

M. de Chateaubriand avait mission du ciel de régénérer la poésie; cette mission, il l'eût remplie, et brillamment, et avec un durable succès,

sans d'insidieuses circonstances qui lui firent prendre le change.

Une infinité de consciences furent froissées, beaucoup d'intérêts lésés par notre révolution accouchée avant terme : tout n'était pas prêt; de là des regrets de monarchie et de religion. Bonaparte exploita admirablement bien les premiers, M. de Chateaubriand les seconds.

On avait poussé trop vite ; il y avait donc reflux, réaction au commencement du dix-neuvième siècle, et ce reflux trompa M. de Chateaubriand qui prit le remous pour le courant du fleuve, et voulut fonder une nouvelle littérature sur un vieux système religieux : de là désaccord, de là beaucoup de génie jeté au vent; car les choses ayant repris leur cours, le *Génie du Christianisme*, si vivement senti au moment de la réaction consulaire, n'est plus, à mesure que la société vieillit, qu'elle accomplit la loi du désenchantement des choses passées, n'est plus resté qu'un monument de l'art de bien dire. Les rétardataires y voient de la religion ; les gens essentiellement organisés pour la conception du beau y rencontrent toutes les profusions d'une imagination, toutes les largesses d'un fleuve abondant qui coule sans tenir compte de ses

immenses inondations; mais dans ce livre aussi le penseur voit avec quelque douleur tout ce qu'aurait donné à une régénération de la muse française, de secours, d'exemples, de beautés, d'indications, un génie aussi éminent et surtout si novateur, malgré son attachement aux vieilleries.

Non, ce n'est pas dans la religion que M. de Chateaubriand devait retremper la littérature; ce vieux sang ne pouvait, en remplaçant celui du vieil Eson, le rajeunir.

Nous avons le malheur d'être trop savans; mais n'importe, il est des enchantemens dans les lumières les plus avancées, il est des entraînemens pour les nations les plus métaphysiciennes. Hélas! la poésie pour qu'elle se coordonnât à notre être actuel, M. de Chateaubriand devait la replacer à la tête des connaissances humaines; alors ses livres, à notre diapason, eussent duré long-temps, basés sur de solides fondemens, vivant dans toutes les âmes, s'emparant tout de suite de la partie la plus haute de notre intelligence, forçant au respect et à l'admiration, *vade mecum* enfin de tout homme.

Portons des regards sans prévention sur toutes les ères lettrées qui ont, çà et là, éclairé quel-

ques points du globe : la poésie a toujours marché de pair avec les inventions, les découvertes, avec tous les progrès de l'esprit.

Homère, grand géographe, grand stratège, savait tout ce qu'il était possible de savoir, vraie encyclopédie pélasgique qu'il était. Demandez à Platon, il vous dira, dans son dialogue *Ion*, que les premiers généraux de son temps s'émerveillaient encore de la science de ses batailles; en géographie ce qui témoigne de son autorité, c'est le holà mis par ses vers dans les contestations des états pour délimitation territoriale; en théologie, alors grande et importante étude, même supériorité; enfin les anatomistes ne trouvent rien à reprendre à ses descriptions de blessures. Le poème de la *Théogonie* et celui des *Travaux et des Jours*, déposent aussi de l'universalité d'Hésiode.

Dans une autre sphère des idées humaines, en Arabie, avant et après Mahomet, un Tantarani, un Nabéga, un Shanfari, un Ferdousi, résumaient en eux l'encyclopédie circonscrite de l'Hyemen, la généalogie, science de si haute importance aux yeux des tribus, l'histoire, le sabéisme; et le plus haut placé des lettrés du désert, Mahomet, quel œil d'aigle il avait porté

dans les législations orientales! comme il avait butiné dans les codes de Moïse, de Zoroastre, de Jésus-Christ, pour parfaire son Musulman!

Puis renaquirent les lettres arabes à Bagdat, sous les kalifats des Abassides, et particulièrement sous ceux d'Al-Mamoum et d'Al-Raschid. La poésie, suivant sa destination première, s'adjugea toujours la suprématie en rassemblant en elle l'universalité des choses; ainsi Al-Fragan, Al-Merwasi, Al-Namari, Al-Gazel, Al-Assaker, Al-Farabi, dominaient toutes les sciences, astronomie, numismatique, antiquités, histoire, géographie. Aben-al-Béithar, comme M. de Chateaubriand, voyagea une partie de sa vie dans un but d'instruction; Abou-Ryhan parcourut le monde quarante ans avant d'écrire.

Plus loin, une autre civilisation dans les Indes. Là quatre périodes littéraires jalonnent la chronologie; là s'offre également la poésie en reine de tous les domaines de la science. Dès les temps les plus anciens, les Vedas dont le nom vidyà signifie *connaissances*, et les Oupavedas ou *membres des vedas*, renferment une espèce de technologie, de rituel du culte, des traditions, des arts, de toute la vieille ère samskrite, il est vrai, sous la forme didactique; mais la poésie ne s'en

trouvait pas moins en tête des choses écrites. Dans les périodes suivantes, chez les auteurs Hindous disséminés dans les temps, et dont les uns sont contemporains d'Hésiode, des Homère, des vates à moitié fabuleux, Orphée, Musée; les autres, d'Ennius, d'Ovide, de Lucrèce; les autres enfin, d'Eginard, de Thégan, de Sidoine Apollinaire, et même des premiers troubadours, Bertrand de Born, Bertrand d'Alamanon, Peyrols, Sordel, Pierre Vidal; enfin, chez Viàsa, Valmiki, Calidasa, Djava-Dewa, Bhavâbhouti, Cavirâdja, on trouve une fusion d'encyclopédies poétisées, où géographie, théogonie, géognosie même, théologie, histoire, se convergent, s'entrelacent, se nouent, se colorent de reflets. Le Ramâyana, le Pantchalakchâna et les autres chastras, les chefs-d'œuvre enfin que les indianistes découvrent à Bénarès, la capitale de l'Hinduisme, indiquent assez que quiconque se mettait à versifier n'était pas en dessous du savoir contemporain.

Nous devons dire que dans la quatrième période de la littérature samskrite, celle qui s'étend depuis environ Mahomet jusqu'aux croisades, les poètes hindoux poussèrent encore plus loin que nous l'art de vaincre les difficultés, et rape-

tissèrent d'autant la poésie. On peut juger du *Gongorisme*, de l'*Euphémisme* ou *style précieux* de cette ère dégénérée d'après le *Rhadjava-Pandaviya*, poème de Caviràdja, dans lequel chaque mot est choisi à double sens, en sorte que le livre raconte deux histoires différentes.

Ainsi, les élémens de poésie chez nous ne manquent pas. Les immenses progrès de la cosmographie, les découvertes géographiques, les voyages de Parry au pôle, celui de Lander à Tombouctou, n'ont-ils pas mis à la disposition des poètes des matériaux pleins d'importance pour les hommes les plus graves? et l'archéologie et la géologie, ces sciences neuves! Quoi! la recomposition de la vieille Égypte, dépouillée de son voile mystérieux par ce Champollion trop tôt perdu pour la science; quoi! ces mondes antédiluviens reconstruits, repeuplés, décrits, par les Cuvier, les Brongniart; tout cela, sous une plume comme celle de M. de Chateaubriand, n'aurait pas rayonné avec plus d'éclat, de puissance que le christianisme, religion qui a fait son temps, sans attraits de nouveauté, religion qui ne saurait faire peau neuve, percluse qu'elle est?

Il n'y a plus de poésie! Mais avez-vous épar-

pillé seulement des regards instinctifs sur notre planète? Croyez-vous que ces colossales forêts de bambous et de palmiers répandues sur la France de jadis, que ces hydres sauriennes, que ces ptérodactyles, que ces anthracotérions, que ces énormes mastodontes, bramant et hurlant aux lueurs foudroyantes des volcans de l'Auvergne, se prêteraient moins aux tableaux poétiques, que les ruisseaux de lait et de miel de l'âge d'or?

Que de hautes sources de poésie autour de nous, dans ce siècle que l'impuissance donne pour anti-poétique, et qui plus que tous les autres est neuf, surprenant, prestigieux! Il ne faut pas, nous ne demandons pas des traités didactiques sur ces spécialités; mais le savoir doit déborder comme involontairement dans les vers, les teindre, les relever.

Si M. de Chateaubriand ne s'était pas mis à reculons de son siècle, s'il avait modulé sur sa savante lyre les idées sévères, élevées, grandes, puissantes de savoir de son siècle, certes il eût régné véritablement; il n'eût pas passé par le purgatoire des outrages; car long-temps l'auteur d'*Atala* et du *Génie du Christianisme* a bu le calice jusqu'à la lie. Novateur plein d'érudition,

c'était l'homme du dix-neuvième siècle; mais, soit piété véritable, soit sycophantisme, il a rebroussé chemin; il s'est fait l'homme de jadis, lui neuf en tout, lui ami, épris de l'insolite, lui l'homme des sujets, des combinaisons, du style vierges! De là désaccord avec lui-même, désaccord avec son époque.

Cependant cette inappropriation de ses études, à sa contemporanéité, n'a pas fait, et de bien il s'en faut, avorter cette imagination destinée à une vocation si grande. La littérature, si elle vit encore, si elle a repris racine, sève, si elle a produit fruits et fleurs, c'est à lui qu'elle le doit.

La langue française qui se mourait de timidité, au dire des La Harpe eux-mêmes, a repris une vie, un éclat, une richesse inouïe, sous sa plume. La véritable poésie, perdue depuis les Grecs, cette poésie instinctive, toute spontanée, jaillissante à belles gerbes aujourd'hui grâces à M. de Chateaubriand, cette poésie dont ni le siècle de Louis XIV ni le siècle de Voltaire ne ne s'étaient doutés, règne, tourbillonne, s'irradie à plaisir. Voyez, pas un écrit, pas un roman qui ne soit diapré de belles couleurs, harmonié de poésie intérieure, et bien plus que les poèmes

par excellence du grand siècle. Voyez-la, cette poésie, franche, riche, sans pruderie, sans frayeur des pataquesces nautiques, des jurons, avec M. Eugène Sue; voyez-la encore, avec Victor Hugo, tantôt parée de fleurs et de diamans dans ces walses appelées odes et ballades; tantôt, libre, gracieuse, indépendante comme une belle amazone qui galope, bondit, revient, repart comme l'éclair, dans ses romans; puis elle est toute familière avec Janin; elle rit, cause, sans se douter de ses agrémens, dans *Barnave*, dans la *Confession*, facile, aimable.

Pas de roman aujourd'hui où elle ne pétille. M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) avec ses archaïsmes rabelaisiens et son moyen âge; M. de Balzac avec sa phrase fashionable; M. Charles Nodier qui vous fait mériter la sienne à vous éblouir, toujours bon homme d'ailleurs, et bibliolâtre; et puis, dans les vers, M. de Lamartine, ce prince de la lyre; M. de Sainte-Beuve, au style vague, abondant, enlacé à l'allemande: tout cela est enfant de M. de Chateaubriand. C'est que c'est un grand évènement que ce génie vigoureux qui vient d'un bond, repousse, renverse la barrière, la sotte barrière de La Harpe et de Lebatteux, et vous ouvre à vous, jeunes

aiglons, un ciel, un air vaste, avec des mélodies de langage pour vous apprendre le lyrisme des passions!

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

